

Petit de Julleville

VFB

Morceaux Choisis

des

Auteurs Français

Intime & Dix-Neuvième Siècles

U of OTTAWA



39003002285947

Masson & C^{ie} Editeurs

F 118
A

5^e Forme B.

1913 - 1914

MORCEAUX CHOÏSIS
DES AUTEURS FRANÇAIS

XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

EVIII
7

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire de la Littérature française des origines à nos jours.

Édition classique publiée en deux volumes in-16.

I. Des origines à Corneille.

II. De Corneille à nos jours.

Chacun de ces volumes, cartonné toile verte, est vendu séparément. 2 fr. »

Le même ouvrage, publié en un volume broché. 5 fr. 50

MORCEAUX CHOISIS
DES AUTEURS FRANÇAIS

POÈTES ET PROSATEURS

AVEC NOTES ET NOTICES

PAR

L. PETIT DE JULLEVILLE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

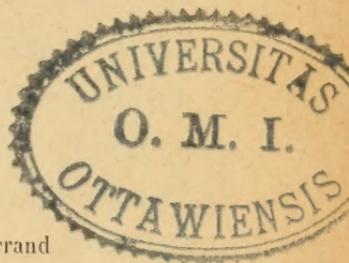
DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

NOUVELLE ÉDITION

PAR

AUGUSTE AUDOLLENT

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand



PARIS

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN



Les *Morceaux choisis des auteurs français* (Poètes et Prosateurs) sont divisés en trois parties qui forment chacune un volume séparé.

I. Moyen âge et seizième siècle.

II. Dix-septième siècle.

III. Dix-huitième et dix-neuvième siècles.

Chaque volume est cartonné toile anglaise. 2 fr.

Ils sont également vendus réunis en un fort volume in-16, cartonné à l'anglaise. 5 fr.

PQ

1109

P4M

1904

Ex.1

AVERTISSEMENT

DE LA SEPTIÈME ÉDITION

Ce troisième volume de nos *Morceaux choisis des auteurs français* renferme environ cent quarante fragments extraits des principaux écrivains, poètes et prosateurs, du xviii^e siècle et du xix^e. Dans les précédentes éditions, le xviii^e siècle remplissait les deux tiers du volume. Ce n'est pas à dire que, dans notre pensée, la valeur littéraire des deux époques fût en proportion exacte avec le nombre de pages que nous avons consacré à chacune d'elles. L'œuvre littéraire du xviii^e siècle nous semble au contraire bien inférieure à celle du temps qui l'a précédée, comme du temps qui l'a suivie. « Voltaire lui-même, dit fort bien Villemain, s'il ménageait avec un goût exquis le caractère de notre idiome et ne le surchargeait d'aucun faux ornement, en émonda parfois le jet vigoureux, et n'en retint pas toutes les richesses. » La poésie surtout est en pleine décadence sous le règne de Louis XV ; la prose même n'a qu'une faible valeur d'art, sauf d'heureuses exceptions, mais rares. Assurément l'œuvre de notre siècle est supérieure par sa variété, son originalité, sa luxuriante abondance ; par un sentiment plus

vif du beau poétique et artistique ; par un souci plus sincère d'observer et d'exprimer la réalité ; par une intelligence plus large et plus complète de la nature et de l'humanité.

Mais autant il est aisé de goûter nos contemporains, quand ils nous plaisent, autant il est difficile de choisir entre eux ; car choisir, c'est classer ; et le temps seul décidera en dernier ressort de la valeur des écrits que nous avons le plus admirés. Ce scrupule nous avait d'abord arrêté, quand nous avons donné les premières éditions de ce recueil : nous n'avions pas pensé pouvoir l'étendre au delà du milieu du siècle. Mais quinze ans écoulés ont peu à peu modifié notre opinion et enhardi nos choix. Demain le xix^e siècle s'achève et déjà le meilleur de son œuvre littéraire peut être jugé avec plus de sérénité, dans cette période, plus critique que créatrice, que nous traversons. La rareté de nos chefs-d'œuvre nous permet d'apprécier plus justement ceux que nous ont transmis nos pères. D'autre part, les écoliers sont plus mêlés aujourd'hui qu'ils n'étaient autrefois, aux choses de leur temps, même aux choses du jour et de la veille. Si c'est un bien, profitons-en. Si c'est un mal, il semble nécessaire. De toute façon, mieux vaut, pour les introduire dans ce monde contemporain où ils pénètrent si jeunes, leur présenter d'abord ce qu'il a produit de meilleur et éveiller leur curiosité en lui offrant de nobles objets.

Nous avons joint à chaque fragment de très courtes notices d'histoire littéraire, tirées de notre *Histoire de*

la littérature française où l'on pourra trouver des renseignements un peu plus abondants sur les hommes et sur les œuvres.

Août 1899.

AVERTISSEMENT

DE LA NEUVIÈME ÉDITION

En donnant cette neuvième édition des Morceaux choisis des auteurs français, nous n'avons rien voulu innover. Les principes admis par M. Petit de Julleville dans la préface qui précède nous ayant paru pleins de sagesse, nous ne pouvions mieux faire que de nous y conformer.

En dehors de la correction matérielle du livre, à laquelle nous avons apporté tous nos soins, notre rôle s'est donc borné à ajouter quelques pages empruntées aux auteurs contemporains : au lieu de cent trente-huit fragments que contenait jusqu'à présent le recueil on en trouvera ici cent quarante-trois. Les nouveaux sont extraits des œuvres de MM. Edmond Rostand, pour la poésie ; Anatole France, Guy de Maupassant et Paul Bourget, pour la prose. Beaucoup d'autres noms auraient mérité assurément de figurer à côté de ceux-là ; et si nous n'avions souhaité que de grossir ce volume, il nous eût été facile de puiser à pleines mains dans un grand nombre d'ouvrages fameux de ces vingt dernières années. Mais, suivant la méthode prudente de notre prédécesseur, nous avons préféré nous en tenir à quelques modèles et laisser au temps le soin de faire, pour le reste, le départ entre ce qui doit périr et ce qui est digne de vivre.

A. A.

Août 1904.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS FRANÇAIS

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

95. JEAN-FRANÇOIS REGNARD (1655-1709).

Né a Paris, en 1655, d'une famille de riches marchands, Regnard après une jeunesse aventureuse qui l'entraîna de Paris à Alger, et d'Alger jusqu'en Laponie, revint en France et voulut mêler aux loisirs d'une vie épicurienne les succès du théâtre. Encouragé par la faveur qui accueillit ses premières petites comédies, il s'enhardit à en écrire de grandes et donna successivement le *Joueur* (1696), le *Distrait* (1697), *Démocrite* (1700), les *Ménechmes*, imités de Plaute (1705), le *Légataire universel* (1708). Il ne faut ni comparer Regnard avec Molière, ni le mettre trop au-dessous. Sa gaieté intarissable n'est pas un petit mérite dans la comédie; son style est excellent, plein de verve et parfois de poésie; mais il manque de profondeur et de vérité dans la peinture des caractères. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, tome II, p. 135.)

Le valet du joueur.

(Extrait du *Joueur* [1696].)

(Le valet du joueur, Hector, assis dans un fauteuil, attend le retour de son maître qui a passé toute la nuit au jeu.)

Il est, parbleu, grand jour; déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.

Que servir un joueur est un maudit métier !
 Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier ¹?
 Je ronflerais mon sou! la grasse matinée,
 Et je m'enivrerais le long de la journée :
 Je ferais mon chemin : j'aurais un bon emploi ;
 Je serais dans la suite un conseiller du roi,
 Rat-de-cave ² ou commis ; et, que sait-on ? peut-être
 Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître ;
 J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants ;
 De ma rotondité j'emplirais le dedans :
 Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
 Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
 Qui, Jasmin ³ autrefois, d'un drap du sceau ⁴ couvert,
 Bornait sa garde-robe à son justaucorps vert.

Le joueur à sec.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
 Il a tout le visage et l'air d'un premier pris ⁵.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
 N'ont jamais exercé de telles barbaries,
 Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
 Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
 Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
 Tu ne peux rien sur moi ; cherche une autre victime.

1. On nommait ainsi ceux qui avaient afferme une subdivision d'un impôt royal (ou *ferme*).

2. Nom burlesque donné aux commis des *aides* (aujourd'hui contributions indirectes) qui visitent les caves pour la levée des impôts mis sur les boissons.

3. Nom de valet.

4. Orthographe traditionnelle mais fautive, pour *drap d'Usseau* (village près de Carcassonne où l'on fabriquait des draps grossiers).

5. « Premier pris, le coupeur, lorsque sa carte est amenée la première par celui qui tient la main, ce qui est un coup très malheureux. » (Littré.) Mais ici Regnard semble l'entendre plutôt de celui qui tient la main. Voyez la note suivante.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré;
 Tout semble en un moment contre moi conjuré.
 (*Il prend Hector à la cravate.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner? perdre tous les paris!
 Vingt fois le coupe-gorge¹, et toujours premier pris!
 Réponds-moi donc, bourreau?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
 Sort cruel, ta malice a bien su triompher.
 Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre;
 Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
 Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
 Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase!

Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
 A vos seules bontés je veux avoir recours:
 Je n'aimerai que vous; m'aimerez-vous toujours?
 Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
 N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau;

1. « Au lansquenet coupe-gorge se dit du malheur de celui qui, ayant la main, tire sa carte avant d'en avoir tiré aucune de celles des joueurs, ce qui lui fait perdre tout ce qui est sur le tapis » (Litttré).

Notre amour recommence à revenir sur l'eau !

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre,
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

VALÈRE, *assis.*

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main :
Il m'importe peu ; prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort. et rentre, tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y pensez pas !

Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

Chapitre VI. Du mépris des richesses.

« La fortune offre aux yeux des brillants mensongers :

1. C'est une des inventions plaisantes de la pièce. Valère est amoureux d'Angélique, toutes les fois qu'il perd au jeu ; et ne se soucie plus d'elle quand il gague, c'est la dot qu'il aime et non la fille.

« Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
 « Leur possession trouble et leur perte est légère :
 « Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire. »
 Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
 Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il s'élève
 (*Il s'assied.*)

Des mouvements de rage. Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

« L'or est comme une femme ; on n'y saurait toucher
 « Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
 « L'un et l'autre, en ce temps, sitôt qu'on les manie,
 « Sont deux grands remoras¹ pour la philosophie. »
 N'ayant plus de maîtresse et n'ayant plus un sou,
 Nous philosopherons maintenant tout le sou!

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
 Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il... »

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers

Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
 Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine ?

« Moins on a de richesse et moins on a de peine.
 « C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
 Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
 Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.
 Était-il de Paris ?

1. Petit poisson auquel les anciens attribuaient le pouvoir d'arrêter les navires
 Au figuré : obstacle, empêchement.

VALÈRE.

Non, il était de Rome.

Dix fois à carte triple être pris le premier!

HECTOR.

Ah! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :

J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre.

La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air.

Votre maître à chanter est ici ; la musique

Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!

Je veux me poignarder : la vie est un fardeau

Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable :

« Qu'un joueur est heureux ! Sa poche est un trésor,

« Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »

Disiez-vous

VALÈRE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

96. BERNARD DE FONTENELLE (1657-1757).

Fontenelle, neveu des deux Corneille, naquit à Rouen (1657) et vécut un siècle moins quelques jours. Jeune, il s'essaya sans succès au théâtre ; ses *Dialogues des Morts* (1683) et surtout l'*Entretien sur la pluralité des mondes* (1686) (premier essai d'un genre littéraire appelé à un grand développement, la vulgarisation des découvertes scientifiques), enfin l'*histoire des Oracles* (1687) fondèrent sa repu-

tation. Devenu membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, Fontenelle écrivit avec un rare talent et une précision, une clarté très louable, l'*Histoire de l'Académie des sciences* et les *Eloges* des académiciens défunts. Le premier il enseigna le respect et une suffisante intelligence des travaux des savants, au public, presque entièrement étranger jusque-là à ces matières. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, tome II, p. 141.)

La Dent d'or.

(Extrait de l'HISTOIRE DES ORACLES.)

Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par dessus la vérité du fait : mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'Histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte Réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages,

sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse, mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été; de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Descartes et Newton.

Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition¹ ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies de premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits et pour fonder des empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes pour remonter aux prin-

1. De principes scientifiques : en particulier pour l'explication du mécanisme de l'univers ; Newton avait opposé l'hypothèse de l'attraction à celle des tourbillons émise par Descartes.

cipes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont; les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ce ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain.

97. CHARLES ROLLIN (1661-1741).

Rollin (1661-1741), professeur au Collège Royal (1688), depuis Collège de France, principal du collège de Beauvais (1696), recteur de l'Université de Paris, en 1694 et en 1719, a laissé la réputation d'un des maîtres les plus dévoués et les plus utiles qu'ait eus en aucun temps la jeunesse. Son principal ouvrage, le *Traité des études* (1726-1731), est une méthode complète d'éducation publique. Si le livre aujourd'hui paraît un peu suranné, c'est parce que beaucoup des idées neuves alors et même hardies, que l'auteur y présente, ont triomphé grâce à lui et sont entrées depuis, pour ainsi dire, dans le domaine commun. A soixante-neuf ans Rollin publiait le premier volume de son *Histoire ancienne* (1730-1738). Il mourut à quatre-vingts ans, sans avoir pu achever l'*Histoire romaine* (1738-1741). (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 177.)

Qu'il faut faire aimer l'étude.

(Extrait du TRAITÉ DES ÉTUDES, I. VIII.)

Il y a dans les enfants, comme dans tous les hommes, un fonds naturel de curiosité, c'est-à-dire un désir de connaître et d'apprendre, dont on peut profiter pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout est nouveau pour eux, ils font des questions, ils interrogent, ils demandent le nom et l'usage de tout ce qui se présente à leurs yeux. Il faut leur répondre, sans témoigner ni peine ni chagrin, louer leur curiosité, la satisfaire par des réponses nettes et précises, ne leur en jamais donner de trompeuses et

d'illusoires; car bientôt ils s'en aperçoivent et s'en rebutent.

En tout art et en toute science, les éléments et les principes ont toujours quelque chose de sec et de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien important d'abrégé et de faciliter ceux des langues qu'on apprend aux enfants, et d'en adoucir l'amertume par tout ce qu'on y peut répandre d'agrément...

Quand ils sont élevés en particulier, un maître habile et attentif met tout en usage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur temps; il étudie leur goût; il consulte leur humeur: il mêle le jeu au travail; il paraît leur en laisser le choix: il ne fait point une règle de l'étude; il en excite quelquefois le désir par le refus même, et par la cessation ou plutôt par l'interruption: en un mot, il se tourne en mille formes, et invente mille adresses pour arriver à son but.

Au collège, ce moyen n'est presque point praticable. Dans une chambre commune, dans une classe nombreuse, la discipline et le bon ordre demandent qu'on suive une règle uniforme, et que tous la suivent exactement; et c'est ce qui en rend la conduite très difficile. Il faut bien de la tête, bien de l'adresse à un maître, pour tenir en main et conduire les rênes de tant d'esprits d'un caractère tout différent, les uns vifs et impétueux, les autres lents et flegmatiques; ceux-ci qu'il faut arrêter, ceux-là auxquels il faut lâcher la bride; pour manier, dis-je, en même temps tous ces esprits, de sorte pourtant que, malgré cette différence de tempéraments, il les fasse tous marcher de concert, et les amène tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation, c'est là ce qui demande le plus d'habileté et de prudence.

On ne parvient là que par beaucoup de douceur, de raison, de modération, de sang-froid, de patience. Il ne faut

jamais perdre de vue ce grand principe, que l'étude dépend de la volonté, qui ne souffre point de contrainte : *Studium discendi voluntate, quæ cogi non potest, constat*¹. On peut bien contraindre le corps, faire demeurer un écolier à sa table malgré lui, doubler son travail par punition, le forcer de remplir une certaine tâche qui lui est imposée, le priver pour cela du jeu et de la récréation. Est-ce étudier que de travailler ainsi comme un forçat? Et que reste-t-il de cette sorte d'étude, sinon la haine et des livres, et de la science, et des maîtres, souvent pour tout le reste de la vie? C'est donc la volonté qu'il faut gagner; et elle se gagne par la douceur, l'amitié, la persuasion, et surtout par l'attrait du plaisir.

Comme nous naissons paresseux, ennemis du travail, et encore plus de la contrainte, il n'est pas étonnant que, tout le plaisir se trouvant d'un côté, et tout l'ennui de l'autre, tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans le divertissement, un enfant supporte l'une impatiemment, et court ardemment après l'autre. L'habileté du maître consiste à jeter de l'agrément dans l'étude, et à y faire trouver de la douceur. Le jeu et la récréation y peuvent beaucoup contribuer.

Bien des raisons obligent d'accorder du repos et de la récréation aux enfants. Premièrement le soin de leur santé, qui doit marcher avant celui de la science. Or rien n'y est plus contraire qu'une application trop longue et trop suivie, qui use insensiblement et affaiblit les organes, encore tendres dans cet âge, et incapables de soutenir de grands efforts. Ce qui me donne occasion d'avertir et de prier les parents de ne pas trop pousser leurs enfants pour l'étude dans les premières années, et de se défier d'un plaisir flatteur qu'ils trouvent à les voir briller avant le temps,

1. L'étude est toute dans la volonté d'apprendre, laquelle ne se peut forcer (Quintilien, I, m).

car, outre que ces fruits précoces parviennent rarement à maturité, et que ces progrès avancés ressemblent à ces semences qu'on jette sur la surface de la terre, et qui lèvent incontinent, mais n'ont point de racines, rien n'est plus pernicieux à la santé des enfants que ces efforts prématurés, quoiqu'on n'en aperçoive pas d'abord le mauvais effet.

S'ils sont nuisibles au corps, ils ne sont pas moins dangereux pour l'esprit, qui s'épuise et s'émousse par une application continue, et qui, aussi bien que la terre, a besoin, pour conserver sa force et sa vigueur, d'une alternative réglée de travail et de repos.

98. JEAN-BAPTISTE MASSILLON (1663-1742).

Massillon, né à Hyères (1663) mort à Clermont, évêque de cette ville (1742), montra dès la première jeunesse, dans la compagnie de l'Oratoire, à laquelle il appartenait, le plus beau talent d'orateur. Il ne prêcha toutefois à Paris qu'à partir de 1699, à l'époque où la renommée, du moins les forces de Bourdaloue commençaient à baisser. Pendant vingt années, Massillon ne cessa de prêcher, et l'admiration de ses contemporains le plaça au premier rang parmi les orateurs sacrés; notre jugement sur cet excellent écrivain est aujourd'hui un peu moins favorable. On loue l'art qui est grand chez Massillon, mais on regrette qu'il ne dissimule pas assez ses moyens et ses procédés. Le *Petit Carême*, le plus célèbre de ses ouvrages, est peut-être celui où les qualités et les défauts de Massillon sont le plus sensibles. Le reste de l'œuvre considérable de Massillon se compose de l'*Avent*, du *Grand Carême*, de plusieurs *Oraisons funèbres*, des *Discours synodaux*, des *Mandements* et des *Conférences sur les devoirs ecclésiastiques*. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 151.)

Le roi conquérant

(Extrait du PETIT CARÊME¹, sermon pour le premier dimanche.)

...Telle est l'ambition dans la plupart des hommes : inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince, si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa

¹. Prêché devant Louis XV enfant, en 1718. Pour ménager le jeune âge du roi *Carême* se composa seulement de dix sermons. De là son nom.

propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs ; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple ; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires ; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone ¹, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations : grand Dieu, quel fléau pour la terre ! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître !

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois, et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu ², sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura

1. Nabuchodonosor.

2. *Job*, *xx*, 6 et 7.

touché dans les nuées; ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre

Grand Dieu! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois, et surtout des rois pupilles, éloignez tous ces pièges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde... Qu'il règne pour notre bonheur et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux : que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique. Il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple.

La véritable charité.

(Extrait des CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES.)

La charité couvre tout, et voit à peine le mal que tout le monde voit; et nous voulons voir tout seuls celui qui est invisible au reste des hommes : la charité couvre ce qu'elle ne peut excuser; et nous n'excusons pas même ce que les apparences justifient, et rendent du moins incertain. Il semble que nous rendons gloire à Dieu lorsque nous jugeons nos frères plus faibles, plus imparfaits, plus remplis de désirs humains qu'ils ne le paraissent; nous nous applaudissons d'une découverte qui vient confirmer nos soupçons. Or rien ne ressemble moins à la charité que cet œil malin qui ne s'ouvre que pour chercher les faiblesses de nos frères; car la même charité qui nous fait désirer leur salut nous montre en eux mille ressources qui nous le font espérer. Elle voit dans leurs passions mêmes des espérances de retour à la justice et à la règle : elle démêle un cœur droit, sensible, susceptible, un jour, de grâce¹, à travers les plaisirs frivoles auxquels il se livre encore; elle voit dans ses chutes mêmes plutôt le malheur de l'âge et

1. Capable d'être un jour touché de la grâce divine.

des occasions, que la dépravation entière d'une âme abîmée dans le vice; elle trouve plus de légèreté que de noirceur et de profonde malice, dans des égarements où le torrent des exemples et la fougue du tempérament précipitent ses frères. Les signes les plus éloignés de bien qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ses conjectures, elle les regarde comme les gages et les préjugés d'un changement à venir; elle ne sait pas se défier des apparences de la piété, et soupçonner de l'hypocrisie où il ne paraît que de la vertu : une sainte crédulité la prévient toujours en faveur de ses frères. Simple et incapable elle-même d'artifice, elle est encore moins capable de le soupçonner dans les autres; elle n'est pas en garde contre l'erreur qui nous fait juger trop favorablement de notre frère; c'est une erreur de piété qui honore la religion : elle ne craint que la témérité qui soupçonne le mal où il n'est pas, parce que c'est une malignité qui justifie les censures du monde contre la piété, et qui la déshonore. De tous les événements dont les faces différentes font porter des jugements divers, elle ne voit jamais que le bon côté; et cette pieuse disposition est bien plus propre à gagner nos frères et à les retirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voient, malgré leurs désordres, tout espérer de leur salut, leur parler un langage qui semble adoucir les crimes dont ils sont eux-mêmes honteux, leur faire remarquer en eux des ressources de grâce dans le temps même qu'ils se croyaient absolument rejetés de Dieu, découvrir dans le caractère de leur cœur, jusque-là livré au monde et aux passions, des penchans qui les ramènent au devoir; quand ils nous voient prendre le change pour ainsi dire en leur faveur; cette charité, ce zèle tendre et presque aveugle à force de tendresse les transporte, les attendrit, les couvre d'une sainte confusion, et leur fait aimer la vérité, en leur rendant aimables ceux qui la leur annoncent.

99. HENRI-FRANÇOIS D'AGUESSEAU (1668-1751).

Henri-François d'Aguesseau, avocat général au Parlement de Paris, à l'âge de vingt-deux ans (1690), procureur général à trente-deux ans (1700), chancelier de France en 1717, justifia cette rapide élévation par ses rares talents d'orateur et de magistrat, l'éloquence et la force de ses réquisitoires, et de ses *Mercuriales*¹, citées longtemps comme des modèles; notre goût actuel y trouve un art un peu trop limé; les *Instructions* qu'il rédigea pour son fils aîné, le *Discours* qu'il écrivit pour ses enfants *sur la vie et la mort de son père*, enfin sa vaste *correspondance*, très précieuse pour l'histoire du temps, nous montrent un écrivain plus simple, plus naturel, et révèlent une âme très noble, servie par un très beau talent. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 149.)

De l'étude des langues vivantes.

(Extrait des INSTRUCTIONS, adressées par M. d'Aguesseau à son fils aîné : SUR LES ÉTUDES PROPRES A FORMER UN MAGISTRAT. 1716.)

Pour ce qui est des langues modernes il y en a deux surtout, je veux dire l'italien et l'espagnol, qu'il ne vous sera pas permis d'ignorer, soit à cause de la facilité que vous aurez à les apprendre, soit par rapport au grand nombre d'ouvrages qu'on y trouve dans tous les genres, et principalement dans l'histoire.

Le génie des Italiens et des Espagnols est plus propre à ce genre d'écrire que le nôtre; soit parce qu'ils sont plus capables que nous d'une solide et continuelle réflexion sur les choses humaines; soit parce que la constitution de leur gouvernement et les différentes révolutions qui y sont arrivées les ont rendus, et surtout les Italiens, plus profonds dans la politique, qui est l'âme de l'histoire. Ainsi, faute de savoir deux langues qui ne vous coûteront pas un mois de travail, vous seriez privé du plaisir et de l'avantage de lire des historiens qui égalent les anciens, ou qui du moins ne leur sont guère inférieurs; ou vous ne goûteriez qu'une

1. Ainsi nommées parce qu'à l'origine les séances particulières où le ministère public adressait aux corps judiciaires des conseils et des remontrances sur l'administration de la justice avaient lieu le *mercredi* (*Mercurii dies*).

partie de ce plaisir et de cet avantage en ne lisant que des traductions.

La poésie a aussi ses héros, principalement en Italie, dont il semble que les muses aient préféré le séjour à celui des autres pays : il n'y a au moins que la France qui puisse disputer le prix aux Italiens ; encore faut-il que nous leur cédions des genres entiers, comme le poème épique, l'épigramme, je dirais aussi le lyrique, si je ne craignais d'offenser les mânes de Malherbe et de Racan. Ils ont à la vérité leurs défauts, et de grands défauts. Nos auteurs sont souvent froids, et les Italiens ont trop de feu, aussi bien que les Espagnols. Nous manquons de fécondité d'esprit, et ils en ont trop : nous péchons par le défaut, et ils pèchent par l'excès ; en sorte que pour former un poète parfait, il faudrait le faire naître en Italie, le faire voyager en Espagne, et le fixer en France, pour le perfectionner en le tempérant ; et, en retranchant seulement les superfluités d'une nature trop vive et trop abondante, je voudrais bien pouvoir hasarder ici l'expression de *luxuriant* ¹. Mais, malgré ces défauts, ce serait abuser de la critique, et tomber dans le caractère que Socrate appelle quelque part la *misologie* ², à l'exemple de la misanthropie, que de vouloir fermer les yeux aux beautés d'un auteur, parce qu'on ne peut s'empêcher de les ouvrir sur ses défauts. Telle est la condition des ouvrages humains, parce que telle est aussi la condition des hommes : on n'y trouve aucun bien pur et sans mélange ; mais le bon esprit consiste à connaître le mauvais pour l'éviter, et à profiter du bon pour l'imiter ; et, au lieu de dire ce que Justin ³ a dit des Scythes : *Plus in illis proficit vitiorum ignoratio*

1. On lit dans les fragments de Pascal cette courte note : « Éteindre le flambeau de la sédition, trop luxuriant. » Le terme avait encore une valeur un peu emphatique. Le dix-huitième siècle l'adopta.

2. La haine ou le mépris des lettres.

3. *Hist. lib.*, II.

quam cognitio virtutis, je dirais volontiers par rapport à ces auteurs : *Non minus proficit exploratio vitiorum quam cognitio virtutum*. C'est ce qui forme véritablement le goût ; c'est ce qui épure la critique. Je trouve d'ailleurs dans cette étude des défauts de nation, et pour ainsi dire de climat, où un degré de soleil de plus change le style, aussi bien que l'accent et la déclamation, quelque chose qui étend l'esprit, qui le met en état de comparer les meilleures productions de chaque pays, qui le conduit ainsi et l'élève jusqu'à la connaissance de ce vrai et de ce beau universel ¹, qui a une proportion si juste et une si parfaite harmonie avec la nature de notre esprit, qu'il produit toujours sûrement son effet, et qu'il frappe tous les hommes, malgré la différence de leur nation, de leurs mœurs, de leurs préjugés ; en sorte que, pour se servir encore des termes de Platon, on pourrait le regarder comme l'idée primitive et originale, comme l'archétype ² de tout ce qui plaît dans les ouvrages d'esprit ; et c'est, à mon sens, une des plus grandes utilités que l'on puisse tirer de la connaissance de plusieurs langues.

Je ne vous parle point des orateurs italiens et espagnols, soit parce que je n'ai pas beaucoup lu de ceux qui n'ont été qu'orateurs, soit parce que le peu que j'en ai lu me donne lieu de croire que nous pourrions aisément leur tenir tête sur cet article. Mais cela n'empêche pas que, pour les raisons que je viens de vous expliquer, il ne soit bon d'en lire quelques-uns ; ce qui ne se peut faire avec quelque utilité sans les lire dans leur langue même. Je ne vous parle point non plus de la langue portugaise, qui n'exige pas un article séparé, parce que ce sera un jeu

1. Passage remarquable et qui montre que d'Aguesseau eut au moins le sentiment et comme le désir d'une critique littéraire bien supérieure à celle de son temps, plus largement ouverte à l'intelligence des œuvres de tous les pays et de tous les siècles.

2. L'idée, c'est-à-dire l'image idéale ; l'archétype, le type premier, le modèle original et parfait.

pour vous de l'apprendre, quand vous saurez une fois l'espagnol.

Au reste, mon cher fils, je ne voudrais point que l'étude de ces langues vous dérobat une partie considérable de votre temps, ni qu'elle devînt pour vous une occupation principale. Cette étude doit être placée dans des temps ou dans des heures presque perdues, dans lesquelles on ne peut pas en faire aisément de plus importantes. J'y destinerais, par exemple, quelque partie des temps de vacations ¹, et de ceux que l'on passe à la campagne dans le cours de l'année. Je commencerais par l'italien, parce que c'est la langue la plus utile après le grec, le latin et le français, et j'y donnerais une année. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut, en ne prenant qu'une portion des temps que je viens de vous marquer, pour vous mettre en état d'entendre facilement et les historiens, et les orateurs, et même les poètes, à la réserve du Dante ², qui demanderait peut-être une étude particulière. L'année suivante je m'attacherais à l'espagnol. Ainsi, sans interrompre vos autres occupations, vous vous seriez familiarisé sans peine avec deux langues nouvelles, et vous vous trouveriez en état de profiter de leurs richesses.

100. ALAIN-RENÉ LESAGE (1668-1747).

Alain-René Lesage, né à Sarzeau, près de Vannes (1668), après avoir lutté obscurément contre la pauvreté, trouva son premier succès littéraire au théâtre en faisant jouer *Crispin rival de son maître* en 1707. La même année, le *Diable botteur*, roman imité de l'Espagnol Guevara, obtint un vif succès. En 1709 Lesage fit jouer *Turcaret*, satire violente des vices des traitants enrichis par des voies honteuses, et des bassesses de leurs flatteurs et de leurs valets. Peu après s'étant brouillé avec la Comédie-Française, Lesage cessa

¹ Ici vacances judiciaires. Mais *vacations* désigne aussi l'espace de temps que les gens de loi consacrent à une affaire (*Et mes vacations, qui les payera? personne*, Racine. *Plaideurs*). De même *vaquer* signifie proprement *être libre d'occupation*; mais *vaquer à tel objet* signifie y travailler.

² *Dante* est un nom propre devant lequel il ne faut pas mettre l'article: les Italiens le mettent devant le nom de famille; il faut dire: *Dante*, et l'*Alighieri*.

d'écrire pour le théâtre, et donna seulement beaucoup de petites pièces aux théâtres forains. L'ouvrage qui devait fonder sa réputation, l'*Histoire de Gil Blas de Santillane* parut en quatre parties de 1715 à 1735. Ce vaste roman de mœurs est entièrement original; quoique l'Espagne ait prétendu, sans preuves, en réclamer l'invention. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 147.)

L'archevêque de Grenade.

(Extrait de GIL BLAS.)

« Mon cher Gil Blas, me dit le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie pas à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connais bon; je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâces au ciel, Monseigneur, lui dis-je, vous êtes encore fort loin de ce temps-là. De plus un esprit de la trempe de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou plutôt vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès ¹, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatteries, interrompit-il, mon ami ! je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités de la vieillesse, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais, avec mon amitié, la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sottise discrétion. »

1. Le cardinal Ximénès (1436-1517), ministre d'Etat, sous Charles-Quint.

Dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après, il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattait, tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé. Je ne fus pas le seul qui y pris garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : « Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. — Allons, Monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office : vous voyez que Monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait; vous seriez biffé de son testament. » Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prit en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien lui parler avec adresse, et lui faire avaler la pilule tout loucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler; je n'étais embarrassé que d'une chose : je ne savais com-

ment entamer la parole. Heureusement l'auteur lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc ! mon ami, aurait-elle trouvé quelque Aristarque ? — Non, Monseigneur, lui répartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres qu'on ose critiquer ; il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez commandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous point cela comme moi ? » — Ces mots firent pâlir mon maître, qui me dit avec un sourire forcé : « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? — Je ne dis pas cela, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente ; quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il ; je vous parais baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je pense à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir de mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, répondit le prélat, que je vous la reproche ! il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment ; c'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée ! » Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour

1. Grammairien et critique Alexandrin du second siècle avant J.-C. Son nom est devenu le terme commun pour désigner un critique éclairé, impartial ; il s'oppose à *Zoïle*, le critique curieux et malintentionné. Zoïle, qui dénigra l'œuvre homérique, vivait au quatrième siècle avant J.-C.

rajuster les choses, mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour distinguer le faux du vrai. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâces au Ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidants ; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon intendant qu'il vous compte cent ducats, et que le Ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. »

101. JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU (1670-1741).

Jean-Baptiste Rousseau, né à Paris (1670), banni en 1712 pour diffamation, mourut à Bruxelles en 1741. Son œuvre se compose d'odes, de traductions de *psaumes*, de *cantates*, d'*épîtres*, d'*épigrammes* et de quelques *comédies*. Ses contemporains l'ont regardé comme un très grand poète lyrique ; notre siècle à qui des poètes d'une autre taille ont révélé un idéal tout différent, plus élevé, plus varié aussi, de la poésie lyrique, ne trouvent guère à louer en lui qu'une certaine habileté de versificateur, et un sentiment général de l'harmonie. Encore faut-il ajouter que les poètes du xviii^e siècle avaient été bien supérieurs à Rousseau comme versificateurs, et leur science du rythme, beaucoup plus riche et plus délicate. Rousseau ajoute peu de choses aux formes employées par Malherbe et il n'atteint jamais à cette beauté suprême d'expression où Malherbe s'éleva quelquefois. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 145.)

L'aveuglement des hommes du siècle.

(Ode tirée du psaume XLVIII.)

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille :
 Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
 Que l'univers se taise et m'écoute parler.
 Mes chants vont seconder les accords de ma lyre ;
 L'Esprit-Saint me pénètre, il m'échauffe ; il m'inspire
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance,
 Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
 L'éclat de sa fortune enfle sa vanité;
 Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable
 Où la mort saisira ce fortuné coupable
 Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
 Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
 Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile,
 Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
 Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
 Ignorer le tribut que l'on doit à la mort!
 Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
 Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
 Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse,
 Engloutissent déjà toute cette richesse,
 Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
 Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
 Un sépulcre funèbre où vos noms, où vous-mêmes
 Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
 Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
 Ont de ces vérités perdu le souvenir :
 Pareils aux animaux farouches et stupides,
 Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
 Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
 Mais toujours leur raison soumise et complaisante

Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
 Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
 Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
 Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
 Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
 Dont le juste autrefois sentit le poids fatal ;
 Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
 Et Dieu de sa justice apaisant le murmure,
 Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes,
 Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes ;
 Si vous êtes mortels ils le sont comme vous :
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de nos pères,
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous¹.

Ode tirée du cantique d'Ézéchias².

(Pour une personne convalescente.)

J'ai vu mes tristes journées
 Décliner vers leur penchant :
 Au midi de mes années,
 Je touchais à mon couchant.
 La mort, déployant ses ailes,
 Couvrait d'ombres éternelles
 La clarté dont je jouis :
 Et, dans cette nuit funeste,
 Je cherchais en vain le reste
 De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
 Les dons que j'en ai reçus :

1. Cette ode est belle, mais les réminiscences y abondent. Comparez l'ode de Malherbe (tome I^{er}, p. 203). La supériorité de Malherbe est frappante.

2. *Isaïe*, xxxviii, 9.

Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os ;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour,
Et dans ma crainte mortelle
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir :
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours !
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours !

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.

Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits ;
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors :
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps.

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire
Que vous prolongez nos jours
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments¹ :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples

1. Des tombeaux.

Réchauffer par mes exemples
 Les mortels les plus glacés,
 Et, vous offrant mon hommage,
 Leur montrer l'unique usage
 Des jours que vous leur laissez.

Épigramme.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
 Où chacun fait ses rôles différents.
 Là sur la scène en habit dramatique,
 Brillent prélats, ministres, conquérants.
 Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
 Troupe futile et des grands rebutée,
 Par nous d'en bas la pièce est écoutée :
 Mais nous payons, utiles spectateurs,
 Et quand la farce est mal représentée,
 Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

102. ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE (1672-1731).

La Motte, né à Paris en 1672, fut un homme de beaucoup d'esprit qui eut le tort de s'attaquer aux œuvres de génie et se rendit ainsi ridicule. Dans la célèbre querelle qui divisait les partisans des *anciens* et ceux des *modernes*, il se déclara hautement pour les modernes et mena la campagne contre Homère, dont il s'avisa de refaire l'*Iliade* pour mieux accuser les défauts de l'original. La Motte s'essaya dans tous les genres : il fit des odes, une tragédie qui arracha des larmes, *Inès de Castro* (1723), des comédies, des fables. Sa prose vaut mieux que ses vers, elle est aisée, élégante, souvent spirituelle; presque partout ses vers sont secs, décolorés, prosaïques. Nous avons trouvé toutefois une assez belle page dans la tragédie oubliée des *Machabées*, jouée en 1721. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 143.)

La mère des Machabées.

(Antiochus raconte les maux qu'il a fait subir aux adorateurs de Dieu, il insulte et défie les Juifs qui restent fidèles à leur culte. La mère des Machabées lui répond.)

Non, tu n'as pas vaincu, mais nous avons péché.
 Sous ta propre fureur le Seigneur s'est caché.

C'est lui qui, pour punir des enfans indociles,
 Embrase par tes mains ses autels et nos villes :
 Et las de nos mépris, c'est lui qui par ta voix
 Aux prévaricateurs redemande ses lois.
 Nos prophètes nous ont annoncé nos disgrâces
 Le tonnerre vengeur confirmait leurs menaces.
 Nous avons vu vingt fois au milieu des éclairs
 Des combats obstinés ensanglanter les airs.
 Sache que ton courroux, orgueilleux de nous nuire,
 Sert, malgré toi, le dieu que tu penses détruire
 Ne crois pas cependant qu'à jamais condamné
 Ce peuple à ton courroux soit tout abandonné.
 Si tu vois succomber au poids de nos misères
 De lâches déserteurs de la loi de leurs pères,
 Ces Juifs n'étaient point Juifs; et l'ange de Sion
 Entre les noms élus ne comptait plus leur nom.
 Leurs prières n'étaient que de vaines paroles
 Qui profanaient le temple autant que tes idoles :
 Et malgré tes succès, ta fureur aujourd'hui
 Ne lui prend que des cœurs qui n'étaient plus à lui.
 Il reste encor des saints contre tes injustices.
 En vain pour les dompter tu t'armes de supplices;
 Les échafauds dressés te rendent-ils plus fort?
 Crois-tu donc affaiblir Dieu même par leur mort?
 Tu crois les lui ravir! tyran, tu les lui donnes.
 Tu penses te venger! tyran, tu les couronnes.
 Mais au terme fatal prescrit à tes rigueurs,
 Il en réservera qui seront nos vengeurs.

Des Anciens.

(Extrait des RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE.)

Si un homme qui sait plusieurs langues, qui entend les
 auteurs grecs et latins, qui s'élève même jusqu'à la dignité
 de scoliaste, si cet homme venait à peser son véritable mé-

rite, il trouverait souvent qu'il se réduit à avoir eu des yeux et de la mémoire ; il se garderait bien de donner le nom respectable de science à une érudition sans lumière. Il y a une grande différence entre se souvenir et juger, entre s'enrichir de mots ou de choses, entre alléguer des autorités ou des raisons. Si un homme pouvait se surprendre à n'avoir que cette sorte de mérite, il en rougirait plutôt que d'en être vain.

Ces sortes de savants reprochent à cinq ou six ignorants de notre siècle d'avoir méprisé les anciens. Mais ces cinq ou six ignorants n'ont point méprisé les anciens ; ils ont seulement condamné l'estime outrée, et l'espèce d'idolâtrie où l'on tombe à leur égard. Ils ont voulu qu'on rendit justice à tous les temps ; que l'on sentît le beau partout où il est, sans acception de siècle, et qu'on ne fit pas les modernes d'une autre espèce que les anciens. Mais ce n'est pas assez pour les commentateurs. Si l'on n'adore point, on méprise : point de milieu ... (A la vérité les anciens) ont été nos guides et nos maîtres ; il faut les estimer et les étudier, mais non pas comme des maîtres tyranniques, sur la parole de qui nous devons jurer toujours, et qu'il ne soit jamais permis d'examiner. La question n'est pas, comme bien des gens se l'imaginent, et comme les partisans outrés de l'antiquité semblent l'entendre, s'il faut mépriser ou estimer les anciens, les abandonner ou les conserver. Il est hors de doute qu'il faut les estimer et les lire ; il s'agit seulement de savoir s'il ne faut pas les peser au même poids que les modernes... Je trouve qu'on fait sonner trop haut les noms des écrivains de l'antiquité... A mesure qu'ils s'éloignent de nous, leur autorité s'augmente ; nous ne nous accoutumons pas assez à les entendre nommer comme les écrivains de notre siècle : nous y attachons une idée de grandeur devant qui les noms modernes ne tiennent point. Pour moi qui soupçonne que ces grands hommes

pouvaient être petits par bien des endroits aux yeux de leurs contemporains, qui vois parmi nous que ceux qui ont le plus de talents n'ont pas des lumières bien sûres, et que nos meilleurs esprits se trompent quelquefois, je pense qu'il en a toujours été de même; qu'Horace n'imposait pas plus de son temps que Malherbe du sien; ni Longin et Denys d'Halicarnasse que des rhéteurs de nos jours¹.

103. PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON (1674-1762).

Crébillon naquit à Dijon en 1674; il débuta au théâtre en 1705 par la tragédie d'*Idoménée*; que suivirent *Atrée et Thyeste* (1707), *Electre* (1709), *Rhadamiste et Zénobie* (1711), *Xerxès* (1714), *Sémiramis* (1717), *Pyrrhus* (1726); et après un long intervalle, *Catilina* (1742), le *Triumvirat* (1754). La tragédie après Racine était tombée dans une décadence profonde; Crébillon prétendit rajeunir le genre épuisé en excitant l'émotion chez les spectateurs par les moyens les plus violents; il fit de la terreur presque l'unique ressort de la tragédie. Il réussit à intéresser: mais son style est inégal; il abonde en beaux vers vigoureux et bien frappés; mais isolés dans des pages écrites d'une façon lâche et parfois peu correcte. Il mourut en 1762, dans sa quatre-vingt-neuvième année. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 139.)

Fureurs d'Oreste.

(Extrait de la tragédie d'ÉLECTRE, 1708.)

CLYTEMNESTRE (*blessée mortellement*).

(*Oreste, dans cette pièce, frappe sa mère sans la connaître.*)

Dieux justes ! mes forfaits sont-ils assez punis ?

Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,

Que pour trouver la mort dans tes mains parricides.

Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang

1. On ne pouvait défendre une mauvaise cause d'une façon plus spécieuse. Au reste des deux côtés la question était mal posée. Car si les anciens ont fait des chefs-d'œuvre il ne s'ensuit pas que les modernes soient fatalement condamnés à ne produire que des œuvres médiocres. D'autre part, les partisans des modernes s'abusaient en disant que ceux-ci étaient nécessairement supérieurs aux anciens parce qu'ils leur succédaient et profitaient ainsi de toute l'expérience accumulée avant eux, à laquelle ils joignaient leurs propres efforts. Ce raisonnement, qui n'est pas excellent même lorsqu'il s'applique aux sciences mathématiques ou physiques, devient tout à fait faux lorsqu'on veut l'étendre à la littérature ou à la poésie. Dans ce domaine la tradition fait peu de chose, le génie presque tout. Celui qui vient le premier, un Homère par exemple, s'il a le plus de génie, pourra être le plus grand.

Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
 Monstre, que bien plutôt forma quelque furie,
 Puisse un destin pareil payer ta barbarie !
 Frappe encor, je respire, et j'ai trop à souffrir
 De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir.
 Achève, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mère !

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! ce nom qui te rend si coupable,
 Tu l'oses prononcer ! N'affecte rien, cruel,
 La douleur que tu feins te rend plus criminel.
 Triomphe, Agamemnon¹ ; jouis de ta vengeance ;
 Ton fils ne dément pas ton nom ni sa naissance.
 Pour l'en voir digne au gré de mes vœux et des tiens,
 Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

ORESTE.

Frappez, dieux tout-puissants que ma fureur implore ;
 Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
 Frappez : mon crime affreux ne regarde que vous.
 Le ciel n'a-t-il pour moi que des tourments trop doux ?
 Je vois ce qui relie un courroux légitime ;
 Dieux, vous ne savez pas comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah ! mon frère, calmez cette aveugle fureur :
 N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur ?
 Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste ?

ORESTE.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
 Et toi que fait frémir mon aspect odieux,
 Nature tant de fois outragée en ces lieux,
 Je viens de te venger du meurtre de mon père ;

1. On se souvient qu'au retour de Troie il avait été mis à mort par Clytemnestre sa femme, et par Egisthe, complice de Clytemnestre.

Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?
 Ah ! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir,
 Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
 O dieux ! que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent.
 Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent,
 Ma mère ! vois couler...

(Il veut se tuer.)

PALAMÈDE, *le désarmant.*

Ah ! Seigneur !

ORESTE.

Laisse-moi :

Je ne veux rien, cruel, d'Électre ni de toi :
 Votre cœur affamé de sang et de victimes
 M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
 Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?
 Grâce au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers :
 Descendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante ;
 Suivons le noir sentier que le sort me présente ;
 Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
 Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?
 Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?
 Que vois-je ! mon aspect épouvante les ombres !
 Que de gémissements ! que de cris douloureux !
 « Oreste ! » Qui m'appelle en ce séjour affreux ?
 Egisthe ! Ah ! c'en est trop, il faut qu'à ma colère...
 Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mère !
 Quels regards ! Où fuirai-je ? Ah ! monstre furieux,
 Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?
 Je ne souffre que trop ; monstre cruel, arrête :
 A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
 Ah ! ma mère, épargnez votre malheureux fils :
 Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris ;
 J'implore ton secours, chère ombre de mon père ;
 Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère :

Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
 Quoi! jusque dans tes bras la barbare me suit!...
 C'en est fait! je succombe à cet affreux supplice.
 Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
 J'éprouve cependant des tourments infinis.
 Dieux! les plus criminels seraient-ils plus punis?

Pharasmane.

(Extrait de RHADAMISTE ET ZÉNOBIE.)

(Pharasmane, roi d'Ibérie, répond fièrement aux menaces et aux sommations d'un ambassadeur romain qui prétend lui interdire d'entrer en Arménie.)

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
 Je l'avoûrai, je suis surpris de votre audace.
 De quel front osez-vous, soldat de Corbulon¹,
 M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?
 Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire.
 A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
 Oubliant désormais la suprême grandeur,
 J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
 Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
 Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
 Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
 Ces Parthes, aujourd'hui la terreur des Romains?
 Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
 A la suite d'un char en butte à ses outrages:
 La honte que sur lui répandent mes exploits,
 D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois²;
 Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?

1. Général romain qui se distingua dans les expéditions contre les Parthes, sous Claude et sous Néron.

2. Réminiscence des vers de Racine dans *Mithridate*, III, 1 :

Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé
 Tenait après son char un vain peuple occupé;
 Et gravant en airain ses frères avantages,
 De mes Etats conquis enchaînait les images.

Est-ce là guerre enfin que Néron me déclare ?
 Qu'il ne s'y trompe pas : la pompe de ces lieux,
 Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux ;
 Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
 Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage ;
 La nature, marâtre en ces affreux climats,
 Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats ;
 Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
 Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
 Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
 Rome de mes projets veut traverser le cours :
 Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
 N'a-t-elle pas encore assemblé son armée ?
 Que font vos légions ? Ces superbes vainqueurs
 Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs ?
 C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
 Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
 Non par de vains discours indignes des Romains,
 Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins,
 Et peut-être, bien plus, dédaignant Artaxate ¹
 Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

104. LOUIS DE ROUVROY, duc de SAINT-SIMON (1675-1755).

Saint-Simon, né en 1675, mort à quatre-vingts ans, en 1755, écrivit toute sa vie sans rien publier. Ses *Mémoires*, le plus important de ses ouvrages, commencent à l'année 1692 et se terminent à l'année 1723. C'est un tableau complet et saisissant de tout ce qu'il a vu et su de la vie de la cour pendant vingt-cinq ans. Saint-Simon excelle à faire revivre à nos yeux les scènes les plus vastes et les plus complexes comme à analyser jusqu'au plus fin détail, les moindres traits d'une figure ou d'un caractère ; son style est incorrect ; et sa syntaxe est irrégulière et parfois obscure : mais pour le trait, la verve, la couleur, pour le choix du mot qui fait image et pour l'art d'encadrer ce mot à la place où il brille et illumine la phrase entière. Saint-Simon est incomparable. (Voy nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 153.)

¹. Roi d'Arménie.

La mort de Monseigneur (1711).

(Monseigneur, fils unique de Louis XIV, était atteint de la petite vérole, à Meudon; une crise imprévue l'emporta brusquement le 14 avril 1711. La nouvelle de sa mort imminente arrive à Versailles le soir; Saint-Simon se rend aussitôt chez la duchesse de Bourgogne ¹.)

J'y trouvai tout Versailles rassemblé, ou y arrivant; toutes les dames en déshabillé, la plupart prêtes à se mettre au lit, toutes les portes ouvertes et tout en trouble... Le spectacle attira toute l'attention que j'y pus donner, parmi les divers mouvements de mon âme... Tous les assistants étaient des personnages vraiment expressifs; il ne fallait qu'avoir des yeux, sans aucune connaissance de la cour, pour distinguer les intérêts peints sur les visages, ou le néant de ceux qui n'étaient de rien; ceux-ci tranquilles à eux-mêmes; les autres pénétrés de douleur; ou de gravité et d'attention sur eux-mêmes, pour cacher leur élargissement ² et leur joie.

Mon premier mouvement fut de m'informer à plus d'une fois; de ne croire qu'à peine au spectacle et aux paroles; ensuite de craindre trop peu de cause pour tant d'alarme ³; enfin de faire un retour sur moi-même, par la considération de la loi commune à tous les hommes, et que moi-même je me trouverais un jour aux portes de la mort. La joie perçait néanmoins à travers les réflexions momentanées de religion et d'humanité par lesquelles j'essayais de me rappeler ⁴. Ma délivrance particulière me semblait si grande et si inespérée, qu'il me semblait, avec une évidence encore plus parfaite que la vérité, que l'État

1. Belle-fille du prince défunt, mariée à son fils aîné.

2. Délivrance; ils étaient comme prisonniers dans l'attente du règne prochain d'un prince qu'ils n'aimaient point.

3. Aux dernières nouvelles, Monseigneur respirait encore, mais agonisait. Saint-Simon n'était pas son favori, et craignait son règne; il était lié avec les plus intimes amis du duc de Bourgogne qui allait succéder aux droits de Monseigneur.

4. De rentrer en moi-même.

gagnait tout en une telle perte. Parmi ces pensées, je sentais malgré moi un reste de crainte que le malade en réchappât, et j'en avais une extrême honte.

Enfoncé de la sorte en moi-même, je ne laissai pas de mander à madame de Saint-Simon qu'il était à propos qu'elle vint et de percer de mes regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, d'y délecter ma curiosité, d'y nourrir les idées que je m'étais formées de chaque personnage, qui ne m'ont jamais guère trompé et de tirer de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître, et qui, par là, à qui connaît la carte et les gens, deviennent des indications ¹ sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en tous autres temps rassis.

Je vis arriver madame la duchesse d'Orléans², dont la contenance majestueuse et compassée ne disait rien. Elle entra dans le petit cabinet d'où bientôt elle sortit avec M. le duc d'Orléans, duquel l'activité et l'air turbulent marquaient plus l'émotion du spectacle que tout autre sentiment... Le duc de Beauvilliers, qui vit les princes étouffant dans ce petit lieu, les fit passer par la chambre dans le salon qui la sépare de la galerie; depuis quelque temps, on avait fermé ce salon d'une porte pour en faire un grand cabinet. On y ouvrit des fenêtres, et les deux princes, ayant chacun sa princesse à son côté, s'assirent sur un même canapé près des fenêtres, le dos à la galerie; tout le monde épars, assis ou debout, et en confusion dans ce salon, les dames les plus familières par terre ou proche du canapé des princes.

Là, dans la chambre et par tout l'appartement, on lisait apertement ³ sur tous les visages. Monseigneur n'était

¹. Tel est le mot du manuscrit. Peut-être faut-il lire *inductions*, ou *indications*.

². Femme du duc d'Orléans, le futur Régent.

³. Latinisme. Ouvertement.

plus ; on le savait, on le disait ; nulle contrainte ne retenait plus à son égard ; et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements, peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée.

Les premières pièces offraient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux ; et pour les consoler d'une autre ¹ qu'ils ne prévoyaient qu'avec transissement, et qui par celle-ci devenait la leur propre. Parmi eux s'en remarquaient d'autres, des plus éveillés, de gens principaux ² de la cour, qui étaient accourus aux nouvelles et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient balayeurs ³.

Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la mort d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi : ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions.

D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée ⁴, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu

1. Celle du Roi, âgé déjà de soixante-treize ans.

2. C'est-à-dire : valets de gens, etc.

3. A quels maîtres ils appartenaient, et à quelle cabale appartenaient leurs maîtres.

4. Dont les intérêts, la cabale était touchée.

de propos ; de conversation, nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur, et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière ; les simples curieux et peu soucieux, presque nuls, hors les sots, qui avaient le caquet en partage, les questions, et le redoublement du désespoir des affligés, et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable, avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits.

Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus touchés, en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements ; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis, ou mal debout ; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux ; les accidents momentanés qui arrivaient à ces rencontres ; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer ; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux les distinguaient, malgré qu'ils en eussent.

Les deux princes et les deux princesses assises à leurs côtés, prenant soin d'eux, étaient les plus exposés à la pleine vue. Monseigneur le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry, tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande, et poussait non des sanglots, mais des cris, mais des hurlements. Il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit

... que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là même et se précautionner de remèdes et de gens de la Faculté.

Madame la duchesse de Berry¹ était hors d'elle ; on verra bientôt pourquoi. Le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage. On y voyait comme écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt ; des intervalles secs, mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montraient une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui venait de précéder. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompte à le secourir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir, on voyait un soin vif pour lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même, puis un torrent de larmes qui lui aidaient à suffoquer ses cris. Madame la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée ; à quoi pourtant, sans rien montrer de faux, on voyait bien qu'elle faisait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin. Le fréquent moucher répondait aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle², et souvent entretenues avec soin, fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux, et barbouiller le visage, et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun. Le duc de Beauvilliers, debout auprès d'eux, l'air tranquille et froid comme à chose non avenue

1. Fille du duc d'Orléans. Elle eût voulu retarder le plus possible le règne de sa belle-sœur, la duchesse de Bourgogne.

2. Provoquée par ce qu'elle voyait.

ou à spectacle ordinaire, donnait ses ordres pour le soulagement des princes, pour que peu de gens entrassent, quoique les portes fussent ouvertes à chacun, en un mot pour tout ce qu'il était besoin, sans empressement, sans se méprendre en quoi que ce soit, ni aux gens, ni aux choses ; vous l'auriez cru au lever ou au petit couvert, servant à l'ordinaire. Ce flegme dura sans la moindre altération, également éloigné d'être aise, par la religion ; et de cacher aussi le peu d'affliction qu'il ressentait, pour conserver toujours la vérité.

Madame¹, rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade.

Madame la duchesse d'Orléans s'était éloignée des princes, et s'était assise, le dos à la galerie, vers la cheminée, avec quelques dames. Tout étant fort silencieux autour d'elles, ces dames peu à peu se retirèrent d'auprès d'elle, et lui firent grand plaisir. Il n'y resta que la duchesse Sforce, la duchesse de Villeroy, madame de Castries, sa dame d'atours, et madame de Saint-Simon. Ravies de leur liberté, elles s'approchèrent en un tas, tout le long d'un lit de veille à pavillon et le joignant ; et comme elles étaient toutes affectées de même à l'égard de l'événement qui rassemblait là tout le monde, elles se mirent à en deviser tout bas ensemble dans ce groupe avec liberté. Dans la galerie et dans ce salon il y avait plusieurs lits de veille, comme dans tout le grand appartement, pour la sûreté ; où couchaient des Suisses de l'appartement et des frotteurs, et ils

1. Seconde femme du feu duc d'Orléans, frère du roi ; mère du futur

y avaient été mis à l'ordinaire¹ avant les mauvaises nouvelles de Meudon. Au fort de la conversation de ces dames, Madame de Castries qui touchait au lit, le sentit remuer et en fut fort effrayée, car elle l'était de tout, quoiqu'avec beaucoup d'esprit. Un moment après elles virent un gros bras presque nu relever tout à coup le pavillon, qui leur montra un bon gros Suisse entre deux draps, demi-éveillé et tout ébahi, très long à reconnaître son monde, qu'il regardait fixement l'un après l'autre, et qui enfin ne jugeant pas à propos de se lever en si grande compagnie, se renfonça dans son lit, et ferma son pavillon. Le bonhomme s'était apparemment couché avant que personne eût rien appris, et avait assez profondément dormi depuis pour ne s'être réveillé qu'alors. Les plus tristes spectacles sont assez souvent sujets aux contrastes les plus ridicules. Celui-ci fit rire quelque dame de là autour, et fit quelque peur à madame la duchesse d'Orléans et à ce qui causait avec elles, d'avoir été entendues. Mais réflexion faite, le sommeil et la grossièreté du personnage les rassura.

105. PHILIPPE NÉRICHAULT DESTOUCHES (1680-1754).

Destouches, après une jeunesse aventureuse, successivement comédien, militaire, diplomate, auteur dramatique, trouva enfin le succès dans cette dernière profession, en faisant jouer le *Glorieux* (1732), agréable et discrète satire des goûts de luxe et de vanité, que la Régence et l'éclosion subite de beaucoup de grandes fortunes, au temps du système de Law, avaient développés en France, dans la haute société et dans celle qui aspirait à se hausser. Destouches écrivit quinze pièces de théâtre ; mais aucune n'obtint le succès de son *Glorieux*. Les meilleures, ou les moins oubliées, sont l'*Irrésolu* (1713) et le *Philosophe marié* (1727). (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II. p. 182.)

Le Glorieux et le Parvenu.

(Extrait du GLORIEUX.)

(Le comte de Tufière est infatué de sa naissance ; mais, comme il est pauvre, il recherche en mariage la fille d'un riche marchand ;

1. Comme à l'ordinaire.

il est obligé de subir les familiarités de Lisimon, son futur beau-père.)

LISIMON, à *Pasquin valet*.

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voici.

(*Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE, à *Pasquin*.

« Cher comte ! » Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement*.

J'en suis fort aïse aussi.

LISIMON.

Parbleu ! nous boirons bien.

Vous buvez sec, dit-on ; moi, je n'y laisse rien.

Je suis impatient de vous verser rasade,

Et ce sera bientôt. Mais, êtes-vous malade ?

A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, à *Pasquin qui présente un siège*.

Faites asseoir Monsieur... Non, offrez le fauteuil.

Il ne le prendra pas, mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse ;

Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use :

Que je m'écale aussi, car je suis sans façon,

Mon cher, et cela doit vous servir de leçon ;

Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,

Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.

Or çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi ?

Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monsieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?

A Pasquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie

Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non ; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes

A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.

Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point ; car c'est une traîtresse

Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.

Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,

Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,

Et qui craint qu'avec elle on familiarise ;

Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis

Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence

LISIMON

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudrait m'engendrer ¹ d'un grand complimenteur
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière:
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, à *Pasquin*, se levant brusquement.

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du diner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le plaisir de nous entretenir
Sur nos arrangements; mais commençons par boire.
Grand' soif, bon appétit, et surtout point de gloire ²;
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;

1. Molière a dit de même plaisamment :

Ma foi! je m'engendrerais d'une belle manière! (*L'Étourdi*.)

c'est-à-dire j'allais me donner un gendre.

2. Fausse gloire, vanité.

Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte ¹.

106. CHARLES DE SECONDAT, baron de MONTESQUIEU
(1689-1755).

Charles de Secondat, baron de Montesquieu, né à la Brède, près de Bordeaux, en 1689, mourut à Paris en 1755. Il a créé chez nous la science de l'histoire appliquée à la politique et au gouvernement des hommes. Son premier ouvrage, *les Lettres persanes* (1721), annonçait plutôt un moraliste satirique : c'est un tableau piquant et malveillant des mœurs de la société française au temps de la Régence. La réflexion, l'étude et trois ans de voyage en Italie, en Autriche, aux Pays-Bas, en Angleterre, mûrirent l'esprit de Montesquieu et le tournèrent définitivement vers les études historiques. Il donna en 1734 les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* ², écrit court, solide et profond, dont Machiavel et Bossuet avaient pu lui fournir l'idée. En 1748, il fit paraître *l'Esprit des Loix*, où il s'efforce de prouver « que dans cette infinie diversité de lois et de mœurs, les hommes ne sont pas uniquement conduits par leurs fantaisies. » Le succès du livre fut immense et l'influence des idées de l'auteur est restée considérable auprès des esprits réfléchis qui pensent, avec Montesquieu, que la science de gouverner les hommes est faite surtout d'expérience et d'observation. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 170.)

Le Persan à Paris.

(Extrait des LETTRES PERSANES.)

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais

1. Laisse, en entrant ici, tes lauriers à la porte.

(Sabine à Horace, dans *Horace*, IV, VII, vers 1376.)

2. Nous n'avons rien extrait de cet ouvrage classique ; il est entre les mains de tous.

homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques ; car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! comment peut-on être Persan ? »

Florence en 1728.

(Extrait de la CORRESPONDANCE ¹.)

Je vous présente, Madame ¹, mes très humbles respects, et je vous demande la continuation de ma fortune, c'est-à-dire de votre amitié et de vos bontés.

1. On ne sait à qui cette lettre était adressée.

C'est une belle ville que Florence, on n'y parle du prince ni en blanc ni en noir ; les ministres vont à pied, et quand il pleut, ils ont un parapluie bien ciré : il n'y a que les dames qui ont un beau carrosse, parce que tout honneur leur est dû. Nous nous retirons le soir, avec une petite lanterne grande comme la main, où nous mettons un petit bout de bougie ; le matin, je prends mon chapeau de paille dont je couvre ma tête, et je me sers de mon castor d'Angleterre lorsque je sors. Nous allons dans les maisons où nous trouvons deux lampes d'argent sur la table, et tout autour des dames très jolies, très gaies et qui ont beaucoup d'esprit. Ce sont des palais superbes où il y a pour quarante ou cinquante mille *scudi* ¹ de tableaux et de statues. Il y a ici bien de la politesse, de l'esprit et même du savoir : les mœurs y sont simples et non pas les esprits. On a peine à distinguer un homme d'un autre qui a cinquante mille livres de rente de plus : une perruque mal mise ne met personne mal avec le public, on fait grâce des petits ridicules, et on n'est puni que des grands. Tout le monde vit dans l'aisance : comme le nécessaire est peu de chose, le superflu est beaucoup ; cela met dans la maison une paix et une joie continuelles, au lieu que la nôtre est toujours troublée par l'importunité de nos créanciers. Les femmes y sont aussi libres qu'en France, mais il ne paraît pas qu'elles le soient tant ², et elles n'ont point acquis cet air de mépris pour leur état, qui n'est bon à rien. Du reste on ne peut lever les yeux sans voir quelque chef-d'œuvre de peinture, sculpture, architecture : il y a eu ici en même temps de grands ouvriers et des princes qui aimaient les arts. On voit partout le grand goût de Michel-Ange naître peu à peu dans ceux qui l'ont précédé, et se soutenir dans ceux qui l'ont suivi ; la galerie du Grand-Duc est non seu-

1. Écus.

2. Étant aussi libres réellement, elles n'ont pas l'air de l'être autant.

lement une belle chose, mais une chose unique. Depuis un mois j'y vais tous les matins et je n'en ai encore vu qu'une partie, là, et au palais Pitti, est un amas immense de tableaux des plus grands maîtres, et de statues antiques et modernes, et dans cette quantité il n'y a rien que d'exquis : il y a une chambre qui contient tous les portraits des peintres qui ont quelque réputation, faits par eux-mêmes. Outre le plaisir de voir une chose qui ne se trouve que là, on a encore celui de comparer les manières ; depuis que je suis en Italie, j'ai ouvert les yeux sur des arts dont je n'avais absolument aucune idée. A mesure que les goûts dominants commencent à s'affaiblir, on se dédommage par un grand nombre de petits goûts ; c'est un échange qu'on fait malgré soi : il ne faut pas examiner si on y perd ou si on y gagne.

Je vous ai ennuyée, Madame, en vous parlant de Florence. Nous nous imaginons que les choses qui nous frappent doivent frapper tout le monde de même. Je vous demande toujours la permission de vous être attaché tendrement et respectueusement le reste de ma vie.

A Florence, ce 26 octobre 1723.

Alexandre.

(Extrait de l'ESPRIT DES LOIS.)

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé... Et non seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accu-

bler les Grecs : il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise : il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens ; il attaqua les provinces maritimes ; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer pour n'être point séparé de sa flotte ; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre ; il ne manqua point de subsistances ; et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'avant son départ, il marche contre les Triballiens ¹ et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes : campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix ; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie ² fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine : Alexandre la détruisit ; il prit l'Égypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il rassemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques : la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'oc-

1. Peuplade Thrace, habitant au nord du Danube.

2. Habileté (sens latin).

cupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes; après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres et les Perses comme esclaves; il ne songea qu'à unir les deux nations et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu; il abandonna, après la conquête, tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire; il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait de cette vie, dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter.

Rien n'affermir plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue; il voulait que ceux de sa cour en prissent aussi; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages; les Wisigoths les défendirent en Espagne, et ensuite ils les permirent; les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent: quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariage entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques, il bâtit une infinité de villes, et il cimentait si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent pour ainsi dire anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta.

Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs : il ne lui importait quelles mœurs eussent ces peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs, il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement : aimant mieux courir risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois) que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Égyptiens ; il les rétablit : peu de nations se soumirent à lui sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices¹ ; il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquièrent tout pour tout détruire : il voulut tout conquérir pour tout conserver ; et quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins, furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie ; les seconds dans sa frugalité et son économie particulière ; les troisièmes

1. Sans qu'il fit des sacrifices sur leurs autels.

dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses privées, elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Macédonien : fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée, il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions ; il brûla Persépolis, et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir : de sorte qu'on oublia ses actions criminelles pour se souvenir de son respect pour la vertu ; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres ; de sorte que la postérité trouve la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses ; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César : quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation ; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entra dans le plan de sa conquête ¹.

107. LOUIS RACINE (1692-1763).

Louis Racine, né à Paris en 1692, mort en 1763, mérite qu'on lui garde une petite place dans l'histoire de notre littérature et par respect pour le nom de son illustre père Jean Racine, et par estime pour le talent peu vigoureux, mais honnête et pur qui lui dicta deux poèmes didactiques et religieux, la *Grâce* (1720), la *Religion* (1742), écrits dans une langue et une versification élégante et correcte. Ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine* sont fort précieux et montrent en lui un gardien pieux du culte qu'il devait à la mémoire paternelle. A sa mort, il laissa, outre ses poèmes, un grand nombre d'odes religieuses. Sa vieillesse fut attristée par la perte d'un fils unique, mort en 1753, dans l'inondation de Cadix. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 179.)

1. Ce beau portrait fait honneur au sens historique de Montesquieu. Au dix-septième siècle, au dix-huitième il était de mode au contraire de rabaisser Alexandre et de le mettre au niveau des conquérants vulgaires qui, sans rien fonder, ont désolé le monde par leur ambition.

Dieu créateur.

(Extrait de la RELIGION (1742.))

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire,
 Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
 Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
 Répondez, cieus et mers, et vous, terre, parlez !

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
 Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
 O cieus, que de grandeur et que de majesté !
 J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
 Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
 Ainsi que dans les champs il sème la poussière.

Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
 Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
 Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
 Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
 Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours ;
 Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
 Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
 Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
 La rage de tes flots expire sur tes bords ;
 Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
 Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
 Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
 Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
 La Nature, qui parle en ce péril extrême,
 Leur fait lever les mains vers l'asile suprême ;
 Hommage que toujours rend un cœur effrayé
 Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
 La terre le publie : « Est-ce moi, me dit-elle,

Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
 C'est Celui dont la main posa mes fondements.
 Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
 Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne
 Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
 Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein. »

108. FRANÇOIS AROUET DE VOLTAIRE (1694-1778).

François-Marie Arouet, dit de Voltaire, né à Paris en 1694, fils d'un notaire au Châtelet, débuta au théâtre, à vingt-quatre ans, par la tragédie d'*OEdipe*. Durant un séjour de trois ans en Angleterre, il publia la *Henriade* (1628), poème épique dont Henri IV est le héros. Revenu d'Angleterre, il publia les *Lettres sur les Anglais*, ou *Lettres philosophiques* (1731) et *Zaïre* (1732) son chef-d'œuvre dramatique ; que suivirent beaucoup d'autres tragédies dont les meilleures sont *Alzire* (1736), *Mahomet* (1741), *Mérope* (1743), *Tancrède* (1760). En 1746, Voltaire était entré à l'Académie française. Appelé par le roi de Prusse, Frédéric II, il quitte Paris pour Berlin, le théâtre pour l'histoire. Il publie le *Siècle de Louis XIV* (1752), et l'*Abrégé d'Histoire universelle* qui, repris et développé, devint l'*Essai sur les mœurs*. Dès 1731, il avait donné l'*Histoire de Charles XII* qui est un modèle de narration courte, aisée, rapide. L'*Histoire de Pierre le Grand*, le *Siècle de Louis XV*, l'*Histoire du Parlement*, publiés plus tard, sont bien inférieurs aux premiers ouvrages historiques de Voltaire. S'étant brouillé avec le roi de Prusse, Voltaire revint en France, et se fixa à Ferney dans le pays de Gex ; il y vécut jusqu'à sa mort sur un pied seigneurial ; jamais son influence et sa renommée ne furent plus grandes que durant ces vingt dernières années, auxquelles appartiennent presque toutes ses *satires*, ses *épîtres*, plusieurs des contes en prose qu'on appelle ses *romans*, la plus grande partie de son immense *correspondance*, et un nombre presque infini de courtes pièces en vers ou en prose ; sans parler d'un long *commentaire* des œuvres de Corneille et de la fréquente collaboration de Voltaire à la grande *Encyclopédie* que dirigeait Diderot. Revenu à Paris en 1778, Voltaire y fut reçu en triomphe ; la fatigue et la joie hâtèrent sa fin ; il mourut à Paris le 30 mai 1778, à 84 ans ¹. (Pour plus de détails sur cette œuvre immense, qu'on ne saurait même esquisser en quelques lignes, voyez nos *Leçons de littérature française*, t. II, pages 157-170.)

Sur la philosophie de Newton (1736).

L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
 Voit rouler dans son sein l'univers limité ;

1. Nous n'avons rien extrait de *Zaïre* et de *Mérope*, tragédies classiques ; du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Histoire de Charles XII*, ouvrages qui sont dans toutes les mains.

Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure ;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieus sont ouverts.
Il déploie à mes yeux par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante ;
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature :
Et confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieus.
Confidants du Très-Haut, substances éternelles
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire :
Mais un pouvoir central arrête ses efforts :
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.
Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieus,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits ; tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme; et que la pesanteur
 En abaissant le pôle, élève l'équateur :
 Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course.
 Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse ;
 Embrassez dans le cours de vos longs mouvements,
 Deux cents siècles entiers par delà six mille ans ¹.
 Que ces objets sont beaux ! que notre âme épurée
 Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
 Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
 L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel !

A M. le marquis d'Argenson ².

A Cirey, 7 mars 1739.

Que direz-vous de moi, Monsieur ? Vous faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante, vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi ; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey ³. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. « Oh ! oh ! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc : écrivez-lui en ma faveur. — Mais, Monsieur, considérez que j'abuserais..... — Eh bien, abusez, dit-il ; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade : je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra ; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue ; enfin donnez-moi une lettre pour lui. » Moi, qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux.

1. La période de précession des équinoxes (au bout de laquelle l'ordre des saisons se trouve rétabli aux mêmes dates) s'accomplit en 26,000 ans à peu près.

2. Le marquis d'Argenson, homme d'État, écrivain politique, auteur de *mémoires* célèbres, fut ministre des affaires étrangères de 1744 à 1747.

3. Cirey-lez-Mareilles (Haute-Marne) où se trouvait un château de la marquise du Châtelet ; Voltaire y résida fréquemment de 1734 à 1749

« Je verrai M. d'Argenson ! » Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, Monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité ; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit : J'en retiens part.

S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice...

A Jean-Jacques Rousseau.

30 août, 1755.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain¹ ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada ; premièrement parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe², et que je ne trouverais pas

1. Le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*.

2. Louis Tronchin, né à Genève en 1709, mort à Paris en 1781.

les mêmes secours chez les Missouris¹, secondement parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être².

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*³, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déistes, d'athées, et même de jansénistes.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens, et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles! Les gens de lettres font grand

1. Habitants des bords du Missouri, affluent du Mississipi.

2. Les Délices, auprès de Genève, patrie de J.-J. Rousseau. Voltaire ne s'établit à Ferney que cinq ans plus tard.

3. Voir ci-dessous, notice sur Diderot.

bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant ; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle ; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépius, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie ; avouez que le *badinage*¹ de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants.

Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan², qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, Monsieur³, dans le temps que vous écrivez contre elles : vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi,

1. Allusion au vers de Boileau : *Imitez de Marot l'élégant badinage.*

2. Thasp-Kouli-Khan Vely Neamen, roi de Perse sous le nom de Nadir Chah, né en 1688, assassiné en 1747, célèbre par ses victoires et par ses cruautés.

3. Il y a là comme un écho du célèbre éloge des lettres qu'on lit dans la seconde partie du discours de Cicéron pour Archias.

puisque, dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter ; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie ; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

A Mademoiselle *** 1.

Aux Délices, près de Genève, 20 juin 1756.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils ; il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons ; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais,

1. On ne sait à qui cette lettre fut adressée.

pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté ; on s'éloigne en tout de la nature ; on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent ; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il ya des pièces de madame Deshoulières ¹ qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que ceia ; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions ; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

1. Madame Deshoulières, née à Paris vers 1638, morte en 1694, femme poète, ne mérite peut-être pas toute l'admiration que Voltaire témoigne ici pour elle.

Espoir en Dieu.

(Extrait du POÈME SUR LE DÉSASTRÉ DE LISBONNE, 1756.)

La nature est muette, on l'interroge en vain.
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible et d'éclairer le sage.
L'homme au doute, à l'erreur, abandonné sans lui
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;
La douleur, le trépas n'approchaient point de lui ;
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
Il rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui naît expire.
De la destruction la nature est l'empire.
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Qui suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux
Guidés par la pensée ont mesuré les cieux :
Au sein de l'Infini nous élançons notre être
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être ;
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.
... Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance,
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance.

Je ne m'élève point contre la Providence.
 ...Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
 Je ne sais que souffrir et non pas murmurer.

Un calife autrefois, à son heure dernière,
 Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
 « Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
 Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
 Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance. »
 Mais il pouvait encore ajouter l'*espérance*.

Le pauvre diable (1758).

Quel parti prendre? où suis-je, et qui dois-je être?
 Né dépourvu, dans la foule jeté,
 Germe naissant par le vent emporté,
 Sur quel terrain puis-je espérer de croître ¹?
 Comment trouver un état, un emploi?
 Sur mon destin, de grâce, intruisez-moi.
 — Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
 S'interroger, ne rien croire que soi,
 Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;
 Et, sans chercher des conseils superflus,
 Prendre l'état qui vous plaira le plus.
 — J'aurais aimé le métier de la guerre.
 — Qui vous retient? allez; déjà l'hiver
 A disparu; déjà gronde dans l'air
 L'airain bruyant, ce rival du tonnerre :
 Du duc Broglie ² osez suivre les pas;
 Sage en projets, et vif dans les combats,
 Il a transmis sa valeur aux soldats;
 Il va venger les malheurs de la France.

1. Croître se prononçait *crouêtre* et rimait ainsi avec *être*.

2. On prononce *Bro-ye*, selon la prononciation italienne; mais Voltaire suit ici la prononciation française. Victor-François, duc de Broglie (1718-1804), venait de battre les Prussiens à Sondershausen, et fut fait maréchal l'année suivante (1759).

Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
 Et méritez d'être aperçu de lui.
 — Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance
 Trop vainement demandé la faveur,
 Mille rivaux briguaient la préférence ;
 C'est une presse ! En vain Mars en fureur
 De la patrie a moissonné la fleur ;
 Plus on en tue, et plus il s'en présente.
 Ils vont trottant des bords de la Charente,
 De ceux du Lot, des coteaux champenois,
 Et de Provence, et des monts francs-comtois,
 En botte, en guêtre, et surtout en guenille,
 Tous assiégeant la porte de Crémille ¹
 Pour obtenir des maîtres de leur sort
 Un beau brevet qui les mène à la mort.
 Parmi les flots de la foule empressée,
 J'allai montrer ma mine embarrassée ;
 Mais un commis, me prenant pour un sot,
 Me rit au nez sans me répondre un mot ;
 Et je voulus, après cette aventure,
 Me retourner vers la magistrature.
 — Eh bien, la robe est un métier prudent ;
 Et cet air gauche et ce front de pédant
 Pourront encor passer dans les enquêtes :
 Vous verrez là de merveilleuses têtes !
 Vite achetez un emploi de Caton,
 Allez juger. Êtes-vous riche ? — Non,
 Je n'ai plus rien ; c'en est fait. — Vil atome !
 Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
 Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
 Tous les honneurs sont fondés sur le bien.

1. Louis-Hyacinthe Boyer de Crémilles (1700-1768), adjoint au ministère de la guerre sous le maréchal de Belle-Isle, remplissait les fonctions de chef d'état-major général.

L'antiquité tenait pour axiome
 Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
 Du genre humain connais quelle est la trempe :
 Avec de l'or, je te fais président,
 Fermier du roi, conseiller, intendant :
 Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.
 — Hélas ! Monsieur, déjà je rampe assez.
 Ces vains désirs pour jamais sont passés.....
 J'étais sans bien, sans métier, sans génie,
 Et j'avais lu quelques méchants auteurs.
 Je croyais même avoir des protecteurs.
 Mordu du chien de la métromanie¹,
 Le mal me prit, je fus auteur aussi.
 — Ce métier-là ne t'a pas réussi,
 Je le vois trop : ça, fais-moi, pauvre diable,
 De ton désastre un récit véritable...
 — Faute de bas, passant le jour au lit,
 Sans couverture, ainsi que sans habit,
 Je fredonnais des vers sur la paresse :
 D'après Chaulieu² je vantais la mollesse.
 Enfin un jour qu'un surtout emprunté
 Vêtit à cru ma triste nudité,
 Après midi, dans l'antre de Procope³,
 (C'était le jour que l'on donnait *Mérope*)⁴
 Seul en un coin, pensif et consterné,
 Rimant une ode et n'ayant pas diné,
 Je m'accostai d'un homme à lourde mine.

Cet homme à lourde mine est Jean Fréron le journaliste⁵ il emploie le Pauvre Diable et il oublie de lui payer ses gages.

1. Manie de faire des vers ; titre d'une comédie de Piron, jouée en 1738.

2. Chaulieu (1639-1720), poète épicurien, que Voltaire fréquenta dans sa jeunesse.

3. Café célèbre, rue de l'Ancienne-Comédie, près de la Comédie française ; les gens de lettres s'y réunissaient.

4. Tragédie de Voltaire jouée pour la première fois le 20 février 1743.

5. Fréron (1719-1771), journaliste, rédacteur de l'*Année littéraire*, fit une guerre acharnée à Voltaire, qui ne fut pas modéré dans les représailles.

Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
 J'allai trouver Le Franc de Pompignan¹,
 Ainsi que moi natif de Montauban,
 Lequel jadis a brodé quelque phrase
 Sur la Didon² qui fut de Métastase;
 Je lui contai tous les tours du croquant :
 « Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
 « Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
 « — De ce borbier vos pas seront tirés,
 Dit Pompignan ; votre dur cas me touche³ :
 « Tenez, prenez mes cantiques sacrés ;
 « Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;
 « Avec le temps un jour vous les vendrez :
 « Plus acceptez mon chef-d'œuvre tragique
 « De *Zoraïd* ; la scène est en Afrique :
 « A la Clairon⁴ vous le présenterez ;
 « C'est un trésor : allez, et prospérez. »

Tout ranimé par son ton didactique,
 Je cours en hâte au parlement comique,
 Bureau de vers où maint auteur pelé
 Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
 J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
 Le triste drame écrit pour la Denèle.
 Dieu paternel ! quels dédains ! quel accueil !
 De quelle œillade altière, impérieuse,
 La Dumesnil rabattit mon orgueil !
 La Dangeville est plaisante et moqueuse :
 Elle riait ; Grandval me regardait
 D'un air de prince, et Sarrazin dormait ;

1. Autre ennemi de Voltaire, qui l'a traité avec la dernière violence. Il était poète et non sans mérite. Né en 1709, il mourut en 1784.

2. *Didon*, tragédie de Le Franc de Pompignan (1734) qu'on disait pillée de celle de Métastase, poète italien du même temps. Sa *Didon* est de 1724. Il mourut en 1782.

3. Imitation malicieuse de l'harmonie des vers de Pompignan.

4. Célèbre tragédienne, née en 1723, quitta le théâtre en 1765 et mourut en 1803. Les noms qui suivent sont ceux des principaux comédiens du Théâtre français à l'époque où fut écrite cette satire.

Et renvoyé penaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers, de prose et de honte étouffé
Je rencontrai Gresset¹ dans un café ;
Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège ;
Gresset dévot ; longtemps petit badin ;
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe ; il n'est pas si coupable ;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction ?

— Il me donna les conseils les plus sages.
« Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;
« Faites des vers moraux contre l'amour ;
« Soyez dévot, montrez-vous à la cour. »

Je crois mon homme et je vais à Versaille.
Maudit voyage, hélas ! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal ;
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied....

O changement ! ô fortune bizarre !

1. Voyez ci-dessous, page 87.

J'apprends soudain qu'un oncle trépassé
 Vieux janséniste, et docteur de Navarre¹;
 Des vieux docteurs certes le plus avare,
*Ab intestat*², malgré lui, m'a laissé
 D'argent comptant un immense héritage.

Bientôt changeant de mœurs, et de langage
 Je me décrasse, et, m'étant dérobé
 A cette fange où j'étais embourbé,
 Je prends mon vol, je m'élève, je plane;
 Je veux tâter des plus brillants emplois;
 Être officier, signaler mes exploits,
 Puis de Thémis endosser la soutane³,
 Et, moyennant vingt mille écus tournois,
 Être appelé le tuteur de nos rois.
 J'ai des amis, je leur fais grande chère.
 J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers,
 Ont comme moi l'heureux talent de plaire...
 Je voulus vivre en fermier général⁴.
 Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ?
 Je payai cher ma brillante sottise.
 En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
 Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
 D'avoir enfin déduit sans vanité
 Ton cas honteux, et dit la vérité...
 Écoute, il faut avoir un poste honnête.
 Les beaux projets dont tu fus tourmenté
 Ne troublent plus ta ridicule tête;
 Tu ne veux plus devenir conseiller;

1. Célèbre collège fondé à Paris par la reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel.

2. L'*intestat* (latin *intestatus*) est celui qui n'a pas testé. Hériter *ab intestat* (ou *ab intestato*) c'est hériter de droit naturel sans le bénéfice d'un testament.

3. Primitivement tout vêtement long tombant jusqu'aux pieds; il se disait ainsi des magistrats en robe aussi bien que des ecclésiastiques.

4. On nommait ainsi des financiers à qui le roi affermais à prix fixe le droit de lever certains impôts.

Tu n'as point l'air de te faire officier,
 Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
 Dans mon logis il me manque un portier.
 Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?
 — Oui-dà, Monsieur. — Quatre fois dix écus
 Seront par an ton salaire ; et de plus
 D'assez bon vin chaque jour une pinte¹
 Rajustera ton cerveau qui te tinte.
 Va dans ta loge et surtout garde-toi
 Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi...

Jeannot et Collin.

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collègue et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé ; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon², les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année....

Un jour un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût ; le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière ; c'était un ordre

1. La pinte de Paris valait un peu moins d'un litre.

2. Imposition supplémentaire analogue aux *centimes additionnels* de nos jours. Les *aides* correspondaient à peu près aux impôts indirects ; la gabelle était l'impôt sur le sel ; la *capitation* correspond à la *cote personnelle* ; et les *vingtièmes* ou sou pour livre au droit d'enregistrement.

de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes : c'est parce qu'on est heureux¹... Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller : on fait sans peine une fortune immense. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler*. Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprit le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à diner. Le maître de la maison commença par lui dire : « Monsieur, comme vous savez le latin et que vous êtes un homme de la cour..... — Moi, Monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris ; il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères : voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus

1. C'est quelquefois aussi parce qu'on est habile, et quelquefois même parce qu'on est actif et laborieux.

agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin. — Eh bien! n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde, et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? plaide-t-on en latin quand on a un procès?» Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile. « Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose : ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? — A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas; on n'a pas besoin d'un quart de cercle¹ pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve. — Vous avez raison, répliqua le père : mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie. — Quelle pitié! répartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus, les fêtes mobiles, l'âge de la lune et celui de toutes les princesses de l'Europe? »

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très indécis. « Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. — A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout; c'est un

1. Instrument de mathématiques qui sert à calculer les élévations par une opération de trigonométrie.

art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine. »

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant, et lui dit : « On voit bien, Monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. — Hélas ! Madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il : il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour ; toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues : et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue ? — Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur. Un seigneur comme monsieur le marquis ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études ; si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent : s'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer ; il suffit que monsieur le marquis ait du goût ; c'est aux artistes à travailler pour lui ; et c'est en quoi on a très grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent. » Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que M. le marquis apprendrait à danser. La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un

succès prodigieux : c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance.

Malheureusement au bout de peu de mois la fortune de M. Jeannot le père s'écroule encore plus vite qu'elle ne s'était élevée; il fait banqueroute; il est mis en prison. Alors une jeune veuve de qualité que Jeannot le fils allait épouser, le congédie; tous ses amis lui tournent le dos, et « il apprend ainsi à connaître le monde dans une demi-journée mieux que dans tout le reste de sa vie ».

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagnée de rideaux de cuir, suivie de quatre charrettes énormes toutes chargées : il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu : c'était un visage rond et frais, qui respirait la douceur et la gaieté; sa petite femme, brune et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui; la voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maitre : le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abimé dans sa douleur. « Eh! mon Dieu, s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. » A ce nom, le marquis lève les yeux; la voiture s'arrête : « C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot! » Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin, la honte et les pleurs couvrirent son visage : « Tu m'as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. » Jeannot confus et attendri lui conta en sanglotant une partie de son histoire. « Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin; embrasse ma petite femme et allons dîner ensemble. »

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. « Qu'est-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays, je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cui-

vre : j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit, nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux : nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier : il n'est pas bien difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés. »

Jeannot, éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte ; et il se disait tout bas : « Tous mes amis du bel air m'ont trahi et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction ! » La bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé : il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. « Nous aurons soin de ta mère, dit Colin ; et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires ; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose ; je me charge de tout. » Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession ; il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux ; et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

109. CHARLES DUCLOS (1704-1772).

Charles Pinot Duclos, né à Dinan en 1704, après avoir écrit plusieurs romans assez fades et une *Histoire de Louis XI* très superficielle, s'avisa de vouloir devenir le peintre des mœurs de son temps, et publia en 1751, les *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, ouvrage fort inférieur aux *Caractères* de La Bruyère, toutefois assez brillant de traits, assez plein de finesse pour avoir fondé la grande réputation dont jouit longtemps son auteur. Reçu dès 1747 à l'Aca-

démie française, Duclos en devint le secrétaire perpétuel en 1755. Après sa mort on publia ses *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV*. Ils furent lus avec avidité. Mais depuis lors la publication des *Mémoires de Saint-Simon*, que Duclos avait pu consulter en manuscrit et largement mettre à profit, a enlevé presque tout intérêt à cet ouvrage. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 199.)

Les gens à la mode.

(Extrait des CONSIDÉRATIONS SUR LES MOEURS.)

De tous les peuples, le Français est celui dont le caractère a, dans tous les temps, éprouvé le moins d'altération; on retrouve les Français d'aujourd'hui dans ceux des croisades, et, en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse et inconsiderée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit, et ses bonnes qualités, corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le Français de tous les hommes le plus sociable. C'est là son caractère propre, et c'en est un très estimable; mais je crains que depuis quelque temps on n'en ait abusé; on ne s'est pas contenté d'être sociable, on a voulu être aimable, et je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a besoin de preuves, c'est-à-dire d'explication.

Les qualités propres à la société sont la politesse sans fausseté, la franchise sans rudesse, la prévenance sans bassesse, la complaisance sans flatterie, les égards sans contrainte, et surtout le cœur porté à la bienfaisance; ainsi l'homme sociable est le citoyen par excellence.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, est fort indifférent sur le bien public: ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût et le hasard le jettent, et prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et

souvent est méprisé et recherché par les mêmes gens.

Par un contraste assez bizarre, toujours occupé des autres, il n'est satisfait que de lui, et n'attend son bonheur que de leur opinion, sans songer précisément à leur estime qu'il suppose apparemment, ou dont il ignore la nature ¹. Le désir immodéré d'amuser l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médisance et la calomnie au rang des amusements, sans soupçonner qu'elles aient d'autres effets; et, ce qu'il y a d'heureux et de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste ².

Les liaisons particulières de l'homme sociable l'attachent de plus en plus à l'État, à ses concitoyens; celles de l'homme aimable ne font que l'écartier des devoirs essentiels. L'homme sociable inspire le désir de vivre avec lui; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices, de frivolités et d'inconvénients, que l'homme *aimable* est souvent l'homme le moins digne d'être aimé.

110. JEAN-LOUIS LECLERC, comte de BUFFON (1707-1788).

Jean-Louis Leclerc, comte de Buffon, né à Montbard en 1707, après vingt années d'études approfondies, servies par de longs voyages et de vastes recherches, publia en 1749 les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, dont l'exécution devait remplir sa longue vie et demeurer inachevée. On vit paraître successivement : la *Théorie de la terre* et le *Système de la formation des planètes*; l'*Histoire générale des animaux*; l'*Histoire naturelle de l'homme*; l'*Histoire naturelle des animaux* (Buffon étudia et décrivit plus de quatre cents espèces); les *Epoques de la nature*. Buffon fut un savant considérable et un très grand écrivain. Il a énoncé ses idées sur le style, et expliqué son procédé de composition dans son *Discours de réception à l'Académie française* prononcé le 25 août 1753. Buffon

1. Sans se soucier d'être estimé, soit qu'il se croie sûr de l'être, soit qu'il ne sache pas qu'on peut l'être.

2. Et par bonheur (mais quoi de plus honteux), il a quelquefois raison : la médisance et la calomnie ne tirent par à conséquence; on ne fait que s'en amuser.

mourut à Paris en 1788. Il était de l'Académie des sciences et intendant du Jardin du roi depuis 1739. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 198.)

L'Homme et l'Animal.

(Extrait de l'HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME.)

Les nids des oiseaux, les cellules des mouches, les provisions des abeilles, des fourmis, des mulots, ne supposent aucune intelligence dans l'animal, et n'émanent pas de quelques lois particulièrement établies pour chaque espèce, mais dépendent, comme toutes les autres opérations des animaux, du nombre, de la figure, du mouvement, de l'organisation et du sentiment, qui sont les lois de la nature, générales et communes à tous les êtres animés. Il n'est pas étonnant que l'homme, qui se connaît si peu lui-même, qui confond si souvent ses sensations et ses idées, qui distingue si peu le produit de son âme de celui de son cerveau, se compare aux animaux et n'admette entre eux et lui qu'une nuance, dépendante d'un peu plus ou d'un peu moins de perfection dans les organes; il n'est pas étonnant qu'il les fasse raisonner, s'entendre et se déterminer comme lui, et qu'il leur attribue non seulement les qualités qu'il a, mais encore celles qui lui manquent. Mais que l'homme s'examine, s'analyse et s'approfondisse, il reconnaîtra bientôt la noblesse de son être, il sentira l'existence de son âme, il cessera de s'avilir et verra d'un coup d'œil la distance infinie que l'Être suprême a mise entre les bêtes et lui.

Dieu seul connaît le passé, le présent et l'avenir, et voit dans tous les temps. L'homme, dont la durée est de si peu d'instant, ne voit que ces instants: mais une puissance vive, immortelle, compare ces instants, les distingue, les ordonne; c'est par elle qu'il connaît le présent, qu'il juge du passé, et qu'il prévoit l'avenir. Otez à l'homme cette

lumière divine, vous effacez, vous obscurcissez son être, il ne restera que l'animal; il ignorera le passé, ne soupçonnera pas l'avenir, et ne saura même ce que c'est que le présent.

Le Lion.

(Extrait des MAMMIFÈRES, ANIMAUX CARNASSIERS.)

Le lion a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau; mais elle est, au contraire, si bien prise et si bien proportionnée que le corps du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité; aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur; et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérissé, mais se meut et s'agite en tous sens lorsqu'il est en colère.

Le rugissement du lion est si fort que, quand il se fait entendre, par échos, la nuit, dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre: ce rugissement est sa voix ordinaire; car, quand il est en colère, il a un autre cri qui est court et réitéré subitement; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu; il rugit cinq ou six fois par

jour, et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement : alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont après les dents ses armes les plus cruelles. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires et les jambes de devant que par les parties postérieures du corps ; il voit la nuit comme les chats ; il ne dort pas longtemps et s'éveille aisément ; mais c'est mal à propos que l'on a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave et lente, quoique toujours oblique ; sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par sauts et par bonds, et ses mouvements sont si brusques qu'il ne peut s'arrêter à l'instant et qu'il passe presque toujours son but : lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit par les pattes de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légèreté, il vit du produit de sa chasse et quitte rarement ses déserts et ses forêts où il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément ; mais lorsqu'il devient vieux, pesant et moins propre à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques.

L'Oiseau-mouche.

(Extrait des OISEAUX.)

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et

les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de grandeur : *maxime miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui ; et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel...

Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié¹ ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants ; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus ; ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Leur battement est si vif que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur ; et partir comme un trait pour aller à une autre.

1. Du latin *delicatus*, délicat ; différent du participe *dé-lié* qui vient de *deligatus*.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, le becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère ; quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois, dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Le désert.

(Extrait des MAMMIFÈRES, DESCRIPTION DU CHAMEAU.)

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés¹, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul ; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour

1. *Joncher* signifie primitivement *parsemer de jones* ; puis de toute espèce de feuilles, ou d'autres objets. L'emploi du mot n'est pas très propre ici ; c'est la terre qui est *jonchée de cailloux*.

éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort. Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir et même s'approprier ces lacunes de la nature : elles lui servent d'asile, elles assurent son repos et le maintiennent dans son indépendance.

111. JEAN-BAPTISTE-LOUIS GRESSET (1709-1777).

Jean-Baptiste-Louis Gresset, né à Amiens en 1709, fut d'abord jésuite; il appartenait à la compagnie lorsqu'il publia *Vert-Vert* (1734); ce petit poème, rempli d'esprit, fonda sa réputation; le *Carême impromptu*, la *Chartreuse*, attestèrent en même temps la prodigieuse habileté de Gresset dans la versification légère. Il quitta les Jésuites en 1735, et commença d'écrire pour le théâtre où il n'obtint qu'un seul grand succès avec la comédie du *Méchant* (1747). Peu après, il se retira dans sa ville natale et n'en sortit plus que pour quelques rares voyages à Paris, où l'appelaient de temps en temps ses devoirs d'Académicien. Devenu fort pieux il regrettait hautement ses œuvres profanes, ce qui lui attira plus d'un trait malicieux de la part de Voltaire (Voy. ci-dessus p. 512). (Voyez nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 182.)

La Chartreuse.

Sur cette montagne empestée ¹
 Où la foule toujours crottée
 De prestolets ² provinciaux
 Trotte sans cause et sans repos,
 Vers ces demeures odieuses
 Où règnent les longs arguments
 Et les harangues ennuyeuses,
 Loin du séjour des agréments;
 Enfin pour fixer votre vue

1. La montagne Sainte-Geneviève au sommet du quartier Latin.

2. Petits clercs ecclésiastiques.

Dans cette pédantesque rue ¹
 Où trente faquins d'imprimeurs
 Avec un air de conséquence
 Donnent froidement audience
 A cent faméliques auteurs,
 Il est un édifice immense ²
 Où, dans un loisir studieux,
 Les doctes arts forment l'enfance
 Des fils des héros et des dieux :
 Là, du haut d'un cinquième étage
 Qui domine avec avantage
 Tout le climat grammairien,
 S'élève un antre aérien,
 Un astrologique ermitage,
 Qui paraît mieux, dans le lointain,
 Le nid de quelque oiseau sauvage
 Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,
 C'est de ce céleste tombeau,
 Que votre ami, nouveau stylite ³,
 A la lueur d'un noir flambeau,
 Penché sur un lit sans rideau,
 Dans un déshabillé d'ermite,
 Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
 Et peut-être sans trop de suite,
 Ces vers enfilés au hasard ;
 Et tandis que pour vous je veille
 Longtemps avant l'aube vermeille
 Empaqueté comme un Lapon,

1. La rue Saint-Jacques.

2. Le collège Louis-le-Grand, appartenant alors aux Jésuites ; Gresset y était professeur. Les plus grandes familles y envoyaient leurs enfants.

3. Surnom donné à plusieurs solitaires chrétiens (le plus connu est saint Siméon) qui avaient bâti leur cellule au sommet d'une colonne (en grec στύλος).

Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas ;
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur de vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma Chartreuse est décorée...

Je n'outre rien : telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets ;
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Où tel est le sublime siège
D'où, flanqué des trente-deux vents
L'auteur de l'almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau temps

Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.

La méchanceté à la mode.

(Extrait du MÉCHANT.)

CLÉON.

Oh bon ! Quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? Croyez-vous aux méchants,
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt.
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend ; on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement, qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant :
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries :
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui : pour le fuir, tous les moyens sont bons ;
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimait si fort ; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :

Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
 Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
 Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
 Ce jargon éternel de la froide ironie,
 L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie
 Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin ;
 Toujours avec un air qui voudrait être fin ;
 Ces indiscretions, ces rapports infidèles,
 Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles :
 Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
 L'image de la haine et la mort du plaisir ?
 Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères¹,
 L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
 On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
 L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a².
 De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
 Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
 Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?



112. JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712-1778).

Jean-Jacques Rousseau, né à Genève, le 28 juin 1712, après une jeunesse pauvre, obscure et aventureuse, arriva à Paris à l'âge de vingt-neuf ans et y lutta plusieurs années encore contre la mauvaise fortune, sans réussir à la vaincre. Enfin le *Discours* qu'il envoya à l'Académie de Dijon (1750) pour prouver « que le progrès des sciences et des lettres n'avait servi qu'à corrompre les mœurs, » révéla son nom au public ; dans les dix années qui suivirent, il publia tous ses principaux ouvrages : le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) ; la *Lettre à d'Alembert contre les spectacles* (1758) ; *Julie ou la nouvelle Héloïse* (1760) ; *Du contrat social ou Principes du droit politique* (1762) ; la même année : *Emile, ou de l'Education*. Dans ses dernières années il écrivit les mémoires de sa vie, sous le nom de *Confessions* ; et les *Réveries d'un promeneur solitaire*. Dans tous ses écrits Rousseau offre un étrange mélange de sophisme et d'éloquence, de pathétique et de déclamation. Il eut le mérite de raviver par le sentiment la veine un peu prosaïque et desséchée de la littérature du siècle : son influence fut immense ; les hommes de la Révolution furent tous plus ou moins ses disciples ; ils eurent le même dédain des faits et de la tradition,

1. Partout où règnent de tels caractères, on ne voit plus ni aisance, etc.
2. Vers heureux, devenu proverbe.

des mœurs régnautes et des usages établis ; le même amour de l'égalité ; la même passion pour la logique et pour l'absolu, la même éloquence, prompte à se payer de mots et à se duper soi-même ; la même religiosité hostile à l'athéisme autant qu'aux religions positives : peu eurent son génie et sa bonne foi. (Voy. sur Rousseau nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 186-191.)

Lettre à M. le comte de Lastic.

Paris, le 20 décembre 1754.

Sans avoir l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que mademoiselle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée madame Le Vasseur, et si pauvre qu'elle demeure chez moi ; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre ; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine ; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté ; et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation¹ ; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien ; et, en lui montrant combien justice et humanité sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, Monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée,

1. La lettre est jolie, mais le ton est bien amer ; c'est peut-être employer de bien grands mots à propos d'un pot de beurre. J.-J. Rousseau n'eut jamais le sentiment de la mesure.

et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Le Philinte de Molière.

(Extrait de la LETTRE A D'ALEMBERT CONTRE LES SPECTACLES, 1758.)

Ce Philinte est le sage de la pièce, un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons, de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contents de tout le monde parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui autour d'une bonne table soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maison bien fermée, verraient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui¹.

Sur le suicide

(Extrait de LA NOUVELLE HÉLOÏSE.)

Jeune homme, un aveugle transport t'égaré... Il t'est permis, selon toi, de cesser de vivre. La preuve en est singulière ; c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats ; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y

1. La page est exquise ; mais est-ce bien le vrai Philinte ? Il n'est pas du tout si noir ; c'est seulement un optimiste. L'homme que dépeint Rousseau serait-il demeuré de bon gré l'ami d'un honnête homme austère et gênant comme est Alceste ?

aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire, ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre. Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le long du jour; tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te tiendra compte de ton temps. Parle. Que lui diras-tu? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : « La vie est un mal. » Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient pas mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même : la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise...

Tu t'ennuies de vivre et tu dis : « La vie est un mal. » Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : « La vie est un bien. » Tu diras plus vrai sans mieux raisonner; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme

qu'est tout le mal, corrige tes affections dérégées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger....

Penses-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, et qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ? Ta mort ne fait de mal à personne ! J'entends. Mourir à nos dépens ne t'importe guère ; tu comptes pour rien nos regrets...

Tu parles des devoirs de magistrat et de père de famille, et parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens ; les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen... Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu oses nommer des Romains. Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres... Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi ? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne... Que tes exemples sont mal choisis et que tu juges bassement des Romains si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge. Regarde les beaux temps de

la République et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus, retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourments qu'il attendait?...

Mais toi, qui es-tu? qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs; et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je ne tiens à rien; je suis inutile au monde. — Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe.

Écoute-moi, jeune insensé; tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre... Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne le retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

Vœux modestes.

(Extrait d'ÉMILE.)

(Si j'étais riche), je n'irais pas me bâtir une ville en campagne¹ et mettre au fond d'une province les Tuileries de-

1. On dit aujourd'hui à la campagne, en ce sens. L'expression en campagne ne s'emploie qu'en parlant d'une armée en marche.

vant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoique une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règne l'abondance et la pauvreté.

Là je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des fauconniers et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ra-

goûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers ; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui ; de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long diner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter ; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : Je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe ; si quelques mariages plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques

dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête; et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra¹.

Le lac.

(Extrait des RÉVERIES D'UN PROMENEUR SOLITAIRE.)

Les rives du lac de Bienné² sont plus sauvages et romantiques³ que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents, et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde en-

1. L'accent de ce morceau a un peu vieilli; mais quand des pages comme celle-ci parurent au milieu de ce siècle où la vie sociale et mondaine était devenue si factice et si raffinée, elles enthousiasmèrent tous les cœurs; Rousseau sembla révéler à ses contemporains le goût de la nature oubliée, les plaisirs d'une vie modeste, les joies d'un foyer tranquille; l'imagination rafraîchie du siècle s'abreuva délicieusement à cette veine nouvelle ou renouvelée d'inspiration poétique et sentimentale.

2. Le petit lac de Bienné est situé en Suisse, au nord-ouest de Berne, et au nord-est du lac de Neuchâtel.

3. Mot nouveau alors et appelé à une grande fortune. Il signifie ici: *propre à éveiller des idées et des sentiments romantiques*. Madame de Staël l'employa plus tard pour désigner une littérature qui s'affranchit des règles classiques et traditionnelles.



ferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur : une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur ; et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment... J'étais alors dans ma première ferveur de botanique... Tous les matins après le déjeuner... j'allais, une loupe à la main et mon *Systema naturæ* sous le bras, visiter un canton de l'île... Au bout de deux ou trois heures je m'en revenais chargé d'une ample moisson... L'exercice que j'avais fait, et la bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîner très agréable ; mais quand il se prolongeait trop et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre ; et pendant qu'on était encore à table, je

m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme ; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent, averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écartier en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dîner ; tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marceaux ¹, des bourdaines ², des persicaires ³, des arbrisseaux de toute espèce ; et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette ⁴ et de trèfles, qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propre à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise,

1. *Marceau* ou *marsault*, sorte de saule.

2. Petit arbrisseau de la famille des *rhamnées*.

3. Plante ainsi nommée pour la ressemblance de ses feuilles avec celles du *perscher* (*persicarium*).

4. Nom populaire du sainfoin dans certaines provinces.

tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cîmes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

L'arrivée à Paris ¹.

(Extrait des *CONFESIONS*.)

(A Soleure, M. de Bonac, ambassadeur de France, avait offert à Jean-Jacques Rousseau, âgé alors de vingt ans, de l'envoyer à Paris, pour l'attacher à la personne d'un neveu de M. Godard, colonel de Suisses.)

Sur cette idée assez légèrement prise, mon départ fut

1. Ce premier voyage n'eut pas de suites ; Jean-Jacques retourna bientôt en Savoie.

résolu; et moi qui voyais un voyage à faire et Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage, accompagnés de fort bonnes leçons, et je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les plus heureux de ma vie. J'étais jeune, je me portais bien, j'avais assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageais à pied et je voyageais seul. On serait étonné de me voir compter un pareil avantage, si déjà l'on n'avait dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimères me tenaient compagnie, et jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offrait quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostait en route, je rechignais de voir renverser la fortune dont je bâtissais l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étaient martiales. J'allais m'attacher à un militaire et devenir militaire moi-même; car on avait arrangé que je commencerais par être cadet¹. Je croyais déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enflait à cette noble idée. J'avais quelque teinture de géométrie et de fortifications; j'avais un oncle ingénieur; j'étais en quelque sorte enfant de la balle². Ma vue courte offrait un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassait pas; et je comptais bien à force de sang-froid et d'intrépidité suppléer à ce défaut. J'avais lu que le maréchal Schomberg avait la vue très courte; pourquoi le maréchal Rousseau ne l'aurait-il pas? Je m'échauffais tellement sur ces folies, que je ne voyais plus que troupes, remparts, gabions, batteries, et moi, au milieu du feu et

1. Les corps de cadets étaient composés, en principe, de jeunes gentilshommes généralement cadets de famille, qui faisaient le métier de soldat et de sous-officiers pour apprendre celui d'officier. L'obligation de la noblesse n'était pas rigoureuse; les deux Chénier (André et Marie-Joseph) qui n'étaient pas nobles furent quelque temps cadets l'un et l'autre.

2. Locution dont le sens est clair et l'origine obscure. On prétend qu'elle s'est dite d'abord dans les jeux de paume, en parlant de l'enfant du maître du jeu; plus tard l'expression s'étendit à tous les enfants élevés dans le métier de leur famille.

de la fumée, donnant tranquillement mes ordres, la lorgnette à la main. Cependant, quand je passais dans des campagnes agréables, que je voyais des bocages et des ruisseaux, ce touchant aspect me faisait soupirer de regret ; je sentais au milieu de la gloire que mon cœur n'était pas fait pour tant de fracas ; bientôt, sans savoir comment, je me retrouvais au milieu de mes chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais ! La décoration extérieure que j'avais vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons, me faisaient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, des palais de marbre et d'or. En entrant par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté ; des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisane et de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la suite ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'une imagination trop active, qui exagère par-dessus l'exagération des hommes, et voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avait tant vanté Paris, que je me l'étais figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverais peut-être autant à rabattre, si je l'avais vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra, où je me pressai d'aller le lendemain de mon arrivée ; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles ; dans la suite encore en voyant la mer, et la même

ose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on aura trop annoncés; car il est impossible aux hommes et difficile à la nature elle-même de passer en richesse mon imagination.

113. DENIS DIDEROT (1713-1784).

Denis Diderot, né à Langres, en 1713, connu comme Rousseau les misères d'une vie d'aventures. Un grand dessein le tira de l'obscurité: en 1749, il conçut le projet de l'*Encyclopédie*, vaste recueil où il voulait présenter un résumé de toutes les connaissances humaines. Le premier volume parut en 1751; l'entreprise ne fut achevée qu'en 1780. Tout en poursuivant cette œuvre ingrate, à travers mille difficultés, Diderot écrivait, dans tous les genres, avec une exubérante facilité; auteur dramatique, il faisait jouer des drames bourgeois et pathétiques, dont le succès fut médiocre, et ne suffit pas à créer en France un théâtre nouveau. Critique d'art, il écrivait les *Salons* (1761-1767); romancier, philosophe, il dispersait dans vingt ouvrages divers une étonnante facilité. En d'autres temps, il eût été un journaliste incomparable. Son style est inégal, parfois excellent, souvent boursoufflé, mais la vie et le mouvement n'y font jamais défaut. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 191.)

Le frère Côme.

Voici une histoire qui s'est passée à ma porte. Le lieu de la scène est à la Charité. Le frère Côme avait besoin d'un cadavre pour faire quelques expériences sur la taille. Il s'adresse au père infirmier; celui-ci lui dit :

— Vous venez tout à temps. Il y a là, numéro 46, un grand garçon qui n'a plus que deux heures à aller.

— Deux heures! lui répond le frère Côme; ce n'est pas tout à fait mon compte. Il faut que j'aille ce soir à Fontainebleau, d'où je ne reviendrai que demain soir sur les sept heures au plus tôt.

— Eh bien! cela ne fait rien, lui dit l'infirmier; partez toujours, on tâchera de vous le pousser¹.

Le frère Côme part; l'infirmier s'en va à l'apothicaire, ordonne un bon cordial pour le numéro 46. Le cordial fait à merveille; le malade dort cinq à six heures. Le lende-

1. Prolonger.

main, l'infirmier s'en va à son lit; il le trouve sur son séant, toussant et crachant librement : presque plus de fièvre, plus d'oppression, pas le moindre mal de côté.

— Ah ! père, lui dit le malade, je ne sais ce que vous m'avez donné; mais vous m'avez rendu la vie.

— Tout de bon ?

— Rien n'est plus vrai. Encore une potion comme celle-là, et je suis hors d'affaire.

— Oui... Et le frère Côme, qu'en dira-t-il ?

— Que dites-vous du frère Côme ?

— Rien, rien, répondit l'infirmier en se frottant le menton avec la main, et un peu contristé, décontenancé.

— Père, lui dit le malade, vous faites la mine, vous voilà comme si vous étiez fâché de ce que je vais mieux !

— Non, non, ce n'est pas cela.

Cependant, d'heure en heure, l'infirmier allait au lit du malade, et lui disait :

— Eh bien ! l'ami, comment cela va-t-il ?

— Père, à merveille.

Et l'infirmier, en s'éloignant, disait :

— Si cela allait tenir ! Je vous l'aurai si bien poussé, qu'il en reviendra.

Ce qui fut en effet.

Le lendemain, le frère Côme arrive pour son expérience.

— Eh bien ! dit-il à l'infirmier, mon cadavre ?

— Votre cadavre ! il n'y en a point.

— Comment ! il n'y en a point ?

— Non. Aussi c'est de votre faute. Notre homme ne demandait pas mieux que de mourir; c'est vous qui êtes la cause qu'il en est revenu. Pour votre peine, vous attendrez. Que diable aussi, pourquoi vous en aller à Fontainebleau ? Si vous étiez resté, je n'aurais jamais pensé à lui donner ce cordial qui l'a guéri, et votre expérience serait faite.

— Eh bien! dit le frère Côme, il n'y a pas grand mal à cela; nous attendrons, ce sera pour une autre fois.

Regrets sur ma vieille robe de chambre.

Pourquoi ne l'avoir pas gardée? Elle était faite à moi; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât, car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe... Maudit soit le précieux vêtement que je révère!... Mes amis, gardez vos vieux habits; mes amis, craignez l'atteinte de la richesse; que mon exemple vous instruisse. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne..

Ce n'est pas tout. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent¹.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table

1. Qui est la suite nécessaire de cette concession faite à l'élégance; mais l'expression n'est pas bonne; l'usage vulgaire emploie à tort *conséquent* comme synonyme d'*important*; on doit éviter tout emploi ambigu qui ressemble à ce barbarisme. Observez que si *affaire conséquente* est barbare, *affaire de conséquence* est excellent, et se trouve chez les meilleurs écrivains, avec le sens d'*affaire qui entraîne des suites graves*.

de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes, trois ou quatre plâtres suspendus formaient, avec ma vieille robe de chambre, l'indigence la plus harmonieuse. Tout est désaccordé : plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

J'ai vu la bergame céder la muraille à laquelle elle était depuis si longtemps attachée, à la tenture de damas.

Deux estampes qui n'étaient pas sans mérite, la *Chute de la manne dans le désert* du Poussin, et l'*Esther devant Assuérus*, du même : l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens, c'est la triste Esther; la *Chute de la manne* dissipée par une *Tempête*, de Vernet.

La chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin ;

Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asile plus digne d'eux que de moi ;

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée.

La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober longtemps à l'injure qui la menaçait. Un jour, elle subit son sort ; et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances! tact délicat et ruineux, goût sublime qui changes, qui déplaces, qui édifies, qui renverses, qui vides les coffres des pères, qui laisses les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fais tant de belles choses et de si grands maux ; toi qui substituas chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois, c'est toi qui perds les nations !

Les deux frères.

(Extrait du PARADOXE SUR LE COMÉDIEN.)

(Diderot soutient que pour émouvoir, l'orateur et l'acteur ont besoin non d'être émus eux-mêmes mais au contraire d'être en possession de tout leur sang-froid. Telle est l'idée-mère du *Paradoxe sur le comédien*.)

Un littérateur, dont je tairai le nom, était tombé dans l'extrême indigence. Il avait un frère, théologal¹ et riche. Je demandai à l'indigent pourquoi son frère ne le secourait pas. « C'est, me répondit-il, que j'ai de grands torts avec lui. » J'obtins de celui-ci la permission d'aller voir M. le théologal. J'y vais. On m'annonce; j'entre. Je dis au théologal que je vais lui parler de son frère. Il me prend brusquement par la main, me fait asseoir, et m'observe² qu'il est d'un homme sensé de connaître celui dont il se charge de plaider la cause; puis m'apostrophant avec force : « Connaissez-vous mon frère? — Je le crois. — Êtes-vous instruit de ses procédés à mon égard? — Je le crois. — Vous le croyez? Vous savez donc...? » Et voilà mon théologal qui me débite, avec une rapidité et une véhémence surprenante, une suite d'actions plus atroces, plus révoltantes les unes que les autres. Ma tête s'embarrasse, je me sens accablé; je perds le courage de défendre un aussi abominable monstre que celui qu'on me dépeignait. Heureusement mon théologal, un peu prolix dans sa philippique, me laissa le temps de me remettre; peu à peu l'homme sensible se retira, et fit place à l'homme éloquent; car j'oserai dire que je le fus dans l'occasion. « Monsieur, dis-je froidement au théologal, votre frère a fait pis, et je vous loue de me celer le plus criant de ses forfaits. — Je ne cèle rien. — Vous auriez pu ajouter, à

1. Chanoine institué dans un chapitre de cathédrale pour enseigner spécialement la théologie, ou résoudre certaines difficultés théologiques, sur lesquelles il est consulté.

2. On doit dire : me fait observer.

tout ce que vous m'avez dit, qu'une nuit, comme vous sortiez de chez vous pour aller à matines, il vous avait saisi à la gorge, et que, tirant un couteau qu'il tenait caché sous son habit, il avait été sur le point de vous l'enfoncer dans le sein. — Il en est bien capable; mais si je ne l'en ai pas accusé, c'est que cela n'est pas vrai...» — Et moi me levant subitement et attachant sur mon théologal un regard ferme et sévère, je m'écriai d'une voix tonnante, avec toute la véhémence et l'emphase de l'indignation : « Et quand cela serait vrai, est-ce qu'il ne faudrait pas encore donner du pain à votre frère? » Le théologal, écrasé, terrassé, confondu, reste muet, se promène, revient à moi, et m'accorde une pension annuelle pour son frère.

114. LUC DE CLAPIERS, marquis de VAUVENARGUES

(1715-1747).

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, né à Aix, en 1715, mourut à Paris en 1747, âgé seulement de trente-deux ans; il eût laissé peut-être une œuvre achevée si sa vie eût été plus longue. Moraliste délicat et probe, Vauvenargues s'est attaché surtout dans ses rares écrits à faire aimer la vertu, à inspirer aux hommes le désir de la pratiquer. Son style est à la fois précis par le choix et la sobriété des mots, poétique par l'émotion qu'il y répand et l'harmonie qui y règne. Son livre, *l'Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, suivie de *Réflexions et Maximes*, parut en 1746; on y a joint, après sa fin, des *Caractères*, des *Dialogues*, de courts traités de morale ou de critique, toute une œuvre éparse et incomplète, monument interrompu par une mort prématurée. (Voy. sur Vauvenargues, nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 175.)

Réflexions et Maximes.

(Extraits.)

— C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

— La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires,

cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit, à table, et jouer trois quadrilles ¹ sans quitter sa chaise : même après tout cela, on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts et d'ennuis ne pourrait-on pas s'épargner, si on osait aller à la gloire par le seul mérite ² !

— Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

— Les grandes pensées viennent du cœur.

— Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

— Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis, ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas du tout leur amitié.

— Celui qui serait né pour obéir, obéirait jusque sur le trône.

— Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout*. C'est savoir presque toujours inutilement, et quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principes. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connaître profondément ; mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie ; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans des détails et sur des objets étrangers à leurs besoins et à leurs talents naturels ; et enfin elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit. De tout temps on a vu des hommes qui savaient beaucoup avec un esprit très médiocre ; et au contraire des esprits très vastes qui

¹ Sorte de jeu de cartes qui se jouait à quatre personnes.

² Maxime qu'on devrait faire apprendre par cœur à tous les jeunes gens, ainsi que la suivante.

savaient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

— Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, et veille en silence sous les armes pour la sûreté de sa patrie ¹.

— Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'État; ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

— Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

— Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie?

— Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

— La clarté est la bonne foi des philosophes.

— Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

— Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

— Un versificateur ne connaît point de juge compétent de ses écrits; si on ne fait pas de vers, on ne s'y connaît pas; si on en fait, on est son rival.

1. Vauvenargues avait servi, et sa santé fut détruite dans la cueillette de la retraite de Prague sur Egra (17-26 décembre 1742).

On ne peut être dupe de la vertu.

(Extrait des RÉFLEXIONS ET MAXIMES.)

Que ceux qui sont nés pour l'oisiveté et la mollesse y meurent et s'y ensevelissent, je ne prétends pas les troubler; mais je parle au reste des hommes, et je dis : on ne peut être dupe de la vraie vertu; ceux qui l'aiment sincèrement y goûtent un secret plaisir et souffrent à s'en détourner : quoi qu'on fasse aussi pour la gloire, jamais ce travail n'est perdu s'il tend à nous en rendre dignes. C'est une chose étrange que tant d'hommes se défient de la vertu et de la gloire comme d'une route hasardeuse, et qu'ils regardent l'oisiveté comme un parti sûr et solide. Quand même le travail et le mérite pourraient nuire à notre fortune, il y aurait toujours à gagner à les embrasser. Que sera-ce s'ils y concourent? Si tout finissait par la mort, ce serait une extravagance de ne pas donner toute notre application à bien disposer notre vie, puisque nous n'aurions que le présent; mais nous croyons un avenir et l'abandonnons au hasard; cela est bien plus inconcevable. Je laisse tous devoirs à part, la morale et la religion, et je demande : l'ignorance vaut-elle mieux que la science, la paresse que l'activité, l'incapacité que les talents? Pour peu que l'on ait de raison, on ne met point ces choses en parallèle. Quelle honte donc de choisir ce qu'il y a de l'extravagance à égaler? S'il faut des exemples pour nous décider, d'un côté Coligny, Turenne, Bossuet, Richelieu, Fénelon, etc.; de l'autre, les gens à la mode, les gens du bel air, ceux qui passent toute leur vie dans la dissipation et les plaisirs. Comparons ces deux genres d'hommes, et voyons ensuite auquel d'eux nous aimerions mieux ressembler.

Clazomène, ou la vertu malheureuse.

Clazomène¹ a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu dans ses disgrâces méconnu de ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu; et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre la vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue. Ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge, et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander pourquoi des joueurs très habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

115. JEAN-FRANÇOIS MARMONTEL (1723-1799).

Jean-François Marmontel, né en Limousin (en 1723), fils de paysans, après quelques succès littéraires obtenus dans sa province,

1. Vauvenargues semble avoir songé beaucoup à lui-même en traçant plusieurs traits de cette figure touchante.

vint à Paris à vingt-deux ans, et par la protection de Voltaire y conquit une notoriété rapide. Il fit des tragédies (1748 à 1753), des romans philosophiques, les *Contes moraux*, *Bélisaire* (1767), *les Incas* (1778) ; il publia les *Eléments de littérature* en 1787 ; il était entré à l'Académie française en 1783. Toute cette œuvre de Marmontel, poétique, romanesque, philosophique, ou critique, a singulièrement vieilli. Son meilleur ouvrage et le seul qui vivra, ce sont les *Mémoires* qu'il rédigea familièrement, pendant la Révolution, pour instruire ses enfants de l'histoire de sa vie ; ils abondent en faits curieux concernant l'histoire littéraire et anecdotique du xviii^e siècle. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 205.)

Les fêtes de Noël en Auvergne

(Extrait des MÉMOIRES.)

Mes petites vacances de Noël se passaient à jouir, mes parents et moi, de notre tendresse mutuelle, sans d'autre diversion que celle des devoirs de bienséance et d'amitié. Comme la saison était rude, ma volupté la plus sensible était de me trouver à mon aise auprès d'un bon feu ; car à Mauriac¹, dans le temps même du froid le plus aigu, quand les glaces nous assiégeaient, et lorsque, pour aller en classe, il fallait nous tracer nous-mêmes, tous les matins, un chemin dans la neige, nous ne trouvions au logis que le feu de quelques tisons qui se baisaient sous la marmite, et auxquels à peine tour à tour nous était-il permis de dégeler nos doigts ; encore le plus souvent nos hôtes assiégeant la cheminée, était-ce une faveur de nous en laisser approcher ; et le soir, durant le travail, quand nos doigts engourdis de froid ne pouvaient plus tenir la plume, la flamme de la lampe était le seul foyer où nous pouvions les dégourdir. Quelques-uns de mes camarades, qui, nés sur la montagne et endurcis au froid, l'enduraient mieux que moi, m'accusaient de délicatesse ; et, dans une chambre où la bise sifflait par les fentes des vitres, ils trouvaient ridicule que je fusse transi, et se moquaient de mes frissons. Je me reprochais à moi-même d'être si frileux et

1. Où il faisait ses premières études, logé comme pensionnaire, dans une pauvre famille, et suivant les classes du collège.

si faible, et j'allais avec eux sur la glace, au milieu des neiges, m'accoutumer, s'il était possible, aux rigueurs de l'hiver ; je domptais la nature, je ne la changeais pas, et je n'apprenais qu'à souffrir. Ainsi, quand j'arrivais chez moi, et que, dans un bon lit ou au coin d'un bon feu, je me sentais tout ranimé, c'était pour moi l'un des moments les plus délicieux de la vie : jouissance que la mollesse ne m'aurait jamais fait connaître

Dans ces vacances de Noël, ma bonne aïeule, en grand mystère, me confiait les secrets du ménage. Elle faisait voir, comme autant de trésors, les provisions qu'elle avait faites pour l'hiver : son lard, ses jambons, ses saucisses, ses pots de miel, ses urnes d'huile, ses amas de blé noir, de seigle, de pois et de fèves, ses tas de raves et de châtaignes, ses lits de paille couverts de fruits. « Tiens, mon enfant, me disait-elle, voilà les dons que nous a faits la Providence : combien d'honnêtes gens n'en ont pas reçu autant que nous ! et quelles grâces n'avons-nous pas à lui rendre de ses faveurs ! »

Pour elle-même, rien de plus sobre que cette sage ménagère ; mais son bonheur était de voir régner l'abondance dans la maison. Un régal qu'elle nous donnait avec la plus sensible joie était le réveillon de la nuit de Noël. Comme il était tous les ans le même, on s'y attendait, mais on se gardait bien de paraître s'y être attendu ; car tous les ans elle se flattait que la surprise en serait nouvelle, et c'était un plaisir qu'on avait soin de lui laisser. Pendant qu'on était à la messe, la soupe aux choux verts, le boudin, la saucisse, l'andouille, le morceau de petit-salé le plus vermeil, les gâteaux, les beignets de pommes au saindoux, tout était préparé mystérieusement par elle et l'une de ses sœurs ; et moi, seul confident de tout cet appareil, je n'en disais mot à personne. Après la messe on arrivait, on trouvait ce beau déjeuner sur la table, on se récriait sur la

munificence de la bonne grand'mère, et cette acclamation de surprise et de joie était pour elle un plein succès. Le jour des Rois, la fève était chez nous encore un sujet de réjouissance; et, quand venait la nouvelle année, c'était dans toute la famille un enchaînement d'embrassades et un concert de vœux si tendres, qu'il eût été, je crois, impossible d'en être le témoin sans en être ému.

116. PONCE DENIS ÉCOUCHARD-LEBRUN (1729-1807).

Ponce-Denis Écouchard-Lebrun, né et mort à Paris (1729-1807), fut un peu compromis auprès de la postérité par l'imprudence de ses admirateurs qui l'appelaient *Lebrun-Pindare*; il a laissé toutefois quelques belles odes, composées non sans effort; mais cet effort fut souvent heureux. La plus célèbre est celle qu'il écrivit sur la catastrophe du *Vengeur*; elle a de la grandeur, du pathétique et du mouvement, mais elle est gâtée par la déclamation et l'abus des allusions mythologiques. On ne lit plus ses froides *élégies*; ses *épîtres*; encore moins les *Veillées du Parnasse*; la *Nature, ou le Bonheur philosophique et champêtre*. Mais on se souvient de plusieurs de ses épigrammes. Il en fit beaucoup et d'excellentes; son esprit caustique et haineux lui inspira, dans ce genre, quelques petits chefs-d'œuvre.

Homère et Ossian.

(Extrait des Odes.)

La riante mythologie
Que celle du chantre d'Hector!
Qu'il a de grâce et d'énergie!
Tout ce qu'il touche devient or ¹.

De quels feux divers il compose
L'arc d'Iris au vol diligent!
Son Aurore a les doigts de rose :
Sa Téthys a les pieds d'argent.

Toujours neuf sans être bizarre,
Créant ses héros et ses dieux,

1. Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

(Boileau, *Art poétique*, III, 238.)

Que, loin des gouffres du Tartare,
Son vaste Olympe est radieux !

De Neptune frappant la terre
Le trident s'ouvre les enfers ;
Tes noirs sourcils, dieu du tonnerre,
D'un signe ébranlent l'univers.

Le dieu qui foudroyait, soupire,
Et l'Ida se couvre de fleurs :
Je pleure à ce tendre sourire
Qu'Andromaque a mouillé de pleurs ¹.

Homère et la nature même
Ont su, variant leur pinceau,
M'offrir l'autre de Polyphème
Et la grotte de Calypso.

Du vrai, du simple heureux modèle,
Qu'il est encore intéressant,
Quand d'Ulysse le chien fidèle
Expire en le reconnaissant.

Que le doux soleil de la Grèce
L'échauffe bien de ses rayons !
— Mais Ossian ² n'a point d'ivresse.
La lune glace ses crayons.

Sa sublimité monotone
Plane sur de tristes climats :
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

1. Allusion à une scène célèbre de l'Iliade ; celle des adieux d'Hector et d'Andromaque.

2. Barde ou poète gaélique ; il vivait en Irlande au troisième siècle après J.-C. Un littérateur écossais, Macpherson, publia, en 1762, des poèmes, prétendus d'Ossian, dont le succès fut immense ; le style et la plupart des inventions lui appartenaient ; il y avait seulement intercalé quelques fragments de poésie populaire fort anciens, et recouvert le tout d'une couleur celtique assez neuve et saisissante.

Parmi les guerrières alarmes
 Fatiguant sa lyre et sa voix,
 Il parle d'armes, toujours d'armes;
 Il entasse exploits sur exploits.

De mânes, de fantômes sombres,
 Il charge les ailes des vents;
 Et le souffle des pâles ombres
 Se mêle au souffle des vivants.

Ses fleuves ont perdu leurs urnes;
 Ses lacs sont la prison des morts
 Et leurs naïades taciturnes
 Sont les spectres des sombres bords,

Il n'a point d'Hébé, d'ambroisie,
 Ni dans le ciel ni dans ses vers;
 Sa nébuleuse poésie
 Est fille des rocs et des mers;

Son génie errant et sauvage
 Est cet ange noir que Milton
 Nous peint de nuage en nuage
 Roulant jusques au Phlégéon.

Vive Homère et son Élysée,
 Et son Olympe et ses héros
 Et sa muse favorisée
 Des regards du Dieu de Claros ¹.

Mes amis, qu'Apollon nous garde
 Et des Fingals et des Oscars,
 Et du sublime ennui d'un barde
 Qui chante au milieu des brouillards!

1. Petite ville d'Ionie, où se trouvaient un temple d'Apollon, et un oracle fameux.

Épigrammes.

Chloé, belle et poète, a deux petits travers
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

*
* *

On vient de me voler... — Que je plains ton malheur!
Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur.

(Contre La Harpe qui avait parlé du grand Corneille avec irrévérence.)

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie ;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie ¹.
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats,
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et, redoublant ses efforts de Pygmée,
Burlesquement raidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

Sur la manie prédicante du temps.)

Le rire est mort : prêcher est la folie.
Arlequin prêche ; on fait prêcher Thalie.
La nuit, Young ² prêche à faire frémir ;
Le jour, d'Arnaud ³ prêche à faire dormir.
Drames, romans, tout prêche. Bélisaire ⁴

1. Ancien nom de la Béotie, où se trouvent le mont Hélicon et la fontaine Aganippe, consacrés aux Muses.

2. Édouard Young, poète anglais (1681-1765), avait publié de 1742 à 1746 des *Pensées nocturnes*, traduites en prose française par Le Tourneur (1769) sous ce titre : *les Nuits* ; poème religieux, lugubre, emphatique et moral.

3. Baculard d'Arnaud (1718-1805), auteur de drames et de romans larmoyants et terribles.

4. *Bélisaire*, roman moral de Marmontel (1767).

Fait, en prêchant, bâiller Justinien.
 « C'est bien prêché, » dit en bâillant Voltaire.
 Je bâille aussi, sans dire : « Il prêche bien. »
 Et tout bâillant, je ris de la sottise
 Qui fait prêcher partout, hors à l'église.

(Contre Baour-Lormian.)

Sottise entretient la santé;
 Baour s'est toujours bien porté ¹.

*
 * *

Un bon curé dans son village
 Prêchait la Passion si bien
 Qu'il n'était bon paroissien
 Qui de larmoyer ne fit rage.
 Un seul paysan a l'écart
 Semblait ne prendre aucune part
 A cette universelle angoisse.
 « Eh ! pourquoi ne pleures-tu pas ?
 Dit quelqu'un. — Moi ? répond Lucas,
 Je ne suis point de la paroisse. »

117. PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS (1732-1799)

Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais, né à Paris, en 1732, fils d'un horloger, après avoir fort augmenté sa fortune par des entres prises financières, débuta au théâtre à trente-cinq ans en faisant jouer *Eugénie* (1767), drame sentimental et bourgeois conforme aux théories que Diderot avait émises. Un procès qu'il perdit alors, le rendit plus célèbre que ses drames, par les *Mémoires* qu'il écrivit contre le magistrat, rapporteur de son affaire, auquel il attribuait sa mésaventure. Ces *Mémoires* sont un modèle de pamphlet. En 1775, on

1. Réponse à Baour-Lormian, poète, qui avait dit :

*Le Brun de gloire se nourrit.
 Aussi voyez comme il maigrit.*

Quelques-uns veulent que Le Brun ait été l'agresseur, et que Baour n'ait fait qu'user de représailles.

joua le *Barbier de Séville*, qui tomba ; mais en 1784, le *Mariage de Figaro* eut un succès bruyant, universel, que deux années de représentation consécutives ne purent épuiser ; les hardiesses politiques dont la pièce est semée y contribuèrent autant que la verve et l'esprit qui y abondent. La *Mère coupable*, suite malheureuse du *Mariage de Figaro*, n'eut aucun succès en 1791. Beaumarchais ruiné, emprisonné, exilé par la Révolution, qu'il avait tant contribué à préparer, mourut le 19 décembre 1799. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 209.)

Figaro.

(Extrait du *BARBIER DE SÉVILLE*, 1773.)

FIGARO.

Je ne me trompe point ; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro !

FIGARO.

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE.

Je ne te reconnaissais pas. Te voilà si gros et si gras.

FIGARO.

Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monseigneur. Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO.

Non, dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant*

Beau début !

FIGARO.

Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district

des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuaient les sujets du roi.

FIGARO.

Ah! ah! il n'y a point de remède universel... mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? c'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh! grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire, assez joliment des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé

qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh ! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?

LE COMTE, *riant*.

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO.

Non, pas tout de suite. De retour à Madrid je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur. En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et, d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah ! la cabale ! monsieur l'auteur tombé !

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE

L'ennui te vengera bien d'eux !

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! morbleu !

LE COMTE.

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges ?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre. La vie est trop court pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent ; à la fin, convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin

établi dans Séville, et prêt de nouveau à servir Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Le Monologue de Figaro.

(Extrait du MARIAGE DE FIGARO, 1784.)

Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes. (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre: me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule: à l'instant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presque-île de l'Inde, toute l'Égypte. les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du

Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses : et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissais l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) — Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue, et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile.*

Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime; et me voilà derechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittai le monde; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bien-faisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.

118. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814).

Bernardin de Saint-Pierre, né au Havre en 1737, après avoir, trente années durant, couru les deux mondes et cherché fortune dans les aventures les plus singulières, avait enfin trouvé sa voie en herbordisant avec Jean-Jacques Rousseau vieilli dont il fut le dernier ami. En 1784, il publia les *Etudes de la nature*, et du jour au lendemain fut célèbre. Son style brillant, lumineux, chatoyant, l'émotion douce et la tendresse un peu molle qu'il mêle à ses tableaux, charmèrent ses contemporains. Le petit roman de *Paul et Virginie*, publié en 1787, eut un succès merveilleux, et malgré les défauts dont il est semé, l'ouvrage est l'un des plus populaires de notre littérature; la sensibilité dont il est rempli n'est pas toujours affectée; Bernardin de Saint-Pierre eut le don d'être ému, le don d'émouvoir; par lui surtout s'est transmis au dix-neuvième siècle l'influence littéraire et poétique de Jean-Jacques Rousseau; sensible, à travers les changements d'idées, de cadres et de formes, chez Chateaubriand et tous ses disciples, jusqu'à la veille du temps où nous sommes. (Voy. nos *Leçons de Littérature française*, t. II, p. 214).

Un orage à l'île de France.

(Extrait de PAUL ET VIRGINIE.)

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts ; l'herbe était brûlée : des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur ; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons¹ embrumés. Bientôt des tonnerres affreux

1. Nom donné (surtout aux colonies), aux pointes les plus élevées d'une montagne.

firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cascades, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon¹, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu; il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa; le vent alizé du sud-ouest reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers

1. Le vieillard qui fait ce récit montre à celui qui l'écoute le vallon, les cabanes, la montagne et le bassin qui sont ici désignés

étaient debout et bien verdoyants ; mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis¹, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre ; il n'y a que le ciel qui ne change point. »

119. JACQUES DELILLE (1738-1813).

Jacques Delille, née en 1738, à Aigueperse, en Auvergne, a été regardé pendant cinquante ans comme un grand poète, et ne fut jamais qu'un versificateur agréable doué d'un certain talent descriptif. Son coup d'essai fut la traduction des *Géorgiques* de Virgile (1769), qui est restée son œuvre la plus originale. Toute sa vie, Delille continua, non sans l'applaudissement public, à peindre en vers élégants et froids tous les objets que le ciel et la terre offraient à ses regards ; les *Jardins* (1782) ; l'*Homme des champs* (1800) ; l'*Imagination* (1806) ; les *Trois Règnes de la nature* (1809) appartiennent à la même veine poétique. Delille mourut en 1813, admiré de ses contemporains presque autant qu'un autre Homère. Peu d'années après, d'autres poètes parurent, qui rejetèrent bien loin dans l'oubli cette grande renommée ; mais Delille était mort sans se douter assurément que le plus grand poète de son temps s'appelait André Chénier, non Jacques Delille. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 203.)

Orphée.

(Extrait² des *Géorgiques* de Virgile traduites en vers, 1769).

... Eurydice fuyait, hélas ! et ne vit pas
 Un serpent, que les fleurs recélaient sous ses pas.
 La mort ferma ses yeux ; les Nymphes ses compagnes
 De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
 Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
 Le Rhodope en gémit, et l'Hébre en murmura ;
 Son époux s'enfonça dans un désert sauvage ;
 Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,

1. Sorte de pinson originaire du Bengale.

2. Voy. au quatrième livre des *Géorgiques*, l'épisode d'Aristée.

Tendre épouse ! c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

C'est peu : malgré l'horreur de ces profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes,
Et perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi ;
A ses chants accouraient du fond des noirs royaumes
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,
Semblables aux essaims de ces oiseaux nombreux
Que chasse au fond des bois l'orage ténébreux ;
Des vierges, des époux, des héros et des mères,
Des enfants moissonnés dans les bras de leurs pères ;
Victimes que le Styx bordé de noirs roseaux,
Environne neuf fois de ses lugubres eaux :
L'enfer même s'émut dans ses cavernes sombres ;
Le Cerbère oublia d'épouvanter les ombres ;
Sur sa roue immobile Ixion respira,
Et, sensible une fois, Alecton soupira.

Enfin il revenait des gouffres du Ténare,
Possesseur d'Eurydice, et vainqueur du Tartare ;
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas ;
Proserpine à ce prix l'arrachait au trépas.
Tout secondait leurs vœux, tout flattait leur tendresse ;
Soudain ce faible amant dans un instant d'ivresse
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même
Il s'arrête, il se tourne... Il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait, un coup d'œil a détruit son bonheur :
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.

« Orphée, ah ! cher époux ! quel transport malheureux,
 Dit-elle ! ton amour nous a perdus tous deux.
 Adieu, l'enfer se rouvre, et mes yeux s'obscurcissent ;
 Mes bras tendus vers toi déjà s'appesantissent ;
 Et la mort déployant son ombre autour de moi
 M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi. »
 Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore ;
 Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore ;
 Il n'embrasse qu'une ombre, et l'horrible nocher
 De ces bords désormais lui défend d'approcher.
 Alors deux fois privé d'une épouse si chère,
 Où porter sa douleur, où traîner sa misère ?
 Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts ?
 Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymon ¹ glacé, dans les antres de Thrace,
 Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce.
 Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
 Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.
 Telle sur un rameau durant la nuit obscure,
 Philomèle plaintive attendrit la nature,
 Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
 Qui, glissant dans son nid une furtive main,
 Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
 Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.
 Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour ;
 Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
 Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
 Sur les sommets déserts des monts Hyperborées,
 Il pleurait Eurydice, et plein de ses attraits,
 Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
 En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire,
 Il dédaigna leurs feux ; et leur main sanguinaire,

1. Fleuve qui marquait la limite entre la Macédoine et la Thrace

La nuit, à la faveur des mystères sacrés
 Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
 L'Hèbre roula sa tête encor toute sanglante :
 Là sa langue glacée et sa voix expirante
 Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
 D'Eurydice en flottant murmurait le doux nom.
 Eurydice ! ô douleur ! touchés de son supplice
 Les échos répétaient : Eurydice, Eurydice.

Le Magister.

Mais le voici : son port, son air de suffisance,
 Marquent dans son savoir sa noble confiance.
 Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter,
 Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter,
 Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
 Et même du latin eut jadis quelque usage.
 Dans les doctes débats, ferme et rempli de cœur,
 Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
 Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
 Prolongent de ses mots les syllabes trainantes !
 Tout le monde l'admire et ne peut concevoir
 Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
 Du reste, inexorable aux moindres négligences,
 Tant il a pris à cœur le progrès des sciences !
 Paraît-il, sur son front, ténébreux ou serein,
 Le peuple des enfants croit lire son destin.
 Il veut, on se sépare ; il fait signe, on s'assemble
 Il s'égayé, et l'on rit ; il se ride, et tout tremble.
 Il caresse, il menace, il punit, il absout.
 Même absent, on le craint ; il voit, il entend tout :
 Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille ;
 Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille ;
 Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
 D'une adroite boulette a visé son menton.

Non loin croît le bouleau dont la verge pliante
 Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante
 Qui dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
 Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
 Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.

120. JEAN-FRANÇOIS DE LA HARPE (1739-1803).

Jean-François de La Harpe, né à Paris, en 1739, fit représenter l'âge de vingt-quatre ans, au Théâtre-Français, la tragédie de *Warwick* dont le succès fut éclatant (1763). Douze autres tragédies oubliées aujourd'hui suivirent celle-ci, mais n'obtinrent pas la même faveur. Les *éloges* académiques de *Henri IV*, de *Fénelon*, de *Racine*, de *Catinat* eurent plus de succès. Longtemps on a lu avec plaisir et quelque profit le *Lycée*, qui est la rédaction d'un cours de littérature professé par La Harpe depuis 1786, dans un établissement d'enseignement fondé à l'usage des gens du monde, sous ce nom de *Lycée*, plus tard sous celui d'*Athénée*. La critique de La Harpe est superficielle et manque tout à fait de l'intelligence historique des époques, des auteurs et des œuvres. mais elle a rendu des services, en son temps, en enseignant l'étude et le respect des écrits du dix-septième siècle, qui est et doit rester l'époque classique de notre littérature. Aujourd'hui le *Lycée* a vieilli et ne se lit plus ; nous demanderons à un opuscule de La Harpe quelques pages plus propres à exprimer le réel talent de cet écrivain. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 207.)

Prophétie de Cazotte.

« Le jour où La Harpe a écrit d'inspiration cette scène de verve et de vigueur, son talent pour la première fois s'est trouvé monté au ton de sa sensibilité émue et de son imagination frappée. Sa *Prophétie de Cazotte* à la main, il peut se présenter même auprès des générations rebelles pour qui son *Cours de littérature* n'est plus une loi vivante ; elles se contenteront de cette seule page mémorable, et après l'avoir lu, elles le salueront. » (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome V.)

Au commencement de 1788, nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état ; gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. ; on avait fait grand'chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas

toujours le ton. On en était alors venu, dans le monde, au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort¹ nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion. Quelqu'un se lève, et, tenant son verre plein : *Oui, Messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu, que je suis sûr qu'Homère est un sot* ; et en effet il était sûr de l'un comme de l'autre, et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu, et il y avait là des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre. La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'était là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « Voyez-vous, Monsieur ; quoique je ne sois qu'un misérable carabin², je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer ; qu'il faut, absolument « que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, » et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque, et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter ; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très vraisemblable, et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir « préparé le grand œuvre » et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute

1. Chamfort (1741-1794), auteur d'un *Eloge* de La Fontaine, d'un *Eloge* de Molière ; on a recueilli dans ses *Pensées, maximes, anecdotes* la fleur de cet esprit vif, aiguisé, mordant, mais amer jusqu'à l'injustice, aigri jusqu'à la misanthropie.

2. Se disait plaisamment des apprentis chirurgiens, lesquels étaient en même temps garçons barbiers.

la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte¹, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés². Il prend la parole; et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez toute cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par le refrain connu : « *faut pas être grand sorcier pour ça*. — Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue? — Ah! voyons, dit Condorcet, avec son air et son rire sournois et niais, un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — Vous, Monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. Mais, quel diable vous a mis dans la tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? — C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi; et ce sera bien le règne de

1. Jacques Cazotte, né à Dijon en 1720, guillotiné le 25 septembre 1792, auteur du *Diable amoureux*, roman (1772).

2. Nom donné à cette époque aux sectateurs de la philosophie mystique de Saint-Martin et de Swedenborg.

la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la raison. — Par ma foi, dit Chamfort, avec le sourire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temps-là. — Je l'espère; mais vous, Monsieur Chamfort, qui en serez un et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore. « Vous, Monsieur Vicq d'Azyr¹, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, Monsieur de Nicolaï², sur l'échafaud; vous, Monsieur Bailly³, sur l'échafaud; vous, Monsieur de Malesherbes⁴, sur l'échafaud.... — Ah! Dieu soit béni, dit Roucher⁵, il paraît que Monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel!... — Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toute part, il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? — Point du tout; je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront, comme vous, les vers de Diderot et de la *Pucelle*. » On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou », car

1. Félix Vicq d'Azyr, célèbre médecin (1748-1794).

2. Premier président à la chambre des Comptes, guillotiné le 7 juillet 1794.

3. Bailly (1736-1793), savant, homme politique, présida au *Serment du Jeu de paume*, et fut maire de Paris; guillotiné le 11 novembre 1793.

4. Lamoignon de Malesherbes (1721-1794), directeur de la librairie, puis ministre d'État; défenseur de Louis XVI; guillotiné le 22 avril 1794.

5. Roucher (1745-1794) poète, auteur des *Mois*, guillotiné avec André Chénier, le 25 juillet 1794.

il gardait le plus grand sérieux. « Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante; et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai, il est trop patibulaire; et quand tout cela arrivera-t-il? — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli.

— Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi qui parlais)! et vous ne m'y mettez pour rien. — Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire; vous serez alors chrétien. »

Grandes exclamations. « Ah! reprit Chamfort; je suis rassuré, si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

— Pour ça, dit alors la duchesse de Gramont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe... — Votre sexe, Mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, Monsieur Cazotte? c'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette et les mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que dans cecas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, Madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames! quoi! les princesses du sang? — De plus grandes dames encore... » Ici, un mouvement très sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître

se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse et se contenta de dire du ton le plus léger : « Vous verrez qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur. — Non, Madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne ; le dernier supplicié qui en aura un par grâce, sera... »

Il s'arrêta un moment. « Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative ? — C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France. »

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher Monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre ; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. » Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand madame de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à nous tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés : « Vous, Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans Josèphe ? — Oh ! sans doute, qui est-ce qui n'a pas lu ça ? mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh bien, Madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem !* et le septième jour : *Malheur à Jérusalem ! malheur à moi-même !* et dans le moment, une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. » Et après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit.

121. GABRIEL-HONORÉ DE RIQUETTI, comte DE MIRABEAU
(1749-1791).

Le plus grand orateur de la Révolution naquit en 1749, d'une famille noble de Provence ; brouillé avec les siens, repoussé par son ordre, il se jeta du côté du Tiers Etat, qui l'envoya à l'assemblée des Etats généraux. On sait quel y fut son rôle et son action. En vingt-deux mois il prononça cent cinquante discours sans compter ceux qu'il prodigua dans les comités ou dans les clubs, et les notes secrètes transmises à la cour, et une correspondance immense. Mirabeau écrit mal ; mais il a un style à lui. Le plus grave défaut de sa phrase incorrecte, inégale, heurtée, c'est l'impropriété fréquente des termes et l'incohérence des images ; mais ces taches se perdent dans l'éclat de l'ensemble. Sa forme, trop constamment oratoire, devient fatigante hors de la tribune ; mais dans l'action, elle était entraînante. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 215.)

Discours sur la contribution du quart des revenus ¹.

(Septembre 1789.)

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples ? Daignez, Messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril ? Qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel ? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ?

(*Oui*, s'écrie quelqu'un dans l'assemblée.) Je conjure celui qui a dit *oui* de considérer que son plan n'est pas connu ; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer ; que fût-il immédiatement soumis à notre délibé-

1. A la fin de septembre 1789, le Trésor public était vide ; les anciens impôts ne rentraient plus ; les nouveaux n'étaient pas créés. Necker aux abois proposa à l'assemblée d'imposer une *contribution patriotique* du quart des revenus. La mesure en elle-même était mauvaise, et tout le monde était d'accord sur ce point. Mais y avait-il un autre moyen d'éviter la banqueroute ? Mirabeau conjura l'Assemblée de se rallier unanimement au plan du ministre. C'est ce qui fut fait. Ce discours est le troisième qu'il prononçait sur la question, et il fut entièrement improvisé : car Mirabeau avait cru la discussion terminée après son second discours.

raison, son auteur a pu se tromper; que fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde; puisque sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances.

Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer mes moyens aux siens. Vainement je les tiendrais pour préférables; on ne rivalise pas en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants; une longue expérience, la réputation du premier financier connu, et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, mille fois non.

D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par la délibération? Manquer le moment décisif; acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrete, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre.

Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance, mais du moins y a-t-il là de la bonne foi?... Oh! si des déclarations solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes qui nous font si imprudemment reculer, au moment de proclamer l'acte

d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt : Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts ?

Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable ! eh bien ! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches afin de sacrifier moins de citoyens ; mais choisissez, car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ?

Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume... Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ! précipitez-les dans l'abîme ! Il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! Hommes pusillanimes ! Et ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus audacieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel, car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers d'hommes qui perdront en un instant par l'explosion terrible ou par ses contre-coups tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime ?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïs-

tes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront, comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez... et dans la conflagration universelle que vous ne frémissiez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances¹.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élan de patriotisme, d'évocation de patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une partie de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que peut inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque.

Je ne vous dis plus, comme autrefois : Donnez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre Constitution? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subsidé extraordinaire et puisse-t-il être

1. Il y a de l'emphase dans ce passage; mais que l'on veuille bien songer qu'il y a de l'éloquence des grandes assemblées, comme le théâtre, et encore plus que le théâtre, obéit à une sorte de loi d'optique, qui l'oblige à tout exagérer pour obtenir l'effet voulu. Sur la scène, à la tribune, ce qui n'est pas un peu *grossi*, semble grêle.

suffisant ! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclairés), vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances politiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps ; le malheur n'en accorde jamais... Ah ! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naïvement ces mots forcenés : « *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère !* » et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni péril, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez ?...

122. NICOLAS GILBERT (1751-1780).

Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert, né en 1751 en Lorraine, mourut à Paris en 1780, à l'âge de vingt-neuf ans, avant d'avoir donné la vraie mesure de son talent. Il n'a laissé qu'un petit nombre de pièces dont plusieurs vivront. Génie lyrique et satirique à la fois, il a écrit le *Dix-huitième siècle*, un tableau amer et chargé des vices de son temps. Mais dans cette page écrite en style de Juvénal, il y a vraiment beaucoup de verve et de passion ; et s'il s'y trouve de la déclamation, tout n'y est pas déclamatoire. Il a écrit quelques jours avant de mourir l'*Ode imitée de plusieurs psaumes* (connue plutôt sous le nom d'*Adieux à la vie*), et dans cette pièce de trente-six vers, il a mis plus de poésie, plus de sincérité lyrique, plus d'émotion vraie, que tout son siècle avant lui n'en avait dépensé dans vingt recueils d'odes ou d'élégies. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 201.)

Apologie du poète satirique.

(Extrait de MON APOLOGIE, satire.)

... Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs
De cet âge innocent osa noircir les mœurs,

Et qui, des vrais talents déchirant la couronne,
 Offensez des auteurs qui n'offensent personne ;
 De la religion soldat déshonoré,
 Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé ;
 Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense ?
 Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence
 (Vous ne l'ignorez pas), votre méchanceté
 Donna seule à vos vers quelque célébrité ;
 Et l'oubli cacherait votre muse hardie,
 Si vous n'aviez médité de l'*Encyclopédie*...
 Que vous a donc produit votre goût si tranchant ?
 Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
 A-t-on vu votre muse à la cour présentée,
 Pour décrier les rois du roi même rentée ?
 Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
 Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis ?
 Vend-on votre portrait ? Quel corps académique
 Vous a pensionné d'un prix périodique ?
 Des quarante immortels journaliste adoptif,
 Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif ?
 Aux cris religieux du parterre idolâtre
 En face de vous-même, au milieu du théâtre,
 Jamais en effigie, assis sur un autel,
 Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel ?
 ... Tout le monde vous fuit : votre ami dans la rue
 N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
 Jamais à vous chanter un poète empressé
 De petits vers flatteurs ne vous a caressé,
 Et jamais, comme nous, en bonne compagnie
 On ne voit chez les grands souper votre génie.
 Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous ?
 L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.
 « Le voilà », dit l'auteur ; et l'auteur lui réplique :
 « Gardez-vous de cet homme ; il mord, c'est un critique. »

Mais de tant de mépris méchamment consolé
 Vous sifflez l'univers, dont vous êtes sifflé :
 Croyez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles ;
 Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles ;
 Chantez les douze mois ; prêchez sur les saisons¹ ;
 Égayez la morale en opéras bouffons ;
 Élevez désormais vos talents jusqu'aux drames,
 Et sur l'agriculture² attendrissez nos dames.
 Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
 Dans la satire encor ne peut être endurci.
 Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire.

.
 Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.
 — Ah ! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
 Vous me pardonneriez de les avoir cités.
 Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage
 Le tribut de louange offert à son ouvrage,
 Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
 De la venger d'un vers égayé de son nom ?
 Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
 Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?
 Je prétends soulever les lecteurs détrompés
 Contre un auteur bouffi de succès usurpés.
 Sous une périphrase étouffant ma franchise,
 Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
 « C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
 De l'Encyclopédie ange conservateur,
 Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
 Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires³ ? »
 Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
 Des sophistes du temps l'adulateur banal,

1. Allusion aux *Mois*, poème de Roucher, aux *Saisons*, poème de Saint-Lambert.

2. Allusion à l'*Agriculture*, poème de Rosset.

3. D'Alembert était secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
 Dois-je au lieu de la Harpe, obscurément écrire :
 « C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
 Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
 Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
 Tomba de chute en chute au trône académique? »
 Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur ;
 Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
 Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
 Son nom doit partager et l'éloge et le blâme.
 De citer un pédant pourrait-on me blâmer,
 Quand lui-même il se fait l'affront de se nommer?

Ode imitée de plusieurs psaumes.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
 Il a vu mes pleurs pénitents ;
 Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
 Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
 « Qu'il meure, et sa gloire avec lui ! »
 Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
 « Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage,
 Tout trompe la simplicité :
 Celui que tu nourris court vendre ton image
 Noire de sa méchanceté

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
 Un vrai remords né des douleurs ;
 Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
 D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
 De l'incorruptible avenir.

Eux-même ¹ épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir. »

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut, pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

123. ANTOINE RIVAROL (1753-1801).

Chamfort (1741-1794) et Rivarol (1753-1801), divisés par leurs opinions et leurs alliances, ont laissé deux noms associés dans une renommée commune ; tous deux brillèrent par l'esprit à la veille du jour où l'esprit allait cesser d'être une puissance, et tous deux furent diversement victimes de la Révolution, que l'un avait appelée de tous ses vœux et servie par ses écrits, que l'autre a vivement combattue dès le premier jour. Emigré en 1792, Rivarol publia de nombreux écrits politiques à Bruxelles, à Londres, à Hambourg, où il mourut en 1801.

Dans un temps plus favorable aux études, il aurait pu devenir un critique littéraire éminent et bien mériter de la langue française par d'utiles travaux philologiques. En 1783, l'Académie de Berlin mit au concours cette question : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? » Rivarol obtint le prix par un discours

un peu superficiel, mais rempli toutefois d'heureux détails, de choses justes, bien senties et bien dites.

De la prose française.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct, et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe, qui est l'action, et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies ; selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient ; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe, et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne ; car ces deux arts vivent de sensations, la musique surtout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans verve, et d'affaiblir les expressions fortes. La musique doit bercer l'âme dans le vague et ne

lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini ! Mais, si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvements heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage, et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue que résulte tout le charme de leur style.

La langue française, ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct ; l'ordre et la clarté ont dû surtout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche est dans la nature : rien n'est, en effet, comparable à la prose française.

Il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversion. Le lecteur reste suspendu dans une phrase latine comme un voyageur devant des routes qui se croisent ; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots ; son oreille reçoit, et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert

de flambeau aux sciences qu'elle traite, et qu'elle s'accommode également et de la frugalité didactique et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très souvent exprimer aussi bien dans notre prose, et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée et la conduit par le plus court chemin, tandis que le versificateur laisse flotter les rênes et va où la rime le pousse ¹. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression; elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entre elle et lui que la rime. Étant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle la voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une pensée commune du sentier vulgaire; mais aussi que de faiblesses ne cache pas l'art des vers! La prose accuse le nu de la pensée; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Et qu'on ne croie pas que je veuille par là dégrader les beaux vers: l'imagination pare la prose, mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route, et la raison en vers est admirable; mais le mécanisme du vers fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies, dans notre langue surtout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés; tandis que chez les Grecs, sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux régnèrent longtemps avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut longtemps chantée avant d'être parlée, et la nôtre, à jamais dénuée de prosodie, ne s'est

1. On ne saurait protester trop vivement contre cette condamnation de toute notre poésie. Ce n'est pas la poésie française, c'est le dix-huitième siècle et Rivarol lui-même, qui sont irrémédiablement prosaïques. Encore faut-il ajouter que la poésie peut surgir où on l'attend le moins; *spiritus flat ubi vult*. André Chénier grandissait ignoré quand Rivarol écrivait ces pages; si tout ce qu'il dit à la gloire de la prose est excellent, tout ce qu'il hasarde contre la poésie, ou, si l'on veut, contre les vers, n'est qu'une boutade.

dégagée qu'avec peine de ses articulations rocailleuses.

La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère : elle est plus variée que celle des langues du Midi, mais moins éclatante ; elle est plus douce que celle des langues du Nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'*e* muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Elle est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges ; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociable, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine ; et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités ; elle y règne depuis la conférence de Nimègue ; et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe.

Aristippe ¹, ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue et, voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage il s'écria : que les dieux ne l'avaient pas conduit chez des barbares. Quand on arrive chez un peuple, et qu'on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli.

124. ANDRÉ-MARIE DE CHÉNIER (1762-1794).

André-Marie de Chénier, né à Constantinople en 1762 d'un père français, d'une mère grecque, amené en France en 1765, se révéla poète dès la seizième année, par des traductions des lyriques grecs et latins. Il composa sans rien publier (qu'une ode sur le *Serment du jeu de paume*) jusqu'à sa mort. Il avait embrassé avec ardeur les principes de la Révolution, mais sans dépasser les idées de justice et de liberté légale, chères au parti constitutionnel. Il attaqua

1. Philosophe, né à Cyrène, au cinquième siècle avant J.-C., fondateur de la secte appelée *Cyrénaïque*.

vivement les jacobins qui se vengèrent et l'envoyèrent à l'échafaud le 25 juillet 1794. On n'a longtemps connu que des fragments de son œuvre. La partie la moins inachevée fut publiée par Latouche en 1819 : le reste a vu le jour peu à peu jusqu'aux moindres fragments, d'ailleurs précieux. Cette œuvre se compose d'*églogues* ou *bucoliques*; d'essais de *poèmes* didactiques, dont le plus original devait s'appeler l'*Hermès* et offrir une sorte d'encyclopédie de la nature et des hommes; d'*élégies*, d'*épîtres*, d'*odes*; enfin, des *iambes*, où il a lancé l'anathème, avant de périr, aux hommes par qui il périt. André Chénier ne fut pas seulement un grand poète, il y a des pages fort éloquantes dans ses écrits politiques presque tous dirigés contre les jacobins dans le courant de l'année 1792. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II. p. 217.)

La jeune Tarentine.

(Extrait des *BUCOLIQUES*.)

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Téthys, doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine¹ :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée, et loin des matelots
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,

1. Colonie syracusaine, sur la côte sud de Sicile.

Le portent au rivage, et dans ce monument,
 L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
 Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes
 Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
 Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
 L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
 Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

Hercule.

(Extrait des *BUCOLIQUES.*)

OËta, mont ennobli par cette nuit ardente,
 Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
 Reçut de son amour un présent trop jaloux,
 Victime du centaure immolé par ses coups¹ ;
 Il brise tes forêts ; ta cime épaisse et sombre,
 En un bûcher immense amoncelle sans nombre
 Les sapins résineux que son bras a ployés.
 Il y porte la flamme ; il monte : sous ses pieds
 Étend du vieux lion la dépouille héroïque ;
 Et, l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
 Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
 Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
 Brille autour du héros, et la flamme rapide
 Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

1. Déjanire, épouse d'Hercule, lui fit présent d'une tunique trempée dans le sang du centaure Nessus, tué par Hercule au moyen d'une flèche empoisonnée. Le héros l'ayant revêtue, le poison subtil, qui de la flèche avait passé dans le sang de Nessus, dévora le corps d'Hercule ; pour échapper à d'atroces souffrances, il construisit un bûcher sur l'OËta et voulut s'y brûler lui-même ; Jupiter l'enleva dans un nuage au ciel.

Nuit étoilée.

(Fragment, extrait des POÈMES.)

Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre,
 Consacrée au repos. O silence de l'ombre,
 Qui n'entends que la voix de mes vers et les cris
 De la rive aréneuse¹ où se brise Téthys !
 Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.
 Comme un fier météore, en ton brûlant délire,
 Lance-toi dans l'espace, et, pour franchir les airs,
 Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,
 Les bonds de la comète aux longs cheveux de flamme.
 Mes vers impatients, élançés de mon âme,
 Veulent parler aux dieux, et volent où reluit
 L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.
 Accours, grande nature, ô mère du génie ;
 Accours, reine du monde, éternelle Uranie,
 Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion
 Ou sur les triples feux du superbe Orion
 Marchent, ou soit qu'au loin, fugitive, emportée,
 Tu suives les détours de la voie argentée,
 Soleils amoncelés dans le céleste azur,
 Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur ;
 Descends ; non, porte-moi sur ta route brûlante,
 Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente,
 Déjà ce corps pesant se détache de moi.
 Adieu, lambeau de chair, je ne suis plus à toi.
 Terre, fuis sous mes pas. L'éther où le ciel nage
 M'aspire. Je parcours l'océan sans rivage.
 Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur
 Entre le jour et moi l'impénétrable mur :
 Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle

1. De sable.

Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
 Me voici sur les feux que le langage humain
 Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.
 Maintenant la Couronne autour de moi s'embrace.
 Ici l'Aigle et le Cygne, et la Lyre et Pégase.
 Et voici que plus loin le Serpent¹ tortueux
 Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.
 Féconde immensité, les esprits magnanimes
 Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,
 Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,
 L'homme siège au conseil qui créa l'univers,
 Où l'âme remontant à sa grande origine,
 Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

Les flatteurs du peuple.

(Extrait de l'AVIS AUX FRANÇAIS, 1790.)

Les hommes qui, sous un masque imposant de rigidité patriotique, ne veulent qu'asservir les suffrages, maîtriser les jugements et égarer les opinions de leurs contemporains, ont et doivent naturellement avoir beaucoup plus d'activité, de vigilance, de rapidité dans les résolutions, que les vrais citoyens qui ne veulent que maintenir leurs droits et les droits de tous, et qui ne veulent point faire de la chose publique leur chose privée.

En effet, les premiers, ne voyant rien que le but de leur ambition, ne ménagent rien pour y parvenir : toute arme, tout moyen leur est bon, pourvu que les obstacles soient levés. Ils savent d'ailleurs qu'ils n'ont qu'un moment, et que s'ils laissent aux humeurs populaires le temps de s'apaiser, ils sont perdus. Ainsi tout yeux, tout oreilles, hardis, entreprenants, avertis à temps, préparés à tout, ils pressent, ils reculent, ils s'élancent à propos ;

1. Tous ces noms sont ceux de diverses constellations

ils se tiennent, ils se partagent ; leur doctrine est versatile, parce qu'il faut suivre les circonstances, et qu'avec un peu d'effronterie les mêmes mots s'adaptent facilement à des choses diverses ; ils saisissent l'occasion ; ils la font naître, et finissent quelquefois par être vainqueurs, quittes ensuite, lorsque l'effervescence est calmée, mais que le mal est fait, à retomber dans un précipice aussi profond que leur élévation avait été effrayante et rapide : tandis que souvent les fidèles sectateurs de la vérité et de la vertu craignant de les compromettre elles-mêmes par tout ce qui peut avoir l'air de violence ; se reposant sur la bonté de leur cause ; espérant trop des hommes, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, ils reviennent à la raison ; espérant trop du temps, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, il leur fait justice, perdent les moments favorables, laissent dégénérer leur prudence en timidité, se découragent, composent avec l'avenir, et, enveloppés de leur conscience, finissent par s'endormir dans une bonne volonté immobile, et dans une sorte d'innocence léthargique.

Le respect de la loi.

(Extrait du JOURNAL DE PARIS, supplément du 4 avril 1792.)

(L'Assemblée législative avait amnistié les Suisses de Châteaueux, condamnés aux galères pour crime de sédition militaire. Les jacobins préparèrent à ces soldats une entrée triomphale ; ils avaient annoncé que les statues des rois seraient voilées sur le passage du cortège.)

On dit que, dans toutes les places publiques où passera cette pompe, les statues seront voilées. Sans m'arrêter à demander de quel droit des particuliers qui donnent une fête à leurs amis¹ s'avisent de voiler les monuments publics, je dirai que si en effet cette misérable orgie a lieu, ce ne sont point les images des despotes qui doivent être

1. Les jacobins prétendaient que la fête n'étant pas officielle, ne pouvait être interdite.

couvertes d'un crêpe funèbre ; c'est le visage de tous les hommes de bien, de tous les Français soumis aux lois, insultés par le succès de soldats qui s'arment contre les décrets et pillent leur caisse militaire ; que c'est à toute la jeunesse du royaume, à toutes les gardes nationales de prendre les couleurs du deuil lorsque l'assassinat de leurs frères est parmi nous un titre de gloire pour des étrangers. C'est l'armée dont il faut voiler les yeux, pour qu'elle ne voie point quel prix obtiennent l'indiscipline et la révolte. C'est à l'Assemblée nationale, c'est au roi, c'est à tous les administrateurs, c'est à la patrie entière à s'envelopper la tête pour n'être pas de complaisants ou de silencieux témoins d'un outrage fait à toutes les autorités et à la patrie entière. C'est le livre de la loi qu'il faut couvrir, lorsque ceux qui en ont déchiré les pages à coups de fusil reçoivent les honneurs civiques.

Rœderer (1792).

Rœderer¹, homme d'une ambition rusée et versatile, de tous les hommes le plus habile à deviner d'avance les dominations prochaines, à les prévenir, à leur sacrifier, sans se compromettre auprès de la domination présente, à se ménager leur faveur par des demi-services qu'il sait rendre plus ou moins importants en les mesurant juste au plus ou moins de vraisemblance du succès ; et à faire regarder cette indécision subtile et étudiée, comme l'effet d'une droiture désintéressée qui ne connaît aucun parti, et qui remplit tous ses devoirs avec simplicité et presque avec bouhomie. Homme entièrement semblable à un voltigeur qui court dans une arène debout sur quatre chevaux, les guidant, quoique emporté par eux, adaptant son moa-

¹ Pierre-Louis Rœderer (1754-1835), procureur-général syndic du département de Paris en 1791-1792 ; plus tard ministre (à Naples) et conseiller d'Etat ; sénateur, etc. Le portrait est peut-être un peu sévère, mais la page est admirable.

vement propre à tous leurs mouvements, et passant de l'un à l'autre avec une telle vélocité, que l'œil a peine à le suivre, et ne peut en aucun instant juger avec précision sur quelle selle il pose son pied.

Versailles.

(Extrait des Odes, 1793.)

O Versaille, ô bois, ô portiques,
 Marbres vivants, berceaux antiques,
 Par les dieux et les rois Elysée embelli,
 A ton aspect, dans ma pensée,
 Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
 Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
 Dès que chez toi je vois sourire
 Mes pénates secrets¹ couronnés de rameaux;
 D'où souvent les monts et les plaines
 Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
 Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
 Des gardes les nocturnes veilles,
 Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour:
 Mais le sommeil, la solitude,
 Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude,
 Composent aujourd'hui ta cour.

Ah! malheureux! à ma jeunesse
 Une oisive et morne paresse
 Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
 Mon âme, d'ennui consumée,

1. André Chénier composa cette ode à Versailles pendant l'année 1793, caché dans une retraite obscure aux regards de ses ennemis

S'endor dans les langueurs. Louange et renommée
N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre,
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Et nourris, s'il faut que je vive,
De mon pâle flambeau la clarté fugitive,
Aux douces chimères d'amours.

.
Ah! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil;
J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

La jeune captive¹ (1794).

(Extrait des Odes.)

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

1. Composé à la prison de Saint-Lazare pour M^{lle} de Coigny, duchesse de Fleury

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
 Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête

S'il est des jours amers, il en est de si doux!
 Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
 Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance :
 Échappée aux réseaux de l'ciseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'é lance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson :
 Et comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
 Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi ;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,

Le pâle désespoir dévore.

Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et, secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Dernier lambe (1794).

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,

Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres ¹,
 Où seul, dans la foule à grands pas
 J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
 Du juste trop faibles soutiens,
 Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime,
 Et, chargeant mes bras de liens,
 Me traîner, amassant en foule à mon passage
 Mes tristes compagnons reclus
 Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
 Mais qui ne me connaissent plus.
 Eh bien ! j'ai trop vécu... Que la mort me délivre...
 — Ainsi donc mon cœur abattu
 Cède au poids de ses maux ! — Non, non, puissé-je vivre,
 Ma vie importe à la vertu.
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
 Dans les cachots, près du cercueil,
 Relève plus altiers son front et son langage,
 Brillant d'un généreux orgueil.
 S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
 N'étincellera dans mes mains ;
 Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
 Peut encor servir les humains.
 Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,
 Si mes pensers les plus secrets
 Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche ;
 Et si les infâmes progrès,
 Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
 L'encens de hideux scélérats,
 Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,
 Sauvez-moi. Conservez un bras
 Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.

1. Le premier éditeur, Latouche, avait suspendu là cet iambique, afin de supposer que la pièce, après ces vers (écrits selon lui le matin du jour où André fut exécuté), avait été interrompue par l'appel du bourreau. L'œuvre de Chénier peut se passer de cette mise en scène mélodramatique.

Mourir sans vider mon carquois!
 Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
 Ces bourreaux barbouilleurs de lois!
 Ces vers cadavéreux de la France asservie,
 Égorgée! O mon cher trésor,
 O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie!
 Par vous seuls je respire encor,
 Comme la poix brûlante agitée en ses veines
 Ressuscite un flambeau mourant.
 Je souffre; mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
 D'espérance un vaste torrent
 Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
 L'invisible dent du chagrin,
 Mes amis opprimés, du menteur homicide
 Les succès, le sceptre d'airain,
 Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
 L'opprobre de subir sa loi,
 Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
 Dirigé mon poignard. Mais quoi!
 Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
 Sur tant de justes massacrés!
 Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire
 Pour que des brigands abhorrés
 Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
 Pour descendre jusqu'aux enfers
 Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
 Déjà levé sur ces pervers!
 Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!
 — Allons, étouffe tes clameurs;
 Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
 Toi, vertu, pleure si je meurs

125. MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER (1764-1811).

Marie-Joseph de Chénier, frère puiné d'André, né, comme lui, à Constantinople (1764), écrivit, jeune encore, des tragédies déclama-

toires dont le succès fut bruyant, grâce aux circonstances : *Charles IX* (1789), *Jean Calas* (1791), *Henri VIII* (1791), *Caius Gracchus* (1792), *Fénelon* (1793), *Timoléon* (1794). Il écrivit pendant la Révolution des *Hymnes* et des *Odes* politiques. Toute cette partie de son œuvre a beaucoup vieilli. On lit avec plus d'intérêt ses *Épîtres*, et particulièrement les vers où il a repoussé avec une indignation générale les clameurs de ses ennemis qui l'accusaient d'avoir fait ou laissé périr son frère André sur l'échafaud. Il mourut en 1811, inspecteur général de l'Université. (Voy. nos *Leçons de Littérature française*, t. II, p. 222).

La calomnie.

(Extrait du DISCOURS SUR LA CALOMNIE, 1795).

J'entends crier encor le sang de leurs victimes,
 Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes ;
 Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser !
 Qu'ai-je dit ? On les vante ! et l'on m'ose accuser !
 Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
 Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
 Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
 Demandait à grand cri : *Du sang et non des lois* !
 Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
 Ceux-là mêmes, dans l'ombre armant la calomnie,
 Me reprochent le sort d'un frère infortuné
 Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
 L'injustice agrandit une âme libre et fière.
 Ces reptiles hideux sifflant dans la poussière
 En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
 Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
 Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
 De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
 J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
 Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
 Si le jour où tomba leur puissance arbitraire
 Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère,

1. Allusion à un hémistiche de sa tragédie de *Caius Gracchus*, où il demandait *des lois et non du sang*.

Qu'au fond des noirs cachots Dumont ¹ tenait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé ;
Auprès d'André Chénier avant que de descendre
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de Thermidor la septième journée ²
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

1. André Dumont, conventionnel, qui avait fait emprisonner Sauveur Chénier, frère des deux poètes, comme modéré. Après la chute de Robespierre, il avait l'audace d'accuser Marie-Joseph de la mort d'André.

2. André Chénier fut exécuté le 7 thermidor an II (25 juillet 1794)

VIII. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

126. JOSEPH DE MAISTRE (1754-1821).

Le comte Joseph de Maistre, né à Chambéry, en 1754, était magistrat dans sa ville natale et sujet du roi de Sardaigne, quand la Savoie fut annexée à la France. Il refusa de devenir Français; mais son style le fait Français malgré lui. Ennemi déclaré de la Révolution, il écrivit, en 1796, les *Considérations sur la France*, où il prédisait la Restauration. Envoyé par son souverain comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il y composa les livres suivants : *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1810); *Du pape*, publié en 1819; les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, publiées en 1821; *De l'Eglise gallicane*, publié en 1821. Après sa mort on a publié son *Examen de la philosophie de Bacon* (1836), des *Lettres et Mémoires politiques* qui ont beaucoup adouci l'idée trop austère que l'on se faisait de l'humeur de l'homme, sur le ton véhément de ses écrits et l'inflexibilité de ses doctrines. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 234.)

Nuit d'été sur la Néva.

(Extrait des SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.)

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile, que nous vîmes badiner ¹. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur

1. La voile flottant au hasard semble jouer avec le vent.

qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg ; soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, quitte ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le faitage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique ; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui-présente, et jette l'or, sans compter, à l'avidé marchand.

Nous rencontrons de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient

aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie ! emblème éclatant, fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font ? vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux ; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre I^{er} s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve, et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des

bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon, des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu ; si une femme, des enfants, des frères, séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers ¹.

Lettre familière.

(Extrait d'une lettre à M^{me} Huber-Alléon, de Genève. La lettre est datée : Saint-Pétersbourg, 26 septembre 1806 ².)

... Oui, sans doute ce serait trop, beaucoup trop, si j'avais passé deux ans sans vous écrire ; mais je n'ai point commis ce crime ; j'ai seulement suspendu toutes mes correspondances pendant quelques mois ; et sans doute il ne faut pas toute votre justice pour m'excuser ; ensuite je me suis réveillé et j'ai commencé par vous, Madame. Ma

1. Le style des *Soirées* ne ressemble guère à ce début ; il est âpre, hautain, surchargé d'appareil logique et d'objurgations véhémentes ; d'ailleurs éloquent et pur. Quelques-uns ne connaissant Joseph de Maistre que sous cette forme, avaient voulu attribuer à son frère Xavier cette admirable description d'une Nuit d'été à Saint-Pétersbourg. Mais la publication des *Lettres* et *Mémoires* de Joseph a prouvé à tous que sa plume alerte autant qu'éloquente savait se plier à tous les styles. C'est même, à notre goût, dans le simple et le familier qu'elle excelle.

2. « Un sentiment profond d'amitié le ramène vers ceux qu'il a autrefois connus et qui lui sont restés au fond du cœur. Je recommande entre autres la délicieuse lettre à M^{me} Huber, sa vieille amie, genevoise et protestante ; on y sent combien, dans la pratique de la vie, M. de Maistre était loin d'être intolérant (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IV, p. 209).

dernière lettre est du 13/25¹ mai dernier, adressée tout simplement à Madame H. A, à Genève. Faites quelques recherches; peut-être vous la trouverez. Jamais je ne vous ai perdue de vue un seul instant. Vous qui *écoutez* toujours mes pensées, comment pourriez-vous ne pas les *entendre*?...

Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pu tirer ni pied ni aile de Madame *Prudence*², à Turin, même à côté d'elle; il n'y a pas moyen je ne dis pas de la faire parler sur moi, mais pas seulement de la faire convenir qu'elle a reçu une lettre de moi. Le contraste entre nous deux est ce qu'on peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir aisément, le sénateur *Pococurante*³, et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. Elle au contraire, n'affirmera jamais avant midi que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire, ou ne pas faire, le 10 octobre 1808, à dix heures du matin, pour éviter un inconvénient qui arriverait autrement dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. « Mais, mon cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que personne ne pense à mal. Moi je sais; on m'a dit; j'ai deviné; je prévois; je t'avertis; etc. — Mais, ma chère enfant, laisse-moi donc tranquille. Tu perds ta peine, je prévois que je ne prévoirai jamais; c'est ton affaire. » Elle est mon supplément, et il arrive de là que lorsque je suis garçon, comme à présent, je souffre ridiculement de me voir obligé à penser à mes affaires; j'aimerais mieux couper du bois. Au surplus, Madame, j'entends avec un extrême plaisir les louanges qu'on lui donne, et qui me sont revenues de plusieurs côtés sur la manière dont elle s'acquitte

1. Le calendrier russe retarde de douze jours (dans ce siècle) sur le nôtre, n'ayant pas adopté la réforme dite *Grégorienne*.

2. M^{me} Joseph de Maistre, ainsi désignée plaisamment à cause de son extrême circonspection.

3. Sans-Souci; c'est un personnage de la comédie italienne.

des devoirs de la maternité. Mes enfants doivent baiser ses pas ; car pour moi je n'ai point le talent de l'éducation. Elle en a un que je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit : c'est celui d'une certaine persécution amoureuse, au moyen de laquelle il lui est donné de tourmenter ses enfants du matin au soir, pour *faire, s'abs-tenir et apprendre* ; sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait-elle ? je l'ai toujours vu sans le comprendre ; pour moi je n'y entends rien. Je suis charmé que vous ayez été si contente de la lettre de mon Adèle¹. C'est une enfant que j'aime par delà toute expression ; elle a commencé de la manière la plus extraordinaire. Longtemps elle n'a rien annoncé du tout ; elle dormait, au pied de la lettre, comme un ver à soie ; elle commença à filer en Sardaigne et devint papillon à Turin. J'en suis fou ; elle aime passionnément les belles choses dans tous les genres ; elle récite également bien Racine et le Tasse ; elle dessine, elle joue du piano, et elle chante fort joliment ; et comme elle a dans la voix des cordes basses qui sortent du diapason féminin, elle a de même dans le caractère certaines qualités *graves et fondamentales*, qui appartiennent à notre sexe quand il s'en mêle, et qui régissent fort bien tout le reste. Un des plus grands chagrins de ma position², qui en suppose bien quelques autres, c'est d'être privé de cette enfant... Cette séparation devient tout à fait contre nature...

J'éprouve beaucoup de bontés dans le monde et à la cour ; mais je me tiens chez moi autant que me le permettent ma position et la nécessité de promener raisonnablement mon jeune compagnon. J'ai force bons livres et j'étudie de toutes mes forces ; car enfin il faut bien apprendre quelque chose. Quant aux plaisirs suprêmes de

1. Fille de l'auteur.

2. D'ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Petersbourg. Sa femme et ses enfants étaient à Turin ; son fils aîné seul était auprès de lui.

l'amitié et de la confiance, néant. On vous a parlé souvent de l'hospitalité de ce pays, et rien n'est plus vrai, dans un sens : partout l'on dîne et l'on soupe, mais l'étranger n'arrive jamais jusqu'au cœur. Jamais je ne me vois en grande parure au milieu de toute la pompe asiatique, sans songer à mes bas gris de Lausanne, et à cette lanterne avec laquelle j'allais vous voir à Cour. Délicieux salon de Cour ! c'est cela qui me manque ici ! Après que j'ai bien fatigué mes chevaux le long de ces belles rues, si je pouvais trouver l'amitié en pantoufles et *raisonner pantoufle*¹ avec elle, il ne me manquerait rien. Quand vous avez la bonté de dire avec le digne ami : « Quels souvenirs ! quels regrets ! » prêtez l'oreille, vous entendrez l'écho de la Néva qui répète : « Quels souvenirs ! quels regrets ! » Je ne sais si vous avez entendu parler d'un fameux écho qui ne peut être que dans le département du Mont-Blanc ; lorsqu'on lui demande : *Comment te portes-tu ?* il répond : *Très bien !* Le mien n'est pas si habile ; il ne change rien à ce que vous dites, surtout à l'accent.

127. GERMAINE-LOUISE NECKER, baronne de STAËL (1766-1817).

La fille du ministre de Louis XVI, Necker, naquit à Paris en 1766, et fut mariée à vingt ans au baron de Stael-Holstein, ambassadeur de Suède en France. Elle accueillit avec enthousiasme la Révolution, dont son père fut d'abord l'idole ; désenchantée bientôt, elle dut fuir après les journées de septembre. Elle revint en France sous le Directoire et exerça un moment une grande influence politique. Le Consulat l'éloigna de nouveau ; sous l'empire elle vécut à Genève et en Italie ; elle ne revint à Paris qu'à la Restauration pour mourir deux années plus tard (1817). Ses principaux écrits sont : *De la littérature, considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations* (1800 ; *Delphine* (1802) et *Corinne* (1807), romans où elle s'est souvent peinte elle-même en peignant ses héroïnes ; *De l'Allemagne* (1810), ouvrage original et neuf, où elle s'efforce de juger un pays voisin, sa littérature et ses mœurs, en se dépouillant de toutes ses préférences et de toutes ses préventions nationales ; *Considérations*

1. On a d'abord dit *raisonner comme une pantoufle* et, plus brièvement, *raisonner pantoufle* ; c'est un jeu de mots sur *raisonner* et *résonner* ; la pantoufle ne résonne pas ; *raisonner comme une pantoufle*, c'est ne pas raisonner du tout, ou raisonner à tort et à travers. L'expression est dans M^{me} de Sévigné.

sur la Révolution (1818) et *Dix années d'exil* (.821), ouvrages posthumes. (Voy. nos *Leçons de littérature française* t. III, p. 232.)

L'Italienne en Écosse.

(Extrait de *CORINNE*, 1807.)

Ma belle-mère était presque aussi importunée de mes idées que de mes actions ; il ne lui suffisait pas que je menasse la même vie qu'elle, il fallait encore que ce fût par les mêmes motifs ; car elle voulait que les facultés qu'elle n'avait pas fussent considérées seulement comme une maladie.

Nous vivions assez près du bord de la mer ; et le vent du nord se faisait sentir souvent dans notre château ; je l'entendais siffler la nuit à travers les longs corridors de notre demeure, et le jour il favorisait merveilleusement notre silence quand nous étions réunies. Le temps était humide et froid ; je ne pouvais presque jamais sortir sans éprouver une sensation douloureuse : il y avait dans la nature quelque chose d'hostile, qui me faisait regretter amèrement sa bienfaisance et sa douceur en Italie.

Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville toutefois, qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux ; c'était un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis tout à la fois divers et monotones.

La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société ; et ces trois événements différaient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé plusieurs heures par jour après diner, avec la société de ma belle-mère : elle était composée de sept femmes, les plus graves de la province ; deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à

cet âge. Une femme disait à l'autre : *Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé ?* — *Ma chère*, répondait l'autre, *je crois que ce serait trop tôt, car ces Messieurs ne sont pas encore prêts à venir.* — *Restent-ils longtemps à table aujourd'hui ?* disait la troisième ; *qu'en croyez-vous, ma chère ?* — *Je ne sais pas*, répondait la quatrième, *il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourrait qu'ils restassent pour s'en entretenir.* — *Non*, reprenait la cinquième, *je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain ; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini.* — *Ah ! je ne l'espère guère*, disait la sixième en soupirant ; et le silence recommençait. — J'avais été dans les couvents d'Italie : ils me paraissaient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savais qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevait une voix qui faisait la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide, et l'ennui soulevé retombait avec un nouveau poids sur ces femmes, que l'on aurait pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenait pas à tout supporter. Enfin les *Messieurs* revenaient ; et ce moment si attendu n'apportait pas un grand changement dans la manière d'être des femmes : les hommes continuaient leur conversation auprès de la cheminée ; les femmes restaient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé ; et quand l'heure du départ arrivait, elles s'en allaient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différait de celle de la veille que par la date de l'almanach, et par la trace des années qui venait enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps-là ¹.

1. Le style de M^{me} de Stael est plus varié qu'on ne le croit d'ordinaire ; il a même quelquefois de l'esprit (au sens moderne et brillant du mot), de la gaieté, de la malice : cette page en est la preuve.

De la littérature allemande.

(Extrait du livre DE L'ALLEMAGNE.)

Pourquoi les Français ne rendent-ils pas justice à la littérature allemande ?

... Ce serait traiter bien superficiellement la question que de s'en tenir à dire que les Français sont injustes envers la littérature allemande parce qu'ils ne la connaissent pas ; ils ont, il est vrai, des préjugés contre elle, mais ces préjugés tiennent au sentiment confus des différences prononcées qui existent entre la manière de voir et de sentir des deux nations.

En Allemagne, il n'y a de goût fixe sur rien, tout est indépendant, tout est individuel. L'on juge d'un ouvrage par l'impression qu'on en reçoit, et jamais par les règles, puisqu'il n'y en a point de généralement admises ; chaque auteur est libre de se créer une sphère nouvelle. En France, la plupart des lecteurs ne veulent jamais être émus, ni même s'amuser aux dépens de leur conscience littéraire : le scrupule s'est réfugié là. Un auteur allemand forme son public ; en France, le public commande aux auteurs. Comme on trouve en France un beaucoup plus grand nombre de gens d'esprit qu'en Allemagne, le public y est beaucoup plus imposant, tandis que les écrivains allemands, éminemment élevés au-dessus de leurs juges, les gouvernent au lieu d'en recevoir la loi. De là vient que ces écrivains ne se perfectionnent guère par la critique : l'impatience des lecteurs ou celle des spectateurs ne les oblige point à retrancher les longueurs de leurs ouvrages, et rarement ils s'arrêtent à temps, parce qu'un auteur ne se lassant jamais de ses propres conceptions ne peut être averti que par les autres du moment où elles cessent d'intéresser. Les Français pensent et vivent dans les autres, au moins sous le rapport de l'amour-propre ; et l'on sent

dans la plupart de leurs ouvrages que leur principal but n'est pas l'objet qu'ils traitent, mais l'effet qu'ils produisent. Les écrivains français sont toujours en société, alors même qu'ils composent; car ils ne perdent pas de vue les jugements, les moqueries et le goût à la mode, c'est-à-dire l'autorité littéraire sous laquelle on vit, à telle ou telle époque... En France, on ne lit guère un ouvrage que pour en parler¹; en Allemagne, où l'on vit presque seul, on veut que l'ouvrage même tienne compagnie; et quelle société de l'âme peut-on faire avec un livre qui ne serait lui-même que l'écho de la société? Dans le silence de la retraite, rien ne semble plus triste que l'esprit du monde. L'homme solitaire a besoin qu'une émotion intime lui tienne lieu du mouvement qui lui manque.

La clarté passe en France pour l'un des premiers mérites d'un écrivain; car il s'agit, avant tout, de ne pas se donner de la peine, et d'attraper, en lisant le matin, ce qui fait briller le soir en causant. Mais les Allemands savent que la clarté ne peut jamais être qu'un mérite relatif; un livre est clair selon le sujet et selon le lecteur. Montesquieu ne peut être compris aussi facilement que Voltaire, et néanmoins il est aussi lucide que l'objet de ses méditations le permet. Sans doute il faut porter la lumière dans la profondeur; mais ceux qui s'en tiennent aux grâces de l'esprit et aux jeux des paroles sont bien plus sûrs d'être compris: ils n'approchent d'aucun mystère; comment donc seraient-ils obscurs? Les Allemands, par un défaut opposé, se plaisent dans les ténèbres; souvent ils remettent dans la nuit ce qui était au jour, plutôt que de suivre la route battue; ils ont un tel dégoût pour les idées communes, que lorsqu'ils se trouvent dans la néces-

1. Ici et dans les pages qui suivent il y a plus d'une exagération et un peu de partialité pour l'Allemagne; mais il faut pardonner quelques paradoxes à un livre qui a eu le mérite de créer en France le goût et l'intelligence des littératures étrangères.

sité de les retracer, ils les environnent d'une métaphysique abstraite qui peut les faire croire nouvelles jusqu'à ce qu'on les ait reconnues...

La prose des Allemands est souvent trop négligée. L'on attache beaucoup plus d'importance au style en France qu'en Allemagne ; c'est une suite naturelle de l'intérêt qu'on met à la parole, et du prix qu'elle doit avoir dans un pays où la société domine. Tous les hommes d'un peu d'esprit sont juges de la justesse et de la convenance de telle ou telle phrase ; tandis qu'il faut beaucoup d'attention et d'étude pour saisir l'ensemble et l'enchaînement d'un ouvrage. D'ailleurs les expressions prêtent bien plus à la plaisanterie que les pensées ; et dans tout ce qui tient aux mots, l'on rit avant d'avoir réfléchi. Cependant la beauté du style n'est point, il faut en convenir, un avantage purement extérieur ; car les sentiments vrais inspirent presque toujours les expressions les plus nobles et les plus justes ; et s'il est permis d'être indulgent pour le style d'un écrit philosophique, on ne doit pas l'être pour celui d'une composition littéraire ; dans la sphère des beaux-arts la forme appartient autant à l'âme que le sujet même.

L'art dramatique offre un exemple frappant des facultés distinctes des deux peuples. Tout ce qui se rapporte à l'action, à l'intrigue, à l'intérêt des événements, est mille fois mieux combiné, mille fois mieux conçu chez les Français ; tout ce qui tient au développement des impressions du cœur, aux orages secrets des passions fortes, est beaucoup plus approfondi chez les Allemands ¹.

... Les hommes de génie de tous les pays sont faits pour se comprendre et pour s'estimer ; mais le vulgaire des écrivains et des lecteurs allemands et français rappelle cette

1. On peut douter de la justesse de ce parallèle ; il ne nous paraît pas prouvé que les auteurs dramatiques allemands aient creusé plus avant dans l'étude des caractères et dans l'analyse des passions que Corneille, Racine et Molière.

fable de La Fontaine, où la cigogne ne peut manger dans le plat, ni le renard dans la bouteille. Le contraste le plus parfait se fait voir entre les esprits développés dans la solitude et ceux qui sont formés par la société. Les impressions du dehors, et le recueillement de l'âme, la connaissance des hommes et l'étude des idées abstraites, l'action et la théorie, donnent des résultats tout à fait opposés. La littérature, les arts, la philosophie, la religion des deux peuples, attestent cette différence; et l'éternelle barrière du Rhin sépare deux régions intellectuelles, qui, non moins que les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre.

128. FRANÇOIS DE CHATEAUBRIAND (1768-1848).

Né à Saint-Malo le 4 septembre 1768, mort à Paris le 4 juillet 1848; sa longue carrière se partage en deux périodes; durant la première il écrit *Atala* (1801) et *René* (1802), le *Génie du Christianisme* (1802), les *Martyrs* (1809), l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Durant la seconde, il assiste au triomphe de la révolution littéraire dont il avait été l'initiateur, et reste le chef, le maître, l'ancêtre glorieux; toute l'école romantique, prose et vers, sort de cette source commune. Le *Génie du Christianisme* (dont *Atala* et *René* font partie) ramena le sentiment et l'imagination publique au culte de la religion et au respect du passé, méprisés pendant tout le xviii^e siècle. Le succès fut immense et le style de l'auteur y contribua au moins autant que ses doctrines; la langue, inégale, entachée de mauvais goût, était neuve, hardie, brillante; les images avaient de l'éclat; les descriptions étincelaient. La critique littéraire rajeunie par la comparaison des diverses littératures avait de la chaleur, éveillait l'admiration, apprenait à louer les beautés plutôt qu'à blâmer les défauts. Des qualités analogues recommandent les *Martyrs*, sorte de roman-épopée en prose; ils furent moins bien accueillis que le *Génie du Christianisme*; il y faut admirer toutefois le grand et sincère effort que fit l'auteur pour ressaisir dans son poème la vérité historique et l'exacte couleur des lieux, des temps, des civilisations différentes. L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est le journal du voyage que fit en Orient Chateaubriand durant les années 1806 et 1807; toute la littérature des voyages, inconnue jusqu'à lui, et depuis si féconde, est sortie de ce livre.

La Restauration voua Chateaubriand à la politique, la révolution de 1830 le rendit à la vie littéraire. Il raconta sa vie, surtout sa jeunesse, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ouvrage inégal où l'auteur, tantôt fatigue le lecteur par le poids de sa personnalité orgueilleuse et tantôt le charme et l'émeut par des pages exquises, quelquefois même très simplement écrites. Il reste à Chateaubriand, dont le mérite est si discuté aujourd'hui, l'honneur d'avoir été en

littérature l'initiateur de son siècle. On pourra différer d'avis sur la valeur des œuvres qu'a produites cette période de cinquante ans qui va du *Génie du Christianisme* à la mort de Chateaubriand; mais à quelque rang que l'on place les écrivains et les poètes qui ont fleuri durant ce temps, Chateaubriand méritera d'être regardé comme leur maître et leur chef à tous. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, tome II, p. 224.)

Les migrations des oiseaux.

(Extrait du *GÉNIE DU CHRISTIANISME*, 1802.)

Il n'en est pas des exils que la nature prescrit comme de ceux commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères; il ne laisse rien après lui, il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert; les bois ne sont point armés contre lui; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître; il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel chassé de ses foyers y rentre-t-il jamais? Hélas! l'homme ne peut dire en naissant quel coin de l'univers gardera ses cendres, ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissait mourir tranquille! Mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute; l'injustice particulière dont il est l'objet devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route: il frappe, et l'on n'ouvre pas; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos qui, placé entre deux champs, semblait n'appartenir à personne; on le force de continuer sa route vers de nouveaux déserts; le ban¹ qui l'a mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat d'où le juge

1. Le sens propre du mot est *proclamation*; les sens particuliers (ban de mariage, ban de convocation militaire, ban de condamnation) en dérivent tous.

est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivants. Ah ! plus heureux lorsqu'il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre ! N'espérons donc que dans le Ciel, et nous ne craindrons plus l'exil ; il y a dans la religion toute une patrie¹.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt disparaissant avec les zéphyr, suivent de climats en climats leur mobile patrie ; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme ; voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes ; l'hirondelle frappe aux palais ; cette fille de roi² semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée ; elle passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celle de Thèbes.

A peine a-t-elle diparu qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre ; ils attendent la nuit et font des évolu-

1. L'auteur, émigré en 1792, n'avait pu rentrer en France qu'en 1800.

2. Procné, fille de Pandion, roi de l'Attique, fut changée en hirondelle.

tions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes, et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparait et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage; elle se promène dans les fossés du château, elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile; elle s'y dérobe à tous les yeux. Les convolvulus¹, les mousses, les capillaires d'eau² suspendent devant son nid des draperies de verdure; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille; de beaux insectes occupent ses regards, et les Naiades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs et refusent de retourner dans leur patrie... Mais la plupart nous quittent après un séjour

1. Liserons.

2. Sorte de fougères.

de quelques mois..... Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers aussi blancs que la neige arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères dans un lieu découvert, et dont on ne peut approcher sans être aperçu ; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées : heureux le favori des Muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes !

Rome.

(Extrait d'une LETTRE A M. DE FONTANES, datée du 10 janvier 1804.)

Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture : un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : « *Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas*¹. » Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres ; mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé

1. Isaïe. « Deux choses te viendront à la fois dans un jour : stérilité et veuvage »

mon œil. Parfois, sous les moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que les champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler ; elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Vous croirez peut-être, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines ? Vous vous tromperiez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur.

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront ; si vous les contemplez en artiste, en poète et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vignes ne vous donnerait pas d'aussi fortes émotions que l'aspect de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable, pour la beauté, aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne ont la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux ; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain¹ cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature. Eh bien, c'est la lumière de Rome !

Je ne me lassais point de voir, à la villa Borghèse, le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la villa Pamfili, plantés par Le Nôtre². J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce

1. Claude Gelée, dit Lorrain, né à Chamagnes (Vosges), en 1600, mort en 1682, célèbre peintre de paysages.

2. André Le Nôtre, né et mort à Paris (1613-1700), célèbre dessinateur de jardins et de parcs.

ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques, les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva*¹ ! mais on voit encore les *grandes victimes du Clitumne*², des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'Arcadien Évandre, *ποίμενες λάων*³, alors que le Tibre s'appelait Albula, et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé ou que la lune large et rougie s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples, avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique ; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufe, cole ; in ista*

1. Virgile, *Bucoliques*, I.

2. Le Clitumne, petit fleuve d'Ombrie dont l'eau blanchissait, disait-on, le poil des animaux qui s'y abreuvaient ; on nourrissait sur ses bords les taureaux destinés aux sacrifices.

3. Pasteurs des peuples. Homère donne ce nom aux rois.

*luce vive*¹. Cet attrait de la belle Ausonie² est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages.

Combats des Francs et des Gaulois.

(Extrait des *Martyrs*, 1809.)

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs³ et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufler des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide: d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants dont le manche est recouvert d'un dur acier: arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille.

1. « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus; c'est dans cette lumière qu'il faut vivre. »

2. Les Ausones habitaient l'ouest de la Campanie. Les poètes ont souvent désigné l'Italie entière par le nom d'Ausonie.

3. Ou aurochs, sorte de bœufs sauvages vivant en liberté dans les clairières des grandes forêts de la Gaule et de la Germanie.

Le formidable triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire, ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole ; la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles, ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie ; à leurs casques en forme de gueule ouverte, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond, et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston¹ promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

1. Divinité germanique.

Le soleil du matin s'échappant des replis d'un nuage d'or verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leurs crinières, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus¹ :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses? »

Les Grecs répètent en chœur le Pæan², et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit³ à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie ; les corbeaux nageaient dans le sang des morts ; tout l'océan n'était qu'une plaie ; les vierges ont pleuré longtemps !

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

1. Empereur romain de 276 à 282 ; il remporta de belles victoires sur les frontières de la Gaule et de l'Illyrie.

2. C'est-à-dire *le guérisseur*, nom d'Apollon adoré comme médecin ; puis nom d'un chant belliqueux consacré à Apollon.

3. Chant de guerre des anciens Germains. Les Latins adoptèrent le mot (*barditus* ou *baritus*).

« Nos pères sont morts dans les batailles; tous les vau-tours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé; les heures de la vie s'écoulent; nous sourirons quand il faudra mourir. »

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

(La bataille s'engage avec fureur; des deux côtés des milliers de combattants tombent morts ou mortellement blessés.)

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière humectée d'une rosée de sang retombe des deux côtés de son cou, il croise ses griffes puissantes; il allonge la tête sur ses ongles; et les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui ¹.

1. « En 1810, j'achevais mes classes, au collège de Biois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire... J'éprouvai d'abord un charme vague et comme un éblouissement d'imagination; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion m'attacha au tableau de la ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie, et de sa rencontre avec une armée de Franks. J'avais lu dans l'Histoire de France à l'usage des élèves de l'École militaire, notre livre classique : Les Francs ou Français, déjà maîtres de Tournay et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus jusqu'à la Somme... Clovis, fils du roi Childéric, monta sur le trône en 481, et affermit par ses victoires les fondements de la monarchie française. » Toute mon archéologie du moyen âge consistait dans ces phrases et quelques autres de même force que j'avais apprises par cœur, *Français, trône, monarchie* étaient pour moi le commencement et la fin de notre histoire nationale. Rien ne m'avait donné l'idée de ces terribles Franks de M. de Chateaubriand, *parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, de ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs.*

Le château de Combourg en 1783.

(Extrait des MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.)

A mon retour de Brest, quatre maîtres (mon père, ma mère, ma sœur et moi) habitaient le château de Combourg ¹. Une cuisinière, une femme de chambre, deux laquais et un cocher composaient tout le domestique : un chien de chasse et deux vieilles juments étaient retranchés dans un coin de l'écurie. Ces douze êtres vivants disparaissaient dans un manoir où l'on aurait à peine aperçu cent chevaliers, leurs dames, leurs écuyers, leurs varlets, les destriers et la meute du roi Dagobert.

Dans tout le cours de l'année, aucun étranger ne se présentait au château, hormis quelques gentilshommes, le marquis de Monlouet, le comte de Goyon-Beaufort, qui demandaient l'hospitalité en allant plaider au Parlement. Ils arrivaient l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteau de chasse au côté, et suivis d'un valet également à cheval, ayant en croupe un gros portemanteau de livrée.

Mon père, toujours très cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leurs guerres de Hanovre, les affaires de leur famille et l'histoire de leurs procès. Le soir, on les conduisait dans la tour du nord, à l'appartement « de la Reine Christine », chambre d'hon-

de cette armée rangée en triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement : l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et marchant d'un bout à l'autre de la salle je répétai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé : *Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée*, etc. » Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration ; il n'en est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile : *Tu duca, tu signore e tu maestro*. » (Augustin Thierry, *Préface des Récits des temps mérovingiens*, 25 février 1840.)

1. Situé à moitié chemin entre Rennes et Saint-Malo.

neur occupée par un lit de sept pieds en tous sens, à doubles rideaux de gaze verte et de soie cramoisie, et soutenu par quatre amours dorés. Le lendemain matin, lorsque je descendais dans la grand'salle, et qu'à travers les fenêtres je regardais la campagne inondée, ou couverte de frimas, je n'apercevais que deux ou trois voyageurs sur la chaussée solitaire de l'étang; c'étaient nos hôtes chevauchant vers Rennes

Ces étrangers ne connaissaient pas beaucoup les choses de la vie; cependant notre vue s'étendait par eux à quelques heures au delà de l'horizon de nos bois. Aussitôt qu'ils étaient partis, nous étions réduits, les jours ouvrables au tête-à-tête de famille, le dimanche à la société des bourgeois du village et des gentilshommes voisins.

Pendant la mauvaise saison, des mois entiers s'écoulaient sans qu'aucune créature humaine frappât à la porte de notre forteresse. Si la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg, elle était encore plus grande au château: on éprouvait, en pénétrant sous ses voûtes, la même sensation qu'en entrant à la chartreuse de Grenoble.

Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires de vent ¹ de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingole ². L'appartement de ma mère régnait au-

1. On appelle *aires de vent* et quelquefois, mais à tort, *airs de vent*, les trente-deux divisions du cercle indiquant la direction des trente-deux vents.

2. Ou *espringole*, fusil court à canon evase.

dessus de la grand'salle, entre les deux petites tours. Il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes. Ma sœur habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'ouest.

Mon père se levait à quatre heures du matin, hiver comme été : il venait dans la cour intérieure appeler et éveiller son valet de chambre, à l'entrée de l'escalier de la tourelle. On lui apportait un peu de café à cinq heures ; il travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma sœur déjeunaient chacune dans leur chambre à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever, ni pour déjeuner ; j'étais censé étudier jusqu'à midi : la plupart du temps je ne faisais rien.

A onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on servait à midi. La grand'salle était à la fois salle à manger et salon : on dinait et l'on soupait à l'une de ses extrémités du côté de l'est ; après les repas, on venait se placer à l'autre extrémité du côté de l'ouest, devant une énorme cheminée. La grand'salle était boisée, peinte en gris et blanc et ornée de vieux portraits depuis le règne de François I^{er} jusqu'à celui de Louis XIV ; parmi ces portraits, on distinguait ceux de Condé et de Turenne : un tableau, représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie, était suspendu au-dessus de la cheminée.

Le dîner fait, on restait ensemble jusqu'à deux heures. Alors, si l'été, mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers, se promenait dans l'étendue

du vol du chapon ¹; si l'automne et l'hiver, il partait pour la chasse. Ma mère se retirait dans la chapelle, où elle passait quelques heures en prière. Cette chapelle était un oratoire sombre, embelli de bons tableaux des plus grands maîtres, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un château féodal, au fond de la Bretagne. J'ai aujourd'hui en ma possession une *Sainte Famille* de l'Albane, peinte sur cuivre, tirée de cette chapelle : c'est tout ce qui me reste de Combourg.

Mon père parti, et ma mère en prière, Lucile ² s'enfermait dans sa chambre ; je regagnais ma cellule, ou j'allais courir les champs.

A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures, on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour ³, de siamoise flambée ⁴; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche ⁵, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-

1. En droit coutumier ce terme désignait une petite étendue de terre autour du manoir, autant qu'un chapon était censé pouvoir en parcourir en volant, sans tomber.

2. Sœur de l'auteur.

3. Lit de repos.

4. Etoffe de soie et coton qui imitait les robes des fameux ambassadeurs de Siam envoyés à Louis XIV.

5. Sorte d'étoffe de laine croisée et grenue.

chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangeons quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avancait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions, en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.

129. PAUL-LOUIS COURIER (1772-1825).

Paul-Louis Courier de Méré, né à Paris en 1772, servit dans l'armée sous la République et l'Empire; démissionnaire après la bataille de Wagram, il se livra tout entier à ses goûts d'helléniste et d'archéologue et publia des traductions de *Daphnis et Chloé* (1810) et de deux livres de Xénophon. La Restauration le jeta dans l'opposition politique; il devint célèbre en peu de temps par ses brillants pamphlets; ces légers écrits vivront, par une exception rare dans ce genre éphémère; leur style exquis et savant, un peu affecté, sous son apparente bonhomie, mais plein d'esprit et de malice, les préservera de l'oubli. Les *lettres* de Courier offrent les mêmes qualités et plus de naturel. Il mourut en 1825, assassiné par un de ses garde-chasse. (Voy. nos *Leçons de Littérature française*, t. II, p. 264).

Un plébiscite militaire.

(Extrait d'une lettre à M. N..., datée de Plaisance, mai 1804.)

Nous venons de faire un empereur, et pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble, et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroration. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? comme on dit: rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. « Messieurs, qu'opinez-vous? » Pas le mot; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou

plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit ; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous, ne voulez-vous pas ? — Je ne le veux pas, répond Maire. — A la bonne heure. » Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu ? j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie ? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? pourquoi, vous, ne le voulez-vous pas ? — Je ne sais, me dit-il ; mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté ? Être Bonaparte, et se faire sire ! *Il aspire à descendre*¹ ; mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse², et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

1. Et monté sur le faite il aspire à descendre.

(*Cinna*.)

2. Pauline Bonaparte, veuve du général Leclerc, épousa le prince Camille Borghèse.

La sensation est faible. On ne sait pas bien encore ce que cela veut dire. On ne s'en soucie guère, et nous en parlons peu.

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous. A peu près de même, sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne¹.

Avec la permission du poète, cela est faux. On ne tremble point. On veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paye.

Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom un titre supérieur à celui de roi. Adieu, nous t'attendons ici.

A madame ***

A Reggio, en Calabre, le 15 avril 1805.

Pour peu qu'il vous souvienne, Madame, du moindre de vos serviteurs, vous ne serez pas fâchée, j'imagine, d'apprendre que je suis vivant à Reggio, en Calabre, au bout de l'Italie, plus loin que je ne fus jamais de Paris et de vous, Madame. Pour vous écrire, depuis six mois que je roule ce projet dans ma tête, je n'ai pas faute de matière, mais de temps et de repos. Car nous triomphons en courant, et ne nous sommes encore arrêtés qu'ici, où terre nous a manqué. Voilà, ce me semble, un royaume assez lestement conquis, et vous devez être contente de nous. Mais moi, je ne suis pas satisfait. Toute l'Italie n'est rien pour moi, si je n'y joins la Sicile. Ce que j'en dis, c'est pour soutenir mon caractère de conquérant; car entre nous, je me soucie peu que la Sicile paye ses taxes à Joseph ou à Ferdinand. Là-dessus j'entrerais facilement en compositi-

1. Vers de Voltaire dans *la Mort de César* act. II, sc. II.

tion, pourvu qu'il me fût permis de la parcourir à mon aise; mais en être venu si près, et n'y pouvoir mettre le pied, n'est-ce pas pour enrager? Nous la voyons en vérité, comme des Tuileries vous voyez le faubourg Saint-Germain; le canal n'est, ma foi, guère plus large; et pour le passer, cependant, nous sommes en peine. Croiriez-vous? s'il ne nous fallait que du vent, nous ferions comme Agamemnon : nous sacrifierions une fille. Mais pas une barque, et voilà l'embarras. Il nous en vient, dit-on; tant que j'aurai cet espoir, ne croyez pas, Madame, que je tourne jamais un regard en arrière, vers les lieux où vous habitez, quoiqu'ils me plaisent fort. Je veux voir la patrie de Proserpine, et savoir un peu pourquoi le diable a pris femme en ce pays-là¹. Je ne balance point, Madame, entre Syracuse et Paris; tout badaud que je suis, je préfère Aréthuse², à la fontaine des Innocents.

Ce royaume que nous avons pris n'est pourtant pas à dédaigner : c'est bien, je vous assure, la plus jolie conquête qu'on puisse jamais faire en se promenant. J'admire surtout la complaisance de ceux qui nous le cèdent. S'ils se fussent avisés de le vouloir défendre, nous l'eussions bonnement laissé là; nous n'étions pas venus pour faire violence à personne. Voilà un commandant de Gaëte qui ne veut pas rendre sa place; eh bien! qu'il la garde! Si Capoue en eût fait de même, nous serions encore à la porte, sans pain ni canons. Il faut convenir que l'Europe en use maintenant avec nous fort civilement. Les troupes en Allemagne nous apportaient leurs armes, et les gouverneurs leurs clefs, avec une bonté adorable. Voilà ce qui encourage dans le métier de conquérant; sans cela on y renoncerait.

1. Dans les poètes latins l'enlèvement de Proserpine par Pluton, dieu des Enfers, est placé près d'Enna, en Sicile.

2. Célèbre fontaine située dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse.

Tant y a que nous sommes au fin fond de la botte, dans le plus beau pays du monde, et assez tranquilles, n'était la fièvre et les insurrections. Car le peuple est impertinent; des coquins de paysans s'attaquent aux vainqueurs de l'Europe. Quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. On fait peu d'attention à cela : tant pis pour qui se laisse prendre. Chacun espère s'en tirer avec son fourgon plein, ou ses mulets chargés, et se moque de tout le reste.

Quant à la beauté du pays, les villes n'ont rien de remarquable, pour moi du moins; mais la campagne, je ne sais comment vous en donner une idée : cela ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir. Ne parlons pas des bois d'orangers, ni des haies de citronniers; mais tant d'autres arbres et de plantes étrangères que la vigueur du sol y fait naître en foule, ou bien les mêmes que chez nous, plus grandes, plus développées, donnent au paysage un tout autre aspect. En voyant ces rochers, partout couronnés de myrtes et d'aloès, et ces palmiers dans les vallées, vous vous croyez au bord du Gange ou sur le Nil, hors qu'il n'y a ni pyramides ni éléphants; mais les buffles en tiennent lieu, et figurent fort bien, parmi les végétaux africains, avec le teint des habitants, qui n'est pas non plus de notre monde. A vrai dire, les habitants ne se voient plus guère hors des villes; par là, ces beaux sites sont déserts, et l'on est réduit à imaginer ce que ce pouvait être, alors que les travaux et la gaieté des cultivateurs animaient tous ces tableaux.

Voulez-vous, Madame, une esquisse des scènes qui s'y passent à présent? Figurez-vous, sur le penchant de quelque colline, le long de ces roches décorées comme je viens de vous le dire, un détachement d'une centaine de nos gens, en désordre. On marche à l'aventure, on n'a souci de rien. Prendre des précautions, se garder, à quoi bon?

Depuis plus de huit jours il n'y a point eu de troupes massacrées dans ce canton. Au pied de la hauteur coule un torrent rapide, qu'il faut passer pour arriver sur l'autre montée : partie de la file est déjà dans l'eau, partie en deçà, au delà. Tout à coup se lèvent de différents côtés mille tant paysans que bandits, forçats déchaînés, déserteurs, commandés par un sous-diacre. Bien armés, bons tireurs, ils font feu sur les nôtres avant d'être vus ; les officiers tombent les premiers ; les plus heureux meurent sur la place : les autres, durant quelques jours, servent de jouet à leurs bourreaux.

Cependant le général, colonel ou chef, n'importe de quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien, sans savoir la plupart du temps si les passages étaient libres, informé de la déconfiture, s'en prend aux villages voisins ; il y envoie un aide de camp avec cinq cents hommes. On pille, on égorge ; et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre....

On ne songe guère, où vous êtes, si nous nous massacrions ici. Vous avez bien d'autres affaires : le cours de l'argent, la hausse et la baisse, les faillites, la bouillotte ; ma foi, votre Paris est un autre coupe-gorge, et vous ne valez guère mieux que nous. Il ne faut point trop détester le genre humain, quoique détestable : mais si l'on pouvait faire une arche pour quelques personnes comme vous, Madame, et noyer encore une fois tout le reste, ce serait une bonne opération. Je resterais sûrement dehors, mais vous me tendriez la main, ou bien un bout de votre châle (est-ce le mot¹?), sachant que je suis et serai toute ma vie, Madame..., etc.

1. Le mot et la chose étaient nouveaux en France. On écrivait souvent *schall* ; de l'arabe *schdl*, vêtement de laine dont on enveloppe en Orient la tête, le cou et le corps jusqu'aux reins

130. FELICITÉ DE LA MENNAIS (1782-1854).

Hugues-Félicité Robert de La Mennais, né à Saint-Malo en 1782, ordonné prêtre en 1816, publia en 1817 le premier volume d'un *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Le succès du livre fut immense. Les volumes suivants furent plus discutés; l'auteur, déplaçant les bases de la certitude que la philosophie cartésienne avait fait reposer sur l'adhésion de la raison humaine aux choses évidentes, voulait la placer dans le consentement du témoignage humain exprimé par la papauté. Après la révolution de 1830, La Mennais voulut concilier dans le journal *l'Avenir* l'orthodoxie avec les doctrines politiques les plus radicales. Le Pape condamna *l'Avenir*. La Mennais rompit avec l'Eglise et passa du côté de la démocratie avancée. Il publia dans ces sentiments *les Paroles d'un croyant* (1834), ce *Livre du peuple* (1837) et beaucoup d'autres écrits, animés d'un style éloquent, mais un peu tendu et parfois emphatique. Son *Esquisse d'une philosophie* (1841-1846) repose sur un système faux, mais renferme des pages fortement pensées et admirablement écrites, surtout dans la partie qui traite de l'Esthétique.

Les pêcheurs.

(Extrait de UNE VOIX DE PRISON, 1841.)

Au fond d'une petite anse, sous une falaise creusée à sa base par les flots, entre les rochers où pendaient de longues algues d'un vert glauque, deux hommes, l'un jeune, l'autre âgé, mais robuste encore, appuyés contre une barque de pêcheur, attendaient la marée qui montait lentement, à peine effleurée par une brise mourante. Se gonflant près du bord, la lame glissait mollement sur le sable avec un murmure faible et doux.

Quelque temps après, on voyait la barque s'éloigner du rivage et s'avancer vers la haute mer, la proue relevée, laissant derrière elle un ruban d'écume blanche.

Le vieillard, près du gouvernail, regardait les voiles qui tantôt s'enflaient, tantôt s'affaissaient, comme des ailes fatiguées. Son regard alors semblait chercher un signe à l'horizon et dans les nuées stagnantes. Puis, retombant dans ses pensées, on lisait sur son front bruni toute une vie de labeur et de combat soutenu sans fléchir jamais.

Le reflux creusait dans la mer calme des vallons où se jouait la pétrelle ¹, gracieusement balancée sur les ondes luisantes et plombées. Du haut des airs, la mauve² s'y plongeait comme une flèche, et sur la pointe noire d'un rocher le lourd cormoran reposait immobile.

Le moindre accident, un léger souffle, un jet de lumière, variait l'aspect de ces scènes changeantes. Le jeune homme, replié en soi, les voyait comme on voit en songe. Son âme ondoyait et flottait au bruit du sillage, semblable au son monotone et faible dont la nourrice endort l'enfant.

Soudain, sortant de sa rêverie, ses yeux s'animent, l'air retentit de sa voix sonore :

« Au laboureur les champs, au chasseur les bois, au pêcheur la mer et ses flots, et ses récifs et ses orages !

« Le ciel au-dessus de sa tête, l'abîme sous ses pieds, il est libre, il n'a de maître que soi.

« Comme elle obéit à sa main, comme elle s'élanche sur les plaines mobiles, la frêle barque qu'animent les souffles de l'air !

« Il lutte contre les vagues et les soumet, il lutte contre les vents et les dompte. Qui est fort, qui est grand comme lui !

« Où sont les bornes de ses domaines ? Quelqu'un les trouva-t-il jamais ? Partout où s'épanche l'Océan, Dieu lui a dit : Va, ceci est à toi.

« Ses filets recueillent au fond des eaux une moisson vivante. Il a des troupeaux innombrables qui s'engraissent pour lui dans les pâturages que recouvrent les mers !

« Des fleurs violettes, bleues, jaunes, pourprées, éclosent en leur sein, et, pour charmer ses regards, les nuages lui offrent de vastes plages, de beaux lacs azurés, de larges fleuves, et des montagnes, et des vallées, et des villes fan-

1. Ordinairement masculin. Le pétrel est un oiseau palmipède de haute mer.

2. Sorte de mouette.

tastiques, tantôt plongées dans l'ombre, tantôt illuminées de toutes les splendeurs du couchant.

« Oh ! qu'elle m'est douce, la vie du pêcheur. Que ses rudes combats et ses mâles joies me plaisent !

« Cependant, ma mère, quand la nuit, le grain tout à coup ébranle notre cabane, de quelles transes votre cœur est saisi ! Comme vous vous relevez toute tremblante pour invoquer la Vierge divine, qui protège les pauvres matelots !

« A genoux devant son image, vos pleurs coulent pour votre fils, poussé par le tourbillon dans les ténèbres, vers les écueils où l'on entend les plaintes des trépassés mêlées à la voix de la tempête. »

L'art et l'idéal.

(Extrait de l'ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE, 1841-1846.)

L'art n'est pas une simple imitation de la Nature ; il doit révéler, sous ce qui frappe les sens, le principe interne, l'idéale beauté que l'esprit seul perçoit, et qu'éternellement Dieu contemple en soi. Cela est vrai de tout ce que la Création offre à nos regards, depuis la fleur qui penche sur les eaux jusqu'à l'homme qui élève vers les cieux son front sublime.

Il se mêle toujours quelque chose de nous aux lieux que nous voyons. L'impression physique que nos sens en reçoivent se transforme en dedans de nous-mêmes, et y suscite, pour ainsi parler, une image idéale en harmonie avec nos pensées, nos sentiments, notre être intime. Que deux artistes peignent d'après nature le même paysage, leurs œuvres, l'une et l'autre matériellement exactes, pourront différer profondément, et aucune ne reproduira uniquement la nature ; elles seront empreintes d'un caractère directement émané de l'artiste. L'air, la lumière, les nuances des ombres, les teintes des objets, tout cela et mille au-

tres choses s'éloigneront plus ou moins de la réalité, pour mieux correspondre à son type conçu par l'esprit, pour que cet ensemble s'anime et parle. Et, en effet, ce qui distingue particulièrement les grands maîtres, c'est qu'ils ont su prêter aux lieux un langage indéfinissable, qui touche, émeut, provoque la rêverie et l'attire doucement comme en des espaces infinis. Le Poussin, Salvator Rosa, Claude Lorrain ¹, possédaient merveilleusement le secret de cette langue, comme aussi quelques peintres hollandais. Dites-moi par quelle mystérieuse magie ils nous retiennent des heures et des heures, plongés dans une vague contemplation, devant ce que la Nature a de plus ordinaire et de plus simple en apparence : une prairie avec un ruisseau et quelques vieux saules ; une vallée que traverse un torrent grossi par l'orage, dont les derniers restes, où se jouent les feux du couchant, fuient et se dissipent à l'horizon ; sur une grève déserte, une cabane au pied d'un rocher nu ; la mer agitée, et, dans le lointain, une voile qui s'incline entre deux lames, sous l'effort du vent. Ne voit-on pas qu'ici c'est la pensée de l'artiste, sa vie interne qui se communique à vous, s'empare de vous ; c'est l'art qui vous emporte sur ses ailes puissantes en des régions plus hautes que tout ce que peuvent atteindre les sens.

Chaque plante a son modèle, son idéale beauté comme elle a sa voix dans le concert harmonieux des êtres ; et à mesure qu'ils s'élèvent, cette beauté resplendit d'un plus vif éclat, cette voix devient plus expressive. Ne discernerez-vous pas, sous la forme extérieure, dans les animaux de Paul Potter², une vie interne propre à chacun d'eux, une manifestation de leur nature essentielle et typique ? L'allure, la pose, le regard, tout parle en eux. La peinture peut

1. Nicolas Poussin, né aux Andelys, 1594 ; mort à Rome (1665). Salvator Rosa, peintre de l'école napolitaine (1615-1673). Claude Lorrain, voy. p. 186, n. 1.

2. Paul Potter, peintre hollandais (1625-1654).

même, comme la poésie, prêter aux êtres inférieurs une sorte de sens moral, les rapprocher de nous sous ce rapport, parce que, en effet, notre influence les modifie profondément, imprime à leurs instincts, plus développés à certains égards, une direction supérieure à celle qu'ils recevraient livrés à eux-mêmes. Le chien d'Eumée, reconnaissant après tant d'années d'absence, Ulysse que nul autre ne reconnaît, n'offre-t-il pas à l'art un germe de beauté indépendante de la forme matérielle? Quelle distance, quant à l'expression, du cheval sauvage des pampas, au cheval de Job, et plus encore à celui que Virgile dépeint, associant son deuil au deuil paternel, et versant de grandes larmes en suivant le cercueil de Pallante¹!

Chaque sphère d'existence présente ainsi un type idéal du Beau, distinct du pur phénomène sensible; et ce Beau idéal, s'élevant avec les natures, atteint dans le plus parfait des êtres connus de nous, dans l'homme en un mot, son terme extrême. Mais dans l'homme aussi il va s'élevant, selon la conception que l'homme même s'est faite de son propre exemplaire immuable, éternel, et du Beau absolu qu'il reflète.

131. FRANÇOIS GUIZOT (1787-1874).

François Guizot, né à Nîmes en 1787, professeur d'histoire moderne à la Sorbonne en 1812, entra dans la vie politique après la Restauration, sans abandonner ses travaux historiques. De 1830 à 1848, il fut presque toujours ministre, et à la tête des affaires de 1840 à 1848. Ses principaux ouvrages sont : *l'Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1827-1828), *l'Histoire générale de la civilisation en Europe et en France*, les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-1868), *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants* (1872-1875), etc., etc. Son style est grave, correct et sain; il conserve sans affectation les bonnes traditions du français du xviii^e siècle. En général on ne met pas assez haut Guizot, comme écrivain. La grande renommée de l'homme politique a laissé un peu trop dans l'ombre celle du lettré. (Voy. nos *Leçons de Littérature française*, t. II, p. 266).

1.

Post bellator equus, positus insigenibus. Æthon.
 Il lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

(*Enéide*, XI, 89).

Mort de Strafford.

(Extrait de l'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE.)

La perte de Strafford¹ fut irrévocablement résolue ; son procès commença. La chambre des communes tout entière y voulut assister, pour soutenir l'accusation de sa présence. Avec les communes d'Angleterre siégeaient les commissaires d'Écosse et d'Irlande, également accusateurs. Quatre-vingts pairs étaient présents comme juges ; les évêques, d'après le vœu violemment exprimé des communes, s'étaient récusés, comme dans tout procès de vie et de mort. Au-dessus des pairs, dans une tribune fermée, prirent place le roi et la reine, avides de tout voir, mais cachant, l'un son angoisse, l'autre sa curiosité. Dans des galeries et sur des gradins plus élevés se pressaient une foule de spectateurs, hommes, femmes, presque tous de haut rang, émus d'avance par la pompe du spectacle, la grandeur de la cause et l'attente qu'excitait le caractère connu de l'accusé.

Conduit par eau de la Tour à Westminster, il traversa sans trouble ni insulte la multitude assemblée aux portes : en dépit de la haine, sa grandeur si récente, son maintien, la terreur même naguère attachée à son nom, commandaient encore le respect. A mesure qu'il passait, le corps un peu courbé avant l'âge par la maladie, mais le regard brillant et fier comme dans la jeunesse, la foule s'écartait, tous ôtaient leur chapeau, et il saluait avec courtoisie, regardant cette attitude du peuple comme de bon augure. L'espérance ne lui manquait point : il dédaignait ses adversaires, avait bien étudié les charges, et ne doutait pas qu'il ne réussît à se laver du crime de haute trahison.

En effet l'accusé se défendit énergiquement pendant dix-sept jours au bout desquels les communes, désespérant d'arracher aux

1. Le premier acte du *Long Parlement* avait été de séparer le Roi du plus habile ministre qui l'eût servi dans l'exercice de la puissance absolue, le comte de Strafford, gouverneur d'Irlande (1641).

lords une condamnation légale, résolurent de frapper Strafford par un *bill d'attainder*, c'est-à-dire par une loi exceptionnelle qui le déclarerait coupable en dehors de tout jugement et l'enverrait à l'échafaud. Le *bill* fut voté par les deux chambres; mais il fallait la sanction du roi; il la refusa. Des émeutes éclatèrent pour la lui arracher par la force ou par la crainte.

La reine¹ épouvantée des émeutes chaque jour plus vives, de tout temps ennemie de Strafford, et craignant même, dit-on, d'après les rapports de quelques affidés, qu'il ne se fût engagé pour sauver sa vie à révéler tout ce qu'il savait de ses intrigues, vint assiéger son mari de ses soupçons et de ses terreurs; son effroi était si grand, qu'elle voulait s'enfuir, s'embarquer, retourner en France, et faisait déjà ses préparatifs de départ. Troublé des pleurs de sa femme, hors d'état de se résoudre seul, Charles convoqua d'abord un conseil privé, puis les évêques. Le seul évêque de Londres, Juxon, lui conseilla de suivre sa conscience; tous les autres, l'évêque de Lincoln surtout, prélat intrigant, longtemps opposé à la cour, le pressèrent de sacrifier un individu au trône, sa conscience d'homme à sa conscience de roi. Il sortait à peine de cette conférence, une lettre de Strafford lui fut remise : « Sire, lui écrivait le comte, après un long et rude combat, j'ai pris la seule résolution qui me convienne; tout intérêt privé doit céder au bonheur de votre personne sacrée et de l'État; je vous supplie d'écartier, en acceptant ce bill, l'obstacle qui s'oppose à un accord entre vous et vos sujets. Mon consentement, Sire, vous acquittera plus devant Dieu que tout ce que pourraient faire les hommes; nul traitement n'est injuste envers qui veut le subir. Mon âme, près de s'échapper, pardonne à tout et à tous avec la douceur d'une joie infinie. Je vous demande seulement d'accorder à mon pauvre fils et à ses trois sœurs autant de bienveillance, ni plus ni moins, qu'en méritera

1. Henriette de France, fille de Henri IV, sœur de Louis XIII, mère de Charles II, de Jacques II, et de Henriette d'Angleterre duchesse d'Orléans.

leur malheureux père, selon qu'il paraîtra un jour coupable ou innocent. »

Le lendemain le secrétaire d'Etat Carlton vint de la part du roi, annoncer à Strafford qu'il avait consenti au bill fatal. Quelque surprise parut dans les regards du comte, et pour toute réponse il leva les mains au ciel, en disant : « *Nolite confidere in principibus et filiis hominum, in quibus non est salus*¹. »

Au lieu d'aller en personne, comme il l'avait promis à Hollis, demander aux chambres un sursis, le roi se contenta de leur envoyer par le prince de Galles une lettre qui finissait par ce *post-scriptum* : « S'il doit mourir, ce serait une charité de lui laisser jusqu'à samedi. » Les chambres la relurent deux fois, et, sans tenir compte de cette froide prière, fixèrent l'exécution au lendemain.

Le gouverneur de la Tour, chargé d'accompagner Strafford, l'engagea à prendre une voiture pour échapper aux violences du peuple : « Non, Monsieur, lui dit le comte ; je sais regarder la mort en face, et le peuple aussi. Que je ne m'échappe point, cela vous suffit ; quant à moi, que je meure par la main du bourreau ou par la furie de ces gens-là, si cela peut leur plaire, rien ne m'est plus indifférent. » Et il sortit à pied, précédant les gardes et promenant de tous côtés ses regards, comme s'il eût marché à la tête de ses soldats. En passant devant la prison de Laud², il s'arrêta ; la veille il l'avait fait prier de se trouver à la fenêtre et de le bénir au moment de son passage : « Mylord, dit-il en élevant la tête, votre bénédiction et vos prières ! » L'archevêque étendit les bras vers lui ; mais, d'un cœur moins ferme et affaibli par l'âge, il tomba évanoui. « Adieu, mylord, dit

1. « Ne mettez pas votre confiance dans les princes et dans les fils des hommes ; il n'est point de salut en eux. »

2. Laud, archevêque de Cantorbéry, né en 1575 ; fut ministre d'État en même temps que Strafford ; frappé comme ce dernier par un *bill d'attainder*, il périt sur l'échafaud en 1645.

Strafford en s'éloignant, que Dieu protège votre innocence ! » Arrivé au pied de l'échafaud, il y monta sur-le-champ, suivi de son frère, des ministres de l'Église et de plusieurs de ses amis, s'agenouilla un moment, puis, se relevant pour parler au peuple : « Je souhaite, dit-il, à ce royaume toutes les prospérités de la terre : vivant, je l'ai toujours fait ; mourant, c'est mon seul vœu. Mais je supplie chacun de ceux qui m'écoutent d'examiner sérieusement, et la main sur le cœur, si le début de la réformation d'un royaume doit être écrit en caractères de sang ; pensez-y bien en rentrant chez vous. A Dieu ne plaise que la moindre goutte de mon sang retombe sur aucun de vous ! Mais je crains que vous ne soyez dans une mauvaise voie. » Il s'agenouilla de nouveau et pria un quart d'heure ; puis se tournant vers ses amis, il prit congé de tous, serrant à chacun la main et leur donnant quelques conseils : « J'ai presque fini, leur dit-il ; un seul coup va rendre ma femme veuve, mes chers enfants orphelins, mes pauvres serviteurs sans maître ; que Dieu soit avec vous et avec eux tous ! Grâce à lui, ajouta-t-il en se déshabillant, j'ôte mon habit, le cœur aussi tranquille qu'en le quittant pour dormir. » Il appela le bourreau, lui pardonna, pria encore un moment, posa sa tête sur le billot et donna lui-même le signal. Sa tête tomba ; le bourreau la montra au peuple en criant : « Dieu sauve le roi ! » De violentes acclamations éclatèrent ; plusieurs bandes se répandirent dans la cité, célébrant à grands cris leur victoire ; d'autres se retirèrent silencieusement, pleins de doute et d'inquiétude sur la justice du vœu qu'ils venaient de voir accompli.

La société française au temps de l'Empire.

(Extrait des MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE SON TEMPS, 1858.)

Je ne suis entré qu'en 1814 dans la vie publique ; je n'avais servi ni la Révolution ni l'Empire. Étranger par

mon âge à la Révolution, je suis resté étranger à l'Empire par mes idées. Depuis que j'ai pris quelque part au gouvernement des hommes, j'ai appris à être juste envers l'empereur Napoléon : génie incomparablement actif et puissant, admirable par son horreur du désordre, par ses profonds instincts de gouvernement, et par son énergique et efficace rapidité dans la reconstruction de la charpente sociale ; mais génie sans mesure et sans frein, qui n'acceptait ni de Dieu, ni des hommes, aucune limite à ses désirs ni à ses volontés, et qui par là demeurait révolutionnaire en combattant la révolution ; supérieur dans l'intelligence des conditions générales de la société, mais ne comprenant qu'imparfaitement, dirai-je grossièrement, les besoins moraux de la nature humaine, et tantôt leur donnant satisfaction avec un bon sens sublime, tantôt les méconnaissant et les offensant avec un orgueil impie. Qui eût pu croire que le même homme qui avait fait le Concordat et rouvert en France les églises, enlèverait le pape de Rome et le retiendrait prisonnier à Fontainebleau ? C'est trop de maltraiter également les philosophes et les chrétiens, la raison et la foi. Entre les grands hommes ses pareils, Napoléon a été le plus nécessaire à son temps, car nul n'a fait si promptement ni avec tant d'éclat succéder l'ordre à l'anarchie ; mais aussi le plus chimérique en vue de l'avenir, car après avoir possédé la France et l'Europe, il a vu l'Europe le chasser, même de la France, et son nom demeurera plus grand que ses œuvres, dont les plus brillantes, ses conquêtes, ont tout à coup et entièrement disparu avec lui. En rendant hommage à sa grandeur, je ne regrette pas de ne l'avoir appréciée que tard, et quand il n'était plus ; il y avait pour moi sous l'Empire trop d'arrogance dans la force et trop de dédain du droit, trop de révolution et trop peu de liberté.

Ce n'est pas que je fusse à cette époque très préoccupé

de la politique, ni impatient que la liberté m'en ouvrit l'accès. Je vivais dans la société de l'opposition, mais d'une opposition qui ne ressemblait guère à celle que nous avons vue et faite pendant trente ans. C'étaient les débris du monde philosophique et de l'aristocratie libérale du dix-huitième siècle, les derniers représentants de ces salons qui avaient librement pensé à tout, parlé de tout, mis tout en question, tout espéré et tout promis, par mouvement et plaisir d'esprit plutôt que par aucun dessein d'intérêt ni d'ambition. Les mécomptes et les désastres de la Révolution n'avaient point fait abjurer aux survivants de cette brillante génération leurs idées et leurs désirs; ils restaient sincèrement libéraux, mais sans prétentions pressantes, et avec la réserve de gens qui ont peu réussi et beaucoup souffert dans leurs tentatives de réforme et de gouvernement. Ils tenaient à la liberté de la parole, mais n'aspiraient point à la puissance; ils détestaient et critiquaient vivement le despotisme, mais sans rien faire pour le réprimer ou le renverser. C'était une opposition de spectateurs éclairés et indépendants qui n'avaient aucune chance ni aucune envie d'intervenir comme acteurs.

Société charmante, dont, après une longue vie de rudes combats, je me plais à retrouver les souvenirs. M. de Talleyrand me disait un jour : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1780, ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre. » Quel puissant plaisir en effet que celui d'un grand mouvement intellectuel et social qui, loin de suspendre et de troubler à cette époque la vie mondaine, l'animait et l'ennoblissait, en mêlant de sérieuses préoccupations à ses frivoles passe-temps; qui n'imposait encore aux hommes aucune souffrance, aucun sacrifice et leur ouvrait pourtant les plus brillantes perspectives! Le dix-huitième siècle a été certainement le plus tentateur

et le plus séducteur des siècles ; car il a promis à la fois satisfaction à toutes les grandeurs et à toutes les faiblesses de l'humanité ; il l'a en même temps élevée et énervée, flattant tour à tour ses plus nobles sentiments et ses plus terrestres penchants, l'enivrant d'espérances sublimes et la berçant de molles complaisances. Aussi a-t-il fait, pêle-mêle, des utopistes et des égoïstes, des fanatiques et des sceptiques, des enthousiastes et des incrédules moqueurs, enfants très divers du même temps, mais tous charmés de leur temps et d'eux-mêmes, et jouissant ensemble de leur commune ivresse à la veille du chaos. Quand j'entrai dans le monde en 1807, on venait de sortir de ce chaos ; l'enivrement de 1789 avait bien complètement disparu ; la société, tout occupée de se rasseoir, ne songeait plus à s'élever en s'amusant ; les spectacles de la force avaient remplacé pour elle les élans vers la liberté. La sécheresse, la froideur, l'isolement des sentiments et des intérêts personnels, c'est le train et l'ennui ordinaires du monde ; la France lasse d'erreurs et d'excès étranges, avide d'ordre et de bon sens commun, retombait dans cette ornière. Au milieu de la réaction générale les fidèles héritiers des salons lettrés du dix-huitième siècle y demeuraient seuls étrangers ; seuls ils conservaient deux des plus nobles et des plus aimables dispositions de leur temps, le goût désintéressé des plaisirs de l'esprit et cette promptitude à la sympathie, cette curiosité bienveillante et empressée, ce besoin de mouvement moral et de libre entretien, qui répandent sur les relations sociales tant de fécondité et de douceur.

132. ALPHONSE DE LAMARTINE (1790-1869).

Alphonse-Marie-Louis Prat de Lamartine, né à Mâcon en 1790, publia en 1820 les *Premières Méditations poétiques*, dont l'éclatant succès révéla une poésie nouvelle à la France. En 1823, il fit paraître les *Secondes Méditations poétiques* ; et successivement *la Mort de*

Socrate (1823), le *Dernier chant de Child-Harold* (1825), les *Harmories poétiques et religieuses* (1830). En 1832 il fit un voyage en Orient, qu'il raconta (*Voyage en Orient*, 1835); l'année suivante il donna *Jocelyn*, roman en forme de poème (1836), puis la *Chute d'un Ange* (1838) et les *Recueils poétiques* (1839). Dès lors il écrivit peu de vers. Au retour de son grand voyage il était entré dans la vie politique; après la chute de Louis-Philippe, il joua un moment dans les affaires publiques un rôle prépondérant (1848). Son *Histoire des Girondins* (1847) lui avait acquis une immense célébrité; mais la popularité de son nom fut courte. Eloigné du pouvoir après l'insurrection de juin 1848, il consacra les vingt dernières années de sa vie à un travail littéraire hâtif et forcé que commandait le délabrement de sa fortune. De belles pages s'y trouvent noyées dans une facilité diffuse et vide; mais les qualités suprêmes de l'auteur, le mouvement et l'harmonie, ne l'abandonnent jamais. (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 245.)

Les étoiles.

(Extrait des SECONDES MÉDITATIONS POÉTIQUES, 1823.)

... De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
 Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
 Les uns, déjà vieillis, pâlisent à nos yeux ;
 D'autres se sont perdus dans les routes des cieus ;
 D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
 Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
 Et charmant l'Orient de leurs fraîches clartés,
 Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.

.
 Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
 Tous ces mondes flottants gravitent en silence ;
 Et nous-même ¹ avec eux emportés dans leur cours,
 Vers un port inconnu nous avançons toujours.
 Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphire,
 On sent la terre aussi flotter comme un navire ;
 D'une écume brillante on voit les monts couverts
 Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs ;
 Sur ces vagues d'azur où le globe se jôue,
 On entend l'aquilon se briser sous la proue,

1. Voy. *, II, p. 7, note 3.

Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
 Et de ses flancs battus les sourds gémissements ;
 Et l'homme sur l'abîme où sa demeure flotte,
 Vogue avec volupté sur la foi du pilote !
 Soleils, mondes errants, qui voguez avec nous,
 Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?
 Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?
 Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide ?
 Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
 Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
 Semer l'immensité des débris du naufrage ?
 Ou conduits par sa main sur un brillant rivage,
 Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
 Dans un golfe du ciel aborder endormis ?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
 Mondes étincelants, vous le savez sans doute !
 Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez
 Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;
 Plus brillantes que nous, vous savez davantage :
 Car de la vérité la lumière est l'image.
 Tentes du ciel, Edens, temples, brillants palais,
 Vous êtes un séjour d'innocence et de paix !
 Dans le calme des nuits, à travers la distance,
 Vous en versez sur nous la lointaine influence. -
 Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
 Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,
 Dans vos brillants climats que le regard envie,
 Nourrissent à jamais les enfants de la vie ;
 Et l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,
 Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
 Hélas ! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
 Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
 Beaux astres, fleurs du ciel, dont le lis est jaloux,

J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous !
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,
Éclorre tout à coup sous les pas de mon Dieu ;
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème !

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre ;
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme, et, s'il est ici-bas,
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur, qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,
Un malheureux au jour déroband ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,
Un génie inquiet, une active pensée,
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée,
Mon rayon pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux.
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine ;
Je sécherais leurs pleurs, et, quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,

Mon rayon en quittant leur paupière attendrie
 Leur laisserait encor la vague rêverie,
 Et la paix, et l'espoir ; et, lassés de gémir,
 Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir...

Le Crucifix.

(Extrait des SECONDES MÉDITATIONS POÉTIQUES, 1823.)

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
 Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
 Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
 Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
 Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
 Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
 De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
 Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
 Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
 A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
 Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
 La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
 La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
 Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
 Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
 L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche
 L'autre, languissamment replié sur son cœur,
 Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
 L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
 Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
 Comme un léger parfum que la flamme dévore
 Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée ;
 Le souffle se taisait dans son sein endormi,
 Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
 Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
 Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
 Comme si du trépas la majesté muette
 L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
 Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
 « Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
 Emportez-les, mon fils. »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
 Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
 Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :
 Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
 Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
 Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
 Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
 Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
 Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
 N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
 Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,

Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds ! Que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu ;
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
 Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
 Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
 L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
 Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
 De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
 Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où des morts perçant la voûte sombre,
 Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
 Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
 De l'éternelle croix.

Milly ou la terre natale.

(Extrait des HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES, 1830.)

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
 Dans son brillant exil mon cœur en a frémi.
 Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
 Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
 Vallons que tapissait le givre du matin,
 Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
 Vieilles tours, que le soir dorait dans le lointain ;

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
 Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
 Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
 Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour ;

Chaudière où du foyer étincelait la flamme,
 Toits que le pèlerin aimait à voir fumer,
 Objets inanimés, avez-vous donc une âme
 Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front dans leur arc infini
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni ;
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir ;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis ;
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil ;
Ou s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite
Me montrer l'infini que le mystère habite ;
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages
De pics et de rochers ici se hérissier,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume, et leurs fleuves en poudre ;
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts, ou leur image sombre

Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux ;
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume et l'Élysée : et mon cœur n'est pas là!...

Mais il est sur la terre une montagne aride,
Qui ne porte en ses flancs ni bois, ni flot limpide ;
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines ;
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît, et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avars champs de nos sueurs payés ;
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre, ou rampent sur le sable ;
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute, en laissant sa laine en tribut aux épines ;
Lieu que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille ;
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie ou les vents,

Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre,
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie ;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon ;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare ;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux ;
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise après de longs efforts,
Dépose, en gémissant, son urne sur les bords ;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue ;
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau ;
Et, sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.
Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,

Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
 Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain.
 Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
 Seulement, répandus de distance en distance,
 De sauvages abris qu'habite l'indigence,
 Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
 Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés ;
 Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
 Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure ;
 Enfin un sol sans ombre, et des cieus sans couleur,
 Et des vallons sans onde ! — Et c'est là qu'est mon cœur !

Le labourage.

(Extrait de JOCELYN, 1835.)

Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
 Debout au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
 La sueur du sentier sur son front mâle et doux ;
 La femme et les enfants tout petits, à genoux
 Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
 Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
 Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
 Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux.
 Ils ruminent en paix, pendant que l'ombre obscure,
 Sous le soleil montant, se replie à mesure,
 Et laissant de la glèbe attiédir la froideur,
 Vient mourir et border les pieds du laboureur.
 Il rattache le joug, sous la forte courroie,
 Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie :
 Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
 Des gouttes de rosée encore tout trempés ;
 Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
 Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent
 Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux

Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux ;
 Au joug de bois poli le timon s'équilibre,
 Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,
 L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
 Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.
 La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
 En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise,
 Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
 Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
 En deux monceaux poudreux les ailes la renversent
 Ses racines à nu, ses herbes se dispersent ;
 Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
 Se tordent sur son sein en tronçons torturés ;
 L'homme les foule aux pieds, et, secouant le manche,
 Enfonce plus avant le glaive qui les tranche ;
 Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts ;
 La femme parle aux bœufs du geste et de la voix ;
 Les animaux, courbés sur leur jarret qui plie,
 Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie ;
 Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur.
 Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur,
 L'homme presse le pas, la femme suit à peine.
 Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine ;
 Ils s'arrêtent ; le bœuf rumine, et les enfants
 Chassent avec la main les mouches de ses flancs.

33. ABEL-FRANÇOIS VILLEMAIN (1790-1870).

Abel-François Villemain, né à Paris en 1790, y mourut en 1870. Professeur d'éloquence française à la Sorbonne dès 1816, il y obtint sous la Restauration les plus brillants succès. Sous le gouvernement de Juillet il fut deux fois ministre de l'instruction publique. Ses principaux ouvrages sont : *l'Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle, au moyen âge* ; *le Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle* ; *les Souvenirs contemporains* ; un *Essai sur Pindare*, un autre sur Chateaubriand, etc., en outre une multitude de notices, de rapports et discours politiques et académiques. Membre de l'Académie française dès 1821, Villemain en devint le secrétaire perpétuel

non pas un grand tableau d'art, qu'on aurait pu le loisir d'étudier, mais une suite de portraits expressifs qui amusent, qui passent, et dont pourtant on se souvient. Loin donc de partager l'opinion que vous venez de soutenir, loin de croire, comme vous, que le théâtre est par état en opposition avec les mœurs, qu'il est le contre-pied de la société et que, pour plaire au public, il ne doit pas du tout lui ressembler, je m'en tiens, je l'avoue, à l'ancienne opinion, et je chargerai vos comédies de réfuter en partie votre discours.

La comédie, sans doute, n'est pas à elle seule toute l'histoire d'un peuple; mais elle explique, elle supplée cette histoire; elle ne dit rien des événements politiques, depuis Aristophane du moins, ou si vous voulez depuis *Bertrand et Raton*¹; mais elle est un témoin de l'esprit et des mœurs publiques, qui souvent ont donné naissance à ces événements. Sans nommer personne, elle écrit les mémoires de tout le monde. Connaissez-vous parfaitement le siècle de Louis XIV, sans Molière? Sauriez-vous aussi bien ce qu'étaient la cour, la ville et Tartuffe surtout? Il n'est aucune pièce de Molière, jusqu'au drame fabuleux de *Don Juan*, qui ne vous montre quelque côté curieux de l'esprit humain dans le dix-septième siècle, qui ne vous fasse sentir le mouvement des mœurs, et deviner le travail même des opinions, sous le calme apparent de cette grande et majestueuse époque...

Dans les mœurs sont compris les préjugés, les souvenirs, les regrets d'un peuple. C'est pour cela qu'il va chercher parfois sur la scène des images qui ne sont pas l'expression immédiate de son état présent, mais qui lui rappellent ce qu'il souhaite, ou ce qu'il a perdu. Ainsi, pour prendre vos exemples, si, pendant les années paci-

1. Comédie de Scribe, jouée en 1833, et fort mêlée d'allusions aux hommes et aux faits politiques du temps.

fiques de la Restauration, vos colonels en retraite, vos vieux et braves soldats, vos *guerriers*, vos *lauriers* (pardon, Monsieur), avaient tant de faveur, ce n'est pas que ce tableau fût en contraste avec l'esprit du temps; c'est qu'au contraire il le flattait, en caressant un dépit national; et un politique clairvoyant aurait pu démêler, à ces spectacles si applaudis de la foule, une passion profonde, populaire, que quinze ans n'avaient pas éteinte, et qu'un jour fit éclater.

On trouve donc, Monsieur, dans votre propre théâtre, cette vérité contemporaine que vous refusiez tout à l'heure à la comédie, pour l'attribuer exclusivement à la chanson; et vous voilà vous-même plus historien que vous ne voulez. Au reste, monsieur, dans cette question, vous avez pris vos sûretés; vous avez mêlé la chanson et la comédie, et vous serez applaudi de tous côtés, quelque parti que l'on prenne sur votre théorie littéraire...

Au milieu d'une société placée tout entière sur le même niveau, mais mobile et agitée, vous avez mis en scène les opinions, les fantaisies, les modes, à mesure qu'elles posaient devant vous. Quand la vérité du jour ou du moment devenait difficile à aborder en face, vous l'avez quelquefois adroitement tournée, et vous avez dû prendre les nuances au lieu de grands traits, sachant faire applaudir même ce que vous ne disiez pas. Quelques-unes des petites pièces de Molière ne sont guère moins goûtées des connaisseurs que ses chefs-d'œuvre. Vous avez su être original, en les imitant; et quelquefois le souvenir ou la contre-partie d'une idée de ce grand poète vous a fourni toute une pièce nouvelle.

Mais c'est dans notre temps surtout, dans l'horizon de Paris, sa vie d'affaires et de plaisirs, sa banque, son commerce, sa littérature, c'est autour de vous, c'est aujourd'hui, c'est hier que vous avez saisi vos modèles et

reçu vos inspirations. Votre théâtre s'est rapproché de ces *proverbes* de salon, où la société se peint d'autant mieux qu'elle les fait elle-même, et qu'elle y met son langage. Mais en écrivant ainsi sous la dictée du public, en lui rendant ce qu'il vous donnait, que de vues heureuses et fines, que d'intentions comiques, quel vif et piquant dialogue marquaient votre part dans ce travail commun ! C'est par là, Monsieur, que vos pièces, transplantées, ont amusé toute la France, et que, passant à l'étranger, traduites, mêlées, allongées, selon le goût des peuples, elles ont défrayé les théâtres du Nord et du Midi. Partout on a ri, partout on s'est attaché à vos ouvrages ; ce qui prouve que le costume et l'à-propos ne sont pas tout dans ces pièces si parisiennes, et qu'elles ont un grand fond d'esprit vrai et de gaieté cosmopolite.

Je me souviens qu'un critique célèbre d'Allemagne, un peu sévère pour nos poètes classiques, et conduit au paradoxe peut-être, à force de savoir et d'esprit, préférerait, en propres termes, *le Solliciteur* au *Misanthrope*. Vous n'êtes pas de cet avis, Monsieur, j'en suis sûr. Mais l'illusion même que votre piquant théâtre a pu faire à de tels juges est encore un éloge ; et cette illusion serait impossible, s'il n'y avait pas quelque chose de bien spirituel et de bien vivace dans ces scènes légères que l'on joue, et que même on commente chez l'étranger.

Sans vous louer autant, je puis remarquer l'art ingénieux et délicat de vos principaux ouvrages, le mouvement toujours vif et libre du drame, la vérité des impressions, lors même que le langage est parfois trop paré ou trop éphémère, l'habileté de l'auteur à suivre et à retourner en tous sens une donnée dramatique, la manière heureuse dont le dialogue a tour à tour de la grâce, de la simplicité, de l'émotion et de l'esprit toujours.

134. VICTOR COUSIN (1792-1867).

Victor Cousin, né à Paris en 1792, succéda en 1815 à Royer-Collard, dans la chaire de philosophie de la Sorbonne, et son enseignement y obtint un merveilleux succès à côté de ceux de Guizot et de Villemain. Sans exposer des doctrines qui lui fussent personnelles, sans créer un système nouveau, il racontait avec éclat l'histoire de toutes les doctrines et de tous les systèmes; il ramenait les esprits de la génération nouvelle à ces nobles études trop longtemps négligées : le sensualisme grossier où s'était égarée la philosophie au siècle précédent était définitivement rejeté. Durant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe la politique et l'action absorbèrent Cousin, comme tant d'autres grands écrivains. Plus tard, lorsque les événements l'eurent écarté des affaires il revint aux lettres : c'est alors qu'il donna cette belle série d'études sur la société au XVIII^e siècle. Dans ses écrits philosophiques, dans ses écrits d'histoire littéraire, son style est haut, ferme et pur, et ce rare mérite fera vivre à jamais ses œuvres quelle que soit la fortune de cette philosophie *éclectique* qui s'était personnifiée en lui et qui ne lui a pas survécu. Ses principaux écrits sont : les éditions de Proclus, de Platon, de Descartes, de Maine de Biran, d'Abailard; le *Cours d'histoire de la philosophie; du Vrai, du Beau, du Bien*; divers ouvrages sur Pascal, sa famille, les femmes célèbres au temps de la Fronde, la société française au XVII^e siècle, etc.

Descartes et Pascal.

(Extrait du RAPPORT A L'ACADÉMIE FRANÇAISE SUR LA NÉCESSITÉ D'UNE NOUVELLE ÉDITION DES PENSÉES DE PASCAL, 1842.)

De tous les grands esprits que la France a produits, celui qui me paraît avoir été doué au plus haut degré de la puissance créatrice est incomparablement Descartes. Cet homme n'a fait que créer : il a créé les hautes mathématiques par l'application de l'algèbre à la géométrie; il a montré à Newton le système du monde en réduisant le premier toute la science du ciel à un problème de mécanique; il a créé la philosophie moderne condamnée à s'abdiquer elle-même, ou à suivre éternellement son esprit et sa méthode; enfin pour exprimer toutes ces créations il a créé un langage digne d'elles, naïf et mâle, sévère et hardi, cherchant avant tout la clarté, et trouvant par surcroît la grandeur. C'est Descartes qui a porté le coup mortel non pas seulement à la scolastique, qui partout

succombait, mais à la philosophie et à la littérature maniérée de la Renaissance. Il est le Malherbe de la prose ; ajoutons qu'il en est le Malherbe et le Corneille tout ensemble. Avant Descartes il n'y a guère que des styles d'emprunt, parmi lesquels se distingue celui de Montaigne, piquant mélange de grec, de latin, d'italien, de gascon ¹, que le plus heureux génie tourmente et anime en vain, sans pouvoir l'élever à la dignité d'une langue. C'est Descartes qui a fait cette langue. Dès que le *Discours de la méthode* parut, à peu près en même temps que le *Cid*, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du grand, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. Depuis on ne parla plus que celui-là, les faibles médiocrement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mais sur un fond invariable devenu le patrimoine et la règle de tous.

Pascal est le premier homme de génie qui ait manié l'instrument créé par Descartes, et Pascal, c'est encore un philosophe et un géomètre. Loin donc de s'altérer entre ses mains, le caractère imprimé à la langue s'y fortifia. Cette régularité géométrique du *Discours de la méthode*, qui forme un si frappant contraste avec l'allure capricieuse de la phrase de Montaigne, devient en quelque sorte plus rigide sous le compas de Pascal. Descartes, qui invente et produit sans cesse, tout en écrivant avec soin, laisse encore échapper bien des négligences. Pascal n'a pas cette fécondité inépuisable ; mais tout ce qui sort de sa main est exquis et achevé. Osons le dire : l'homme dans Pascal est profondément original, mais l'esprit créateur ne lui a point été donné. En mathématiques il n'a point fait de

1. Jugement peu fondé ; le style de Montaigne est excellent, original, parfaitement français. Il avait dit un jour : « Que le gascon y aille, si le français ne peut, » en parlant de son vocabulaire. On a beaucoup abusé contre lui de cette boutade.

ces découvertes, qui renouvellent la face de la science, telles que l'application de l'algèbre à la géométrie : le seul grand calcul auquel son nom demeure attaché est celui des probabilités, et Fermat ¹ partage au moins avec Pascal l'honneur d'avoir commencé ce calcul. En physique il a démontré la pesanteur de l'air, que Descartes avait trouvée douze ans même avant Torricelli ². En philosophie, il n'a fait autre chose que ranimer la vieille guerre de la foi et de la raison, guerre fatale à l'une et à l'autre. Pascal n'est pas de la famille de ces grandes intelligences dont les pensées composent l'histoire intellectuelle du genre humain : il n'a mis dans le monde aucun principe nouveau mais tout ce qu'il a touché il l'a porté d'abord à la suprême perfection. Il a plus de profondeur dans le sentiment que dans la pensée; plus de force que d'étendue. Ce qui le caractérise, c'est la rigueur, cette rigueur inflexible, qui aspire en toute chose à la dernière précision, à la dernière évidence. De là ce style net et lumineux; ce trait ferme et arrêté, sur lequel se répand ensuite ou la grâce de l'esprit le plus aimable, ou la mélancolie sublime de cette âme que le monde lassa bien vite et que le doute poursuivit jusque dans les bras de la foi.

Tels sont les deux fondateurs de la prose française. En sortant de leurs mains elle était assez forte pour résister au commerce des génies les plus différents, et porter tour à tour, sur le fondement inébranlable de la simplicité, de la clarté et d'une méthode sévère, la majesté et l'impétuosité de Bossuet, la grâce mystique de Fénelon et de Malebranche, la plaisanterie aristophanesque de Voltaire, la profondeur raffinée de Montesquieu, la pompe de

1. Pierre de Fermat, conseiller au parlement de Toulouse, et profond mathématicien, né en 1601, mort en 1665.

2. Célèbre physicien italien (1608-1647). On lui doit l'invention du baromètre.

Buffon et jusqu'à l'éloquence fardée de J.-J. Rousseau, avec laquelle finit l'époque classique, et commence l'ère nouvelle et douteuse que nous parcourons.

La philosophie spiritualiste.

(Extrait de la PRÉFACE DU LIVRE DU VRAI, DU BEAU, DU BIEN, édition de 1853.)

Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme, cette philosophie aussi solide que généreuse, qui commence avec Socrate et Platon, que l'Évangile a répandue dans le monde, que Descartes a mise sous les formes sévères du génie moderne, qui a été au dix-septième siècle une des gloires et des forces de la patrie, qui a péri avec la grandeur nationale au dix-huitième, et qu'au commencement de celui-ci, M. Royer-Collard est venu réhabiliter dans l'enseignement public, pendant que M. de Chateaubriand, madame de Staël, M. Quatremère de Quincy ¹ la transportaient dans la littérature et les arts.

On lui donne à bon droit le nom de spiritualisme, parce que son caractère est de subordonner les sens à l'esprit, et de tendre, par tous les moyens que la raison avoue, à élever et à agrandir l'homme. Elle enseigne la spiritualité de l'âme, la liberté et la responsabilité des actions humaines, l'obligation morale, la vertu désintéressée, la dignité de la justice, la beauté de la charité; et, par delà les limites de ce monde, elle montre un Dieu auteur et type de l'humanité, qui, après l'avoir faite évidemment pour une fin excellente, ne l'abandonnera pas dans le développement mystérieux de sa destinée. Cette philosophie est l'alliée naturelle de toutes les bonnes causes. Elle soutient le sentiment religieux; elle seconde l'art véritable,

1. Archéologue, né et mort à Paris (1755-1849). *Le Jupiter Olympien* (1815). *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël* (1824), de Michel-Ange (1835). *Essai sur l'imitation dans les beaux-arts* (1823).

la poésie digne de ce nom, la grande littérature; elle est l'appui du droit : elle repousse également la démagogie et la tyrannie; elle apprend à tous les hommes à se respecter et à s'aimer.

Concourir selon nos forces à relever, à défendre, à propager cette noble philosophie, tel est l'objet que de bonne heure nous nous sommes proposé, et qui nous a soutenu dans le cours d'une carrière déjà longue, où les difficultés ne nous ont pas manqué. Grâce à Dieu, le temps a plutôt augmenté qu'affaibli nos convictions, et nous finissons comme nous avons commencé : cette nouvelle édition d'un de nos premiers ouvrages est un nouvel effort en faveur de la sainte cause pour laquelle nous combattons depuis près de quarante années.

Puisse notre voix être entendue des générations présentes comme autrefois elle le fut de la sérieuse jeunesse de la Restauration! Oui, c'est à vous que nous adressons particulièrement cet écrit, jeunes gens qui ne nous connaissez plus, mais que nous portons dans notre cœur, parce que vous êtes la semence et l'espoir de l'avenir. Nous vous montrons ici le principe de vos maux et leur remède. Si vous aimez la liberté et la patrie, fuyez ce qui les a perdues. Loin de vous cette triste philosophie qui vous prêche le matérialisme et l'athéisme, comme des doctrines nouvelles destinées à régénérer le monde : elles tuent, il est vrai, mais elles ne régénèrent point. N'écoutez pas ces esprits superficiels qui se donnent pour de profonds penseurs, parce qu'après Voltaire ils ont découvert des difficultés dans le christianisme; vous mesurerez vos progrès en philosophie par ceux de la tendre vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Évangile. Ne fléchissez pas le genou devant la Fortune; mais accoutumez-vous à vous incliner devant la loi. Entretenez en vous le noble sentiment du respect. Sachez admirer; ayez le culte des grands

hommes et des grandes choses. Repoussez cette littérature énervante, tour à tour grossière et raffinée, qui se complaît dans la peinture des misères de la nature humaine, qui caresse toutes nos faiblesses, qui fait la cour aux sens et à l'imagination, au lieu de parler à l'âme et d'élever la pensée. Défendez-vous de la maladie de votre siècle, ce goût fatal de la vie commode, incompatible avec toute ambition généreuse. Quelque carrière que vous embrassiez, proposez-vous un but élevé, et mettez à son service une constance inébranlable. *Sursum corda*, tenez en haut votre cœur, voilà toute la philosophie, celle que nous avons retenue de toutes nos études, que nous avons enseignée à vos devanciers, et que nous vous laissons comme notre dernier mot, notre suprême leçon.

135. CASIMIR DELAVIGNE (1793-1843).

Casimir Delavigne, né au Havre en 1793, publia, après les Cent Jours, les *Messéniennes*, poésies patriotiques qui répondaient bien à l'état des esprits et des sentiments en France et obtinrent un succès très vif. Au théâtre il donna successivement *les Vêpres siciliennes*, tragédie (1819); *les Comédiens*, comédie; *le Paria*, tragédie; *l'École des vieillards* (1823), sa meilleure comédie; *la Princesse Aurélie*, comédie (1828); *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), *les Enfants d'Edouard* (1833), trois tragédies où l'auteur jusque-là fidèle aux doctrines classiques essayait de faire une part aux innovations du romantisme. *Don Juan d'Autriche*, comédie en prose, fut joué en 1835; la *Popularité*, comédie en vers, en 1838. La renommée de Delavigne fut brillante de son vivant; il est aujourd'hui un peu oublié; son style est médiocre; malgré le succès qu'obtinrent presque toutes ses pièces, ses meilleurs vers ne se trouvent pas dans son théâtre.

Aux ruines de la Grèce antique.

(Extrait des NOUVELLES MESSÉNIENNES.)

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux;
O campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes héros et tes Dieux?

Doux pays, que de fois ma Muse en espérance
 Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
 De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
 Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
 Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
 Sous tes bosquets hospitaliers,
 J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
 Un vieux pâtre de Thessalie :

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
 Berger ! quelle déesse habite ces fontaines ?
 Voyez-vous quelquefois les Nymphes des forêts
 Entr'ouvrir l'écorce des chênes ?
 Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux ?
 Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,
 Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux ?
 Est-ce le tombeau d'Eurydice ? »

Mais le pâtre répond par des gémissements :
 C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères ;
 Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
 Égorgés par les Musulmans.

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
 Sur ton rivage en deuil, par la mort habité ?
 Est-ce pour faire outrage à ta captivité
 Que ces nobles fleurs sont écloses ?

Non, ta gloire n'est plus ; non, d'un peuple puissant
 Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
 Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
 Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant
 Secouer la poudre Olympique.

C'en est fait ! et ces jours que sont-ils devenus,
 Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,

Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus;
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure?

• • • • •
O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes héros et tes Dieux?

Ils sont sur tes débris! Aux armes! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!
Voici la Liberté! tu renais à son nom :

Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.

Des champs du Sunium, des bois du Cithéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs; vous, préparez les dards!
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars :
Là fut l'autel de la Fortune.

Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
Ce rocher portait la tribune;

Sa base encor debout parle encore aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes;

Prêtez l'oreille, ils ont retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans! Nochers, fendez les flots
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand;

Et la mer à vos pieds s'y brise, en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans! Soldats, le voici, ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage!
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage!
Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon;

C'est là que de son père ¹ on suspendit l'image!
 Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
 C'est le chemin de Marathon!

Les Limbes ².

(Extrait de : UN MIRACLE, POÈME.)

Comme un vain rêve du matin,
 Un parfum vague, un bruit lointain,
 C'est je ne sais quoi d'incertain
 Que cet empire;
 Lieux qu'à peine vient éclairer
 Un jour, qui sans rien colorer,
 A chaque instant près d'expirer,
 Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
 Dont la morne tranquillité
 Suit un crépuscule d'été;
 Ou de l'aurore
 Fait pressentir que le retour
 Va poindre au céleste séjour
 Quand la nuit n'est plus, quand le jour
 N'est pas encore!

Ce ciel terne, où manque un soleil
 N'est jamais bleu, jamais vermeil;
 Jamais brise, dans ce sommeil
 De la nature,
 N'agita d'un frémissement
 La torpeur de ce lac dormant,

1. Miltiade, le vainqueur de Marathon.

2. Les théologiens nomment ainsi le lieu où les justes de l'Ancien Testament attendirent la venue du Messie : plusieurs y placent aussi les âmes des enfants morts sans baptême. Le poète ici semble y admettre les âmes de tous les petits enfants morts.

Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs, qui presque sans odeur,
Comme les lis, ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets.
Languissent des oiseaux muets ;
Dans le ciel, l'onde et les forêts.
Tout est silence.

Loin de Dieu, là sont renfermes
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur,
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux qui charment d'abord,

Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaité
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes...

136. AUGUSTIN THIERRY (1795-1856)

Augustin Thierry, né à Blois en 1795, contribua beaucoup par son influence et ses écrits au renouvellement des études historiques en France ; il excelle à faire revivre le passé avec la couleur, les traits, la physionomie de chaque homme et de chaque époque ; il connut surtout et fit connaître le moyen âge, longtemps si mal compris. Ses principaux ouvrages sont *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825) ; les *Lettres sur l'histoire de France* (1827) ; *Dix ans d'étude* historiques* (1834) ; les *Récits des temps mérovingiens* (1840) ; *l'Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état* (1853).

Meurtre de Prætextatus.

(Extrait des *RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS*, 1840.)

Il fut décidé qu'on chercherait parmi les serfs attachés au domaine de l'église de Rouen un homme capable de se laisser séduire par la promesse d'être affranchi avec sa femme et ses enfants. Il s'en trouva un que cette espérance de liberté, quelque douteuse qu'elle fût, enivra au point de le rendre prêt à commettre le double crime de meurtre et de sacrilège. Ce malheureux reçut comme encouragement deux cents pièces d'or, cent de la part de Frédégonde, cinquante données par Melantius ¹, et le reste par

1. Evêque intrus qui avait gouverné l'église de Rouen pendant l'exil de Prætextatus.

l'archidiacre; toutes les mesures furent prises, et le coup arrêté pour le dimanche suivant qui était le 24 février ¹.

Ce jour-là, l'évêque de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l'église. Il alla s'asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître-autel, sur un siège isolé, au-devant duquel se trouvait un prie-Dieu. Le reste du clergé occupa les stalles qui garnissaient le chœur, et l'évêque entonna, suivant l'usage, le premier verset de l'office du matin. Pendant que la psalmodie, reprise par les chantres, continuait en chœur, Prætextatus s'agenouilla en appuyant les mains et en inclinant la tête sur le prie-Dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit à l'assassin, qui s'était glissé par derrière, l'occasion qu'il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l'évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l'entour, il s'approcha de lui insensiblement jusqu'à la portée du bras et, tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l'en frappa sous l'aisselle. Prætextatus, se sentant blessé, poussa un cri; mais, soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présents n'accourut à son aide, et l'assassin eut le temps de s'esquiver. Ainsi abandonné, le vieillard se releva seul, et, appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l'autel, dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre, au-dessus de l'autel, le vase d'or suspendu par des chaînes, où l'on gardait l'Eucharistie réservée pour la communion des mourants. Il prit une parcelle du pain consacré et communia; puis, rendant grâce à Dieu de ce qu'il avait eu le temps de se munir du saint viatique, il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs, et fut transporté par eux dans son appartement.

Instruite de ce qui venait d'avoir lieu, soit par la rumeur publique, soit par le meurtrier lui-même, Frédégonde voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l'évêque, accompagnée des ducs Ausowald et Beppolen, qui ne savaient ni l'un ni l'autre quelle part elle avait prise à ce crime, et de quelle étrange scène ils allaient être témoins. Prætextatus était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie et prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale, elle dit au mourant : « Il est triste pour nous, ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple, qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice égal à son crime ! »

Le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et, attachant ses yeux sur Frédégonde, il répondit : « Et qui a frappé ce coup, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume ? » Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et, comme si ces paroles eussent été pour elle vides de sens et le simple effet d'un dérangement fébrile, elle reprit du ton le plus calme et le plus affectueux : « Il y a auprès de nous de très habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure : permets qu'ils viennent te visiter. » La patience de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie et, dans un transport d'indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit : « Je sens que Dieu veut me rappeler de ce monde ; mais toi qui t'es rencontrée pour concevoir et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un objet d'exécration, et la jus-

tice divine vengera mon sang sur ta tête. » Frédegonde se retira sans dire un mot, et, après quelques instants, Prætextatus rendit le dernier soupir.

137. ADOLPHE THIERS (1797-1877).

Adolphe Thiers, né à Marseille en 1797, vint à Paris en 1821, publia de 1823 à 1827 l'*Histoire de la Révolution française*, et prit une part active à la rédaction politique de divers journaux du parti libéral. Tantôt ministre et tantôt dans l'opposition, sous le gouvernement de Louis-Philippe, il consacra les loisirs que lui laissait sa vie publique à commencer l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1862). Cet ouvrage l'absorba de 1852 à 1862. En 1863 il rentra dans la vie politique et, après la guerre de 1870, devint président de la République française. Démissionnaire après vingt-six mois de pouvoir (le 24 mai 1873) il mourut quatre ans plus tard, le 3 septembre 1877, à Saint-Germain-en-Laye. Thiers fut orateur sans être éloquent ; il fut écrivain sans avoir un style ; il suppléa par l'aisance, le naturel, la clarté, la précision, par un don singulier de tout comprendre et de tout faire comprendre, aux qualités de forme ou d'originalité dans la forme qui lui font défaut.

Napoleon.

(Extrait du dernier chapitre de l'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE.)

Il était réservé à la Révolution française, appelée à changer la face de la société européenne, de produire un homme qui attirerait autant les regards que Charlemagne, César, Annibal et Alexandre. A celui-là ce n'est ni la grandeur du rôle, ni l'immensité des bouleversements, ni l'éclat, l'étendue, la profondeur du génie, ni le sérieux d'esprit qui manquent pour saisir, attirer, maîtriser l'attention du genre humain ! Ce fils d'un gentilhomme corse qui vient demander à l'ancienne royauté l'éducation dispensée dans les écoles militaires à la noblesse pauvre ; qui, à peine sorti de l'école, acquiert dans une émeute sanglante le titre de général en chef, passe ensuite de l'armée de Paris à l'armée d'Italie, conquiert cette contrée en un mois, attire à lui et détruit successivement toutes les forces de la coalition européenne, lui arrache la paix de Campo-Formio, et, déjà trop grand pour habiter à côté du

gouvernement de la République, va chercher en Orient des destinées nouvelles, passe avec cinq cents voiles à travers les flottes anglaises, conquiert l'Égypte en courant, songe alors à envahir l'Inde en suivant la route d'Alexandre, puis, ramené tout à coup en Occident par le renouvellement de la guerre européenne, après avoir essayé d'imiter Alexandre, imite et égale Annibal en franchissant les Alpes, écrase de nouveau la coalition et lui impose la belle paix de Lunéville ; ce fils du pauvre gentilhomme corse a déjà parcouru à trente ans une carrière bien extraordinaire ! Devenu quelque temps pacifique, il jette par ses lois les bases de la société moderne, puis se laisse emporter à son bouillant génie, s'attaque de nouveau à l'Europe, la soumet en trois journées, Austerlitz, Iéna, Friedland, abaisse et relève les empires, met sur sa tête la couronne de Charlemagne, voit les rois lui offrir leur fille, choisit celle des Césars, dont il obtient un fils qui semble destiné à porter la plus brillante couronne de l'univers ; de Cadix se porte à Moscou, succombe dans la plus grande catastrophe des siècles, refait sa fortune, la défait de nouveau, est confiné dans une petite île, en sort avec quelques centaines de soldats fidèles, reconquiert en vingt jours le trône de France, lutte de nouveau contre l'Europe exaspérée, succombe pour la dernière fois à Waterloo, et après avoir soutenu des guerres plus grandes que celles de l'empire romain, s'en va, né dans une île de la Méditerranée, mourir dans une île de l'Océan, attaché comme Prométhée sur un rocher par la haine et la peur des rois, ce fils du pauvre gentilhomme corse a bien fait dans le monde la figure d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Charlemagne ! Du génie, il en a autant que ceux d'entre eux qui en ont le plus ; du bruit, il en a fait autant que ceux qui ont le plus ébranlé l'univers ; du sang, malheureusement, il en a versé plus qu'aucun d'eux. Moralement

il vaut moins que les meilleurs de ces grands hommes, mais mieux que les plus mauvais. Son ambition est moins vaine que celle d'Alexandre¹, moins perverse que celle de César, mais elle n'est pas respectable comme celle d'Annibal qui s'épuise et meurt pour épargner à sa patrie le malheur d'être conquise. Son ambition est l'ambition ordinaire des conquérants, qui aspirent à dominer dans une patrie agrandie par eux. Pourtant il chérit la France et jouit de sa grandeur autant que de la sienne même. Dans le gouvernement, il aime le bien, le poursuit en despote, mais n'y apporte ni la suite, ni la religieuse application de Charlemagne. Sous le rapport de la diversité des talents, il est moins complet que César, qui ayant été obligé de séduire ses concitoyens avant de les dominer, s'est appliqué à persuader comme à combattre, et sait tour à tour parler, écrire, agir, en restant toujours simple. Napoléon, au contraire, arrivé tout à coup à la domination par la guerre, n'a aucun besoin d'être orateur et peut-être ne l'aurait jamais été, quoique doué d'éloquence naturelle, parce que jamais il n'aurait pris la peine d'analyser patiemment sa pensée devant des hommes assemblés, mais il sait écrire néanmoins, comme il sait penser, c'est-à-dire fortement, grandement, même avec soin; parfois est un peu déclamatoire, comme la Révolution française, sa mère, discute avec plus de puissance que César, mais ne narre pas avec sa suprême simplicité, son naturel exquis. Inférieur au dictateur romain sous le rapport de l'ensemble des qualités, il lui est supérieur comme militaire, d'abord par plus de spécialité dans la profession, puis par l'audace, la profondeur, la fécondité inépuisable des com-

1. Ici et ailleurs Thiers s'est montré beaucoup trop sévère pour Alexandre. Montesquieu au contraire écrit dans l'*Esprit des Loix* : « Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé... Et non seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait. »

binaisons ; n'a sous ce rapport qu'un égal ou un supérieur (on ne saurait le dire), Annibal, car il est aussi audacieux, aussi calculé, aussi rusé, aussi fécond, aussi terrible, aussi opiniâtre que le général carthaginois, en ayant toutefois une supériorité sur lui, celle des siècles. Arrivé en effet après Annibal, César, les Nassau, Gustave-Adolphe, Condé, Turenne, Frédéric, il a pu pousser l'art à son dernier terme. Du reste, ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes, et tout ce qu'on peut faire, c'est de saisir quelques-uns des traits les plus saillants de leurs imposantes physionomies.

Pour nous Français, Napoléon a des titres que nous ne devons ni méconnaître ni oublier, à quelque parti que notre naissance, nos convictions ou nos intérêts nous aient attachés. Sans doute, en organisant notre état social par le Code civil, notre administration par ses règlements, il ne nous donna pas la forme politique sous laquelle notre société devait se reposer définitivement, et vivre paisible, prospère et libre, il ne nous donna pas la liberté que ses héritiers nous doivent encore¹ ; mais au lendemain des agitations de la Révolution française, il ne pouvait nous procurer que l'ordre, et il faut lui savoir gré de nous avoir donné avec l'ordre notre état civil et notre organisation administrative. Malheureusement pour lui et pour nous, il a perdu notre grandeur, mais il nous a laissé la gloire qui est la grandeur morale et ramène avec le temps la grandeur matérielle. Il était par son génie fait pour la France, comme la France était faite pour lui. Ni lui sans l'armée française, ni l'armée française sans lui, n'auraient accompli ce qu'ils ont accompli ensemble. Auteur de nos revers, mais compagnon de nos exploits, nous devons le juger sévèrement, mais en lui conservant les sentiments

1. Ecrit en 1862.

qu'une armée doit au général qui l'a conduite longtemps à la victoire. Étudions ses hauts faits, qui sont les nôtres. apprenons à son école, si nous sommes militaires, l'art de conduire des soldats; si nous sommes hommes d'État, l'art d'administrer les empires; instruisons-nous surtout par ses fautes, apprenons en évitant ses exemples à aimer la grandeur modérée, celle qui est possible, celle qui est durable, parce qu'elle n'est pas insupportable à autrui; apprenons en un mot la modération auprès de cet homme, le plus immodéré des hommes. Et, comme citoyens enfin, tirons de sa vie une dernière et mémorable leçon, c'est que si grand, si sensé, si vaste que soit le génie d'un homme, jamais il ne faut lui livrer complètement les destinées d'un pays. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui reprochent à Napoléon d'avoir, dans la journée du 18 brumaire, arraché la France aux mains du Directoire, entre lesquelles peut-être elle eût péri : mais de ce qu'il fallait la tirer de ces mains débiles et corrompues, ce n'était pas une raison pour la livrer tout entière aux mains puissantes, mais téméraires du vainqueur de Rivoli et de Marengo. Sans doute, si jamais une nation eut des excuses pour se donner à un homme, ce fut la France, lorsqu'en 1800 elle adopta Napoléon pour chef ! Ce n'était pas une fausse anarchie dont on cherchait à faire peur à la nation pour l'enchaîner. Hélas non ! des milliers d'existences innocentes avaient succombé sur l'échafaud, dans les prisons de l'Abbaye, ou dans les eaux de la Loire. Les horreurs des temps barbares avaient tout à coup reparu au sein de la civilisation épouvantée, et même après que ces horreurs étaient déjà loin, la Révolution française ne cessait d'osciller entre les bourreaux auxquels on l'avait arrachée, et les émigrés aveugles qui voulaient la faire rétrograder à travers le sang vers un passé impossible, tandis que sur ce chaos se montrait menaçante l'épée de l'étranger ! A ce

moment revenait de l'Orient un jeune héros plein de génie, qui partout vainqueur de la nature et des hommes, sage, modéré, religieux ¹, semblait né pour enchanter le monde ! Jamais assurément on ne fut plus excusable de se confier à un homme, car jamais terreur ne fut moins simulée que celle qu'on fuyait, car jamais génie ne fut plus réel que celui auprès duquel on cherchait un refuge ! Et cependant après quelques années, ce sage devenu fou, fou d'une autre folie que celle de quatre-vingt-treize, mais non moins désastreuse, immolait un million d'hommes sur les champs de bataille, attirait l'Europe sur la France, qu'il laissait vaincue, noyée dans son sang, dépouillée du fruit de vingt ans de victoires, désolée en un mot, et n'ayant pour reflleurir que les germes de la civilisation moderne déposés dans son sein. Qui donc eût pu prévoir que le sage de 1800 serait l'insensé de 1812 et de 1813 ? Oui, on aurait pu le prévoir, en se rappelant que la toute-puissance porte en soi une folie incurable, la tentation de tout faire quand on peut tout faire, même le mal après le bien. Ainsi dans cette grande vie, où il y a tant à apprendre pour les militaires, les administrateurs, les politiques, que les citoyens viennent à leur tour apprendre une chose, c'est qu'il ne faut jamais livrer la patrie à un homme, n'importe l'homme, n'importent les circonstances ! En finissant cette longue histoire de nos triomphes et de nos revers, c'est le dernier cri qui s'échappe de mon cœur, cri sincère que je voudrais faire parvenir au cœur de tous les Français, afin de leur persuader à tous qu'il ne faut jamais aliéner sa liberté ; et, pour n'être pas exposé à l'aliéner, n'en jamais abuser.

138. ALFRED DE VIGNY (1797-1863).

Alfred de Vigny, né à Loches en 1797, servit dans la garde royale jusqu'en 1827 ; en 1822, il avait publié ses premiers vers. Dans la

1. Plus exactement : se servant de la religion.

voie des innovations poétiques « l'auteur, a-t-il dit de lui-même, se mit en marche bien jeune, mais le premier. » *Eloa ou la sœur des anges*, poème, parut en 1824. Les *Poèmes antiques et modernes* en 1826; *Cinq-Mars*, roman historique, en 1826. *Le More de Venise*, traduit de Shakespeare en vers, fut joué en 1829; la *Maréchale d'Ancre*, en 1831; *Chatterton*, drame en prose, en 1835. *Stello*, roman philosophique, parut en 1835, et plusieurs nouvelles réunies sous ce titre : *Servitude et grandeur militaires*, furent publiées en 1835. Alfred de Vigny excelle par la pureté du style, la grâce des sentiments et l'originalité de l'inspiration; mais se souciant peu de parler à la foule, il n'en fut guère entendu. Alfred de Vigny, au rebours de plusieurs autres écrivains, n'a pas toute la réputation qu'il mérite.

Les regrets de Satan

(Extrait d'ELOA, 1823.)

..... Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
 L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
 Dont le vol menaçait ses blanches bergeries;
 Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
 Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
 Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
 Croit reprendre la vie au flamboyant empire;
 Dans un fluide d'or il nage puissamment,
 Et parmi les rayons se balance un moment;
 Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre;
 Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure
 Son aile se dépouille, et son royal manteau
 Vole comme un duvet qu'arrache le couteau;
 Dépossédé des airs, son poids le précipite;
 Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
 Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
 Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.
 Tel retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
 L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
 Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
 « Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
 De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !

Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
 Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
 Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu,
 Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore,
 Je suis moins criminel, puisque je t'aime encore,
 Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !
 Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
 Et de moi-même à moi, si grande est la distance
 Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;
 Je souffre, et mon esprit par le mal abattu
 Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

Le Déluge (1823).

(Extraits.)

..... Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblè-
 Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent, [rent,
 Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
 Des vengeances de Dieu l'immense exécuter
 L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
 Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
 De la plaine inondée envahissant le fond,
 Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
 Apportant avec lui comme de grands trophées
 Les débris inconnus des villes étouffées ;
 Et là bientôt plus calme en son accroissement,
 Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
 Et se plaisir à mêler, à briser sur son onde
 Les membres arrachés au cadavre du monde.

.
 Cependant sous les flots montés également
 Tout avait par degrés disparu lentement ;
 Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde
 Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
 Seulement quelquefois sur l'élément profond

Un palais englouti montrait l'or de son front ;
 Quelques dômes pareils à de magiques îles
 Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.

.....
 Enfin, le fléau lent qui frappait les humains
 Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ;
 Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
 Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
 Le volcan s'éteignit et le feu périssant
 Voulut en vain y rendre un combat impuissant ;
 A l'élément vainqueur il céda le cratère,
 Et sortit en fumant des veines de la Terre.

Rien ne se voyait plus, pas même des débris :
 L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
 Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
 On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
 Et les rayons du jour dévoilant leur trésor
 Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ;
 La vague était paisible, et molle, et cadencée,
 En berceaux de cristal mollement balancée ;
 Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
 La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
 Les cieux devenaient purs et, réfléchis dans l'onde,
 Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

La mort du loup.

(Extrait des DESTINÉES.)

Les nuages couraient sur la lune enflammée
 Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
 Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
 Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes ¹,



1. Sorte de bruyère qui croit en abondance dans les terres incultes.

Lorsque sous des sapins pareils à ceux des Landes,
 Nous avons aperçu les grands ongles marqués
 Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
 Nous avons écouté, retenant notre haleine,
 Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
 Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
 La girouette en deuil criait au firmament ;
 Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
 N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires ;
 Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
 Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés
 Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
 A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
 Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
 A déclaré tout bas que ces marques récentes
 Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
 De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
 Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
 Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
 Nous allons pas à pas, en écartant les branches.
 Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
 Et je vois au delà quatre formes légères
 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
 Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
 Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
 Leur forme était semblable et semblable la danse ;
 Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
 Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
 Se couche dans ses murs l'homme leur ennemi.
 Le père était debout, et plus loin contre un arbre.
 Sa louve reposait comme celle de marbre
 Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus

Couvraient les demi-dieux Rémus et Romulus.

Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
 Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées
 Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
 Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
 Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
 Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
 Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
 Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
 Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
 Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
 Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
 Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
 Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
 Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
 Et, sans daigner savoir comment il a péri,
 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

139. JULES MICHELET (1798-1874).

Jules Michelet, né à Paris en 1798 ; professeur d'histoire, successivement à l'École normale supérieure, à la Sorbonne et au Collège de France, publia, en 1827, un *Précis d'histoire moderne* ; en 1831, une *Histoire romaine*, et commença, en 1833, son *Histoire de France*, souvent interrompue, et achevée en 1867. L'*Histoire de la Révolution française* avait paru de 1847 à 1853. Dans un tout autre genre, l'*Oiseau* (1856), l'*Insecte* (1857), la *Mer* (1861), la *Montagne*, renferment de belles pages. Il y a chez Michelet un poète et un historien ; partout où les qualités du poète et de l'historien se font équilibre, il est admirable, mais trop souvent le poète l'emporte et l'historien se dévoie ; alors les livres de Michelet peignent l'état troublé de son imagination plutôt que l'époque qu'il veut raconter ; alors son style imagé, tourmenté, scabreux, offre encore d'étranges beautés ; mais un tel modèle porterait malheur à quiconque voudrait l'imiter.

La Bretagne

(Extrait du TABLEAU DE LA FRANCE, 1833.)

La pauvre et dure Bretagne, l'élément résistant de la France, étend ses champs de quartz et de schiste depuis les ardoisières de Châteaulin, près Brest, jusqu'aux ardoisières d'Angers. C'est là son étendue géologique. Toutefois d'Angers à Rennes, c'est un pays disputé et flottant, un *border*¹ comme celui d'Angleterre et d'Écosse; qui a échappé de bonne heure à la Bretagne. La langue bretonne ne commence pas même à Rennes, mais vers Elven, Pontivy, Loudéac et Châtelaudren. De là, jusqu'à la pointe du Finistère, c'est la vraie Bretagne, la Bretagne *bretonnante*, pays devenu tout étranger au nôtre, justement parce qu'il est resté trop fidèle à notre état primitif; peu français, tant il est gaulois; et qui nous aurait échappé plus d'une fois, si nous ne le tenions serré, comme dans des pinces et des tenailles, entre quatre villes françaises d'un génie rude et fort : Nantes et Saint-Malo, Rennes et Brest.

Et pourtant cette pauvre vieille province nous a sauvés plus d'une fois; souvent, lorsque la patrie était aux abois et qu'elle désespérait presque, il s'est trouvé des poitrines et des têtes bretonnes plus dures que le fer de l'étranger. Quand les hommes du Nord couraient impunément nos côtes et nos fleuves, la résistance commença par le breton Noménoé; les Anglais furent repoussés au quatorzième siècle par Duguesclin; au quinzième, par Richemont; au dix-septième, poursuivis sur toutes les mers par Duguay-Trouin. Les guerres de la liberté religieuse, et celles de la liberté politique, n'ont pas de gloires plus innocentes et plus pures que Lanoue et Latour d'Auvergne, le premier grenadier de la République. C'est un Nantais, si l'on en

1. Pays frontière.

croit la tradition, qui aurait poussé le dernier cri de Waterloo : *La garde meurt et ne se rend pas.*

Le génie de la Bretagne, c'est un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle : témoin Moreau, l'adversaire de Bonaparte. La chose est plus sensible encore dans l'histoire de la philosophie et de la littérature. Le breton Pélage, qui mit l'esprit stoïcien dans le christianisme, et réclama le premier dans l'Église en faveur de la liberté humaine, eut pour successeur le breton Abailard et le breton Descartes. Tous trois ont donné l'élan à la philosophie de leurs siècles ¹.

A ses deux portes, la Bretagne a deux forêts, le Bocage normand, et le Bocage vendéen ; deux villes, Saint-Malo et Nantes, la ville des corsaires et celle des négriers. L'aspect de Saint-Malo est singulièrement laid et sinistre ; de plus, quelque chose de bizarre que nous retrouverons par toute la presqu'île, dans les costumes, dans les tableaux, dans les monuments. Petite ville riche, sombre et triste, nid de vautours ou d'orfraies, tour à tour île et presqu'île selon le flux ou le reflux ; tout bordé d'écueils sales et fétides, où le varech pourrit à plaisir. Au loin une côte de rochers blancs, anguleux, découpés comme au rasoir. La guerre est le bon temps pour Saint-Malo ; ils ne connaissent pas de plus charmante fête. Quand ils ont eu récemment l'espoir de courir sus aux vaisseaux hollandais, il fallait les voir sur leurs noires murailles avec leurs longues-vues qui couvaient déjà l'Océan ².

A l'autre bout, c'est Brest, le grand port militaire, la pensée de Richelieu, la main de Louis XIV ; fort, arsenal et bagne, canons et vaisseaux, armées et millions, la force de

1. Il y a un peu de fantaisie dans cette brillante ethnographie. A la vérité le père de Descartes était conseiller au parlement de Rennes, mais il eût pu l'être aussi bien au parlement de Toulouse : la famille était originaire du Poitou et Descartes lui-même est né à La Haye, entre Tours et Poitiers.

2. L'auteur était à Saint-Malo en septembre 1831.

la France entassée au bout de la France : tout cela dans un port serré, où l'on étouffe entre deux montagnes chargées d'immenses constructions. Quand vous parcourez ce port, c'est comme si vous passiez dans une petite barque entre deux vaisseaux de haut bord ; il semble que ces lourdes masses vont venir à vous et que vous allez être pris entre elles. L'impression générale est grande, mais pénible. C'est un prodigieux tour de force, un défi porté à l'Angleterre et à la nature. J'y sens partout l'effort, et l'air du baigne, et la chaîne du forçat. C'est justement à cette pointe où la mer, échappée du détroit de la Manche, vient se briser avec tant de fureur que nous avons placé le grand dépôt de notre marine. Certes, il est bien gardé. J'y ai vu mille canons. L'on n'y entrera pas ; mais l'on n'en sort pas comme on veut. Plus d'un vaisseau a péri à la passe de Brest. Toute cette côte est un cimetière. Il s'y perd soixante embarcations chaque hiver. La mer est anglaise d'inclination ; elle n'aime pas la France ; elle brise nos vaisseaux ; elle ensable nos ports.

Rien de sinistre et de formidable comme cette côte de Brest ; c'est la limite extrême, la pointe, la proue de l'ancien monde. Là, les deux ennemis sont en face : la terre et la mer, l'homme et la nature. Il faut voir quand elle s'émeut, la furieuse, quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe de Saint-Mathieu, à cinquante, à soixante, à quatre-vingts pieds ; l'écume vole jusqu'à l'église où les mères et les sœurs sont en prières. Et même dans les moments de trêve, quand l'Océan se tait, qui a parcouru cette côte funèbre sans dire ou sentir en soi : *Tristis usque ad mortem!*

L'homme est dur sur cette côte. Fils maudit de la création, vrai Caïn, pourquoi pardonnerait-il à Abel ? La nature ne lui pardonne pas. La vague l'épargne-t-elle quand, dans les terribles nuits de l'hiver, il va par les écueils

attirer le varech flottant qui doit engraisser son champ stérile, et que si souvent le flot apporte l'herbe et emporte l'homme? L'épargne-t-elle quand il glisse en tremblant sous la pointe du Raz, aux rochers rouges où s'abîme *l'enfer de Plogoff*, à côté de la *baie des Trépassés*, où les courants portent les cadavres depuis tant de siècles? C'est un proverbe breton : « Nul n'a passé le Raz sans mal ou « sans frayeur. » Et encore : « Secourez-moi, grand Dieu, « à la pointe du Raz, mon vaisseau est si petit, et la mer « est si grande! »

A Lanvau, près Brest, s'élève comme la borne du continent, une grande pierre brute. De là, jusqu'à Lorient, et de Lorient à Quiberon et à Carnac, sur toute la côte méridionale de la Bretagne, vous ne pouvez marcher un quart d'heure sans rencontrer quelques-uns de ces monuments informes qu'on appelle druidiques. Vous les voyez souvent de la route dans des landes couvertes de houx et de chardons. Ce sont de grosses pierres basses, dressées et souvent un peu arrondies par le haut; ou bien une table de pierre, portant sur trois ou quatre pierres droites. Qu'on veuille y voir des autels, des tombeaux, ou de simples souvenirs de quelque événement, ces monuments ne sont rien moins qu'imposants, quoi qu'on ait dit. Mais l'impression en est triste; ils ont quelque chose de singulièrement rude et rebutant. On croit sentir dans ce premier essai de l'art, une main déjà intelligente, mais aussi dure, aussi peu humaine que le roc qu'elle a façonné.

Je n'oublierai jamais le jour où je partis de grand matin d'Auray, la ville sainte des chouans, pour visiter, à quelques lieues, les grands monuments druidiques de Loc Maria Ker et de Carnac. Le premier de ces villages, à l'embouchure de la sale et fétide rivière d'Auray, *avec ses îles du Morbihan, plus nombreuses qu'il n'y a de jours dans l'an*, regarde par-dessus une petite baie la plage de Quiberon,

de sinistre mémoire. Il tombait du brouillard, comme il y en a sur ces côtes la moitié de l'année. De mauvais ponts sur des marais, puis le bas et sombre manoir avec la longue avenue de chênes qui s'est religieusement conservée en Bretagne; des bois fourrés et bas, où les vieux arbres mêmes ne s'élèvent jamais bien haut; de temps en temps un paysan qui passe sans regarder; mais il vous a bien vu avec son œil oblique d'oiseau de nuit. Cette figure explique leur fameux cri de guerre, et le nom de *chouans*, que leur donnaient les *bleus*. Point de maisons sur les chemins; ils reviennent chaque soir au village. Partout de grandes landes, tristement parées de bruyères roses et de diverses plantes jaunes; ailleurs, ce sont des campagnes blanches de sarrasin. Cette neige d'été, ces couleurs sans éclat et comme flétries d'avance, affligent l'œil plus qu'elles ne le récréent.

140. VICTOR HUGO (1802-1885).

Victor Hugo, né à Besançon, le 26 février 1802, mort à Paris le 22 mai 1885; le plus grand poète du XIX^e siècle. Voici le tableau de ses nombreux ouvrages en vers et en prose : *Odes et Ballades* (1818-1828); *Han d'Islande*, roman (1823); *Bug-Jargal*, roman (1826); *Cromwell*, drame (1827); *Les Orientales* (1829); *Le dernier jour d'un condamné*, roman (1829); *Hernani*, drame (1830); *Marion Delorme*, drame (1831); *Les Feuilles d'Automne* (1831); *Notre-Dame de Paris*, roman (1831); *Le Roi s'amuse*, drame en prose (1832); *Lucrèce Borgia*, drame en prose (1833); *Marie Tudor*, drame en prose (1833); *Claude Gueux*, roman (1834); *Littérature et philosophie mêlées* (1834); *Angelo*, drame en prose (1835); *Les chants du crépuscule* (1835); *Les Voix intérieures* (1837); *Ruy-Blas*, drame (1838); *Les Rayons et les Ombres* (1840); *Le Rhin*, voyage (1842); *Les Burgraves*, drame (1843); *Napoléon le Petit* (1852); *Les Châtiments* (1853); *Les Contemplations* (1856); *La Légende des siècles* (1859-1873-1883); *Les Misérables*, roman (1862); *William Shakespeare* (1864); *Les Chansons des rues et des bois* (1865); *Les Travailleurs de la mer*, roman (1866); *L'Homme qui rit*, roman (1869); *L'Année terrible* (1872); *Quatre-Vingt-Treize*, roman (1872); *Actes et Paroles* (1841-1876); *L'Art d'être grand-père* (1877); *L'Histoire d'un crime* (1877); *Le Pape* (1878); *La Pitié suprême* (1879); *Religions et religion* (1880); *L'Ane* (1880); *Les quatre vents de l'esprit* (1881); *Torquemada* (1882).

Extase.

(Extrait des ORIENTALES, 1829.)

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
 Pas un nuage aux cieus, sur les mers pas de voiles.
 Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
 Et les bois, et les monts, et toute la nature,
 Semblaient interroger dans un confus murmure
 Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
 A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
 Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
 Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
 Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :

« C'est le seigneur, le seigneur Dieu !

(Nov. 1823.)

Ce siècle avait deux ans.

(Extrait des FEUILLES D'AUTOMNE, 1831.)

Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte,
 Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
 Et du premier consul déjà, par maint endroit,
 Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
 Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
 Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
 Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
 Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix
 Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
 Abandonné de tous, excepté de sa mère,
 Et que son cou ployé comme un frêle roseau
 Fit faire en même temps sa bière et son berceau,
 Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
 Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,

C'est moi —

Je vous dirai peut-être quelque jour
 Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
 Prodigés pour ma vie en naissant condamnée,
 M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée ;
 Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
 Épandait son amour et ne mesurait pas !

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
 Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
 Table toujours servie au paternel foyer !
 Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
 Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
 Comment ce haut destin de gloire et de terreur
 Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur,
 Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
 A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
 Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
 L'océan convulsif tourmente en même temps
 Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
 Et la feuille échappée aux arbres du rivage.

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
 J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
 Et l'on peut distinguer bien des choses passées
 Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
 Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
 Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
 Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
 Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
 Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
 Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
 Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse.

Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et, quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit.

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

D'ailleurs, j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais ¹.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur.
Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,

1. Ce vers fait peut-être allusion à ceux-ci qui sont dans Lamartine (*L'homme*, à Byron) :

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais.

Le trône pour son droit, le Roi pour ses malheurs ;
 Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
 Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne.

(Juin 1830.)

La vache.

(Extrait des VOIX INTÉRIEURES, 1837.)

Devant la blanche ferme où parfois vers midi
 Un vieillard vient s'asseoir sur le sol attiédi,
 Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
 Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
 Écoutent les chansons du gardien du réveil,
 Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
 Une vache était là tout à l'heure arrêtée.
 Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
 Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
 Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
 D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
 Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles,
 Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
 D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
 Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
 Sous leur bouche joyeuse et peut être blessante,
 Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
 Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
 Elle, bonne et puissante, et de son trésor pleine,
 Sous leurs mains par moments, faisant frémir à peine
 Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard.
 Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ainsi, Nature, abri de toute créature,
 O mère universelle, indulgente Nature !
 Ainsi tous à la fois, mystiques et charnels,
 Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels.

Nous sommes là, savants, poètes, pêle-mêle,
 Pendus de toutes parts à ta forte mamelle !
 Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
 A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
 Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
 Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,
 Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu ;
 Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu !

(Mai 1837.)

Oceano Nox.

(Extrait de : LES RAYONS ET LES OMBRES, 1840.)

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
 Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
 Dans ce morne horizon se sont évanouis !
 Combien ont disparu, dure et triste fortune !
 Dans une mer sans fond par une nuit sans lune,
 Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
 L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
 Et d'un souffle il a tout dispersé sous les flots !
 Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
 Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
 L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
 Vous roulez à travers les sombres étendues,
 Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
 Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
 Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
 Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées !
 Maint joyeux cercle, assis sur des ancrs rouillées,

Mêle encor quelque temps vos noms, d'ombre couverts,
 Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
 Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
 Tandis que vous dormez dans les goëmons verts !

On demande : « Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île
 Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? »

Puis votre souvenir même est enseveli.

Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
 Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
 Sur le sombre Océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
 L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?
 Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
 Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
 Parlent encor de vous en remuant la cendre
 De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
 Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
 Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
 Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
 Pas même la chanson naïve et monotone
 Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
 O flots, que vous savez de lugubres histoires !
 Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
 Vous vous les racontez en montant les marées,
 Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
 Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

(Juillet 1836.)

La retraite de Russie.

(Extrait des CHATIMENTS, 1853.)

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre.
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
Deux ennemis ! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.

On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal! lendemains d'Attila!
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive! alerte! assauts! attaques!
Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'Empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'Empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire
Trembla; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet.

Devant ses légions sur la neige semées :

« Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ? »

La conscience.

(Extrait de la LÉGENDE DES SIÈCLES, 1859.)

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
 Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
 Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
 Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
 Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
 Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
 Qui dirent: — Couchons-nous sur la terre et dormons.
 Caïn ne dormant pas, songeait au pied des monts.
 Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
 Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
 Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
 — Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.
 Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
 Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
 Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
 Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
 Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
 Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
 Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
 — Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
 Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. —
 Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
 L'œil a la même place au fond de l'horizon.
 Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
 — Cachez-moi ! cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
 Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
 Caïn dit à Jabel¹, père de ceux qui vont

1. Jabel, fils de Lamech, « fut père de ceux qui demeurent dans des tentes » ; son frère, Jubal, « fut père de tous ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue. » Un autre

Sous des tentes de poil dans le désert profond :

— Étends de ce côté la toile de la tente. —

Et l'on développa la muraille flottante ;

Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :

— Vous ne voyez plus rien ? dit Tsilla, l'enfant blond,

La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;

Et Caïn répondit : — Je vois cet œil encore ! —

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs

Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,

Éria : — Je saurai bien construire une barrière. —

Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.

Et Caïn dit : — Cet œil me regarde toujours !

Hénoch ¹ dit : — Il faut faire une enceinte de tours

Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.

Bâtissons une ville avec sa citadelle.

Bâtissons une ville, et nous la fermerons. —

Alors Tubalcaïn, père des forgerons,

Construisit une ville énorme et surhumaine.

Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,

Chassaient les fils d'Énos ² et les enfants de Seth ;

Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;

Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.

Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,

On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,

Et la ville semblait une ville d'enfer ;

L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;

Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;

Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »

Quand ils eurent fini de clore et de murer,

On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.

fils de Lamech, Tubalcaïn, « fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer. » (Genèse, ch. iv, v. 20-22.)

1. « Caïn bâtit une ville qu'il appela Hénoch du nom de son fils. » (Genèse, ch. rv, v. 17.)

2. Fils de Seth.

Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père !
 L'œil a-t-il disparu ? dit en tremblant Tsilla.
 Et Caïn répondit : Non, il est toujours là.
 Alors il dit : — Je veux habiter sous la terre,
 Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
 Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. —
 On fit donc une fosse, et Caïn dit : C'est bien !
 Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
 Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
 Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
 L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Après la bataille.

(Extrait de la LÉGENDE DES SIÈCLES, 1859.)

Mon père, ce héros au sourire si doux,
 Suivi d'un grand housard qu'il aimait entre tous
 Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
 Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
 Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
 Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
 C'était un Espagnol de l'armée en déroute
 Qui se traînait, sanglant, sur le bord de la route,
 Râlant, brisé, livide et mort plus qu'à moitié,
 Et qui disait : « A boire ! à boire par pitié ! »
 Mon père ému tendit à son housard fidèle
 Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
 Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
 Tout à coup, au moment où le housard baissé
 Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure
 Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
 Et vise au front mon père en criant : « *Caramba !* »
 Le coup passa si près que le chapeau tomba,

Et que le cheval fit un écart en arrière
 « Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

La trompette du jugement.

(Extrait de la LÉGENDE DES SIÈCLES, 1859.)

Je vis dans la nuée un clairon monstrueux.

.
 On sentait que le râle énorme de ce cuivre
 Serait tei qu'il ferait bondir, vibrer, revivre
 L'ombre, le plomb, le marbre ; et qu'à ce fatal glas
 Toutes les surdités voleraient en éclats ;
 Que l'Oubli sorèbre, avec sa perte de mémoire,
 Se lèverait au son de la trompette noire ;
 Que dans cette clameur étrange, en même temps
 Qu'on entendrait frémir tous les cieux palpitants,
 On entendrait crier toutes les consciences ;
 Que le sceptique au fond de ses insouciances,
 Que le voluptueux, l'athée et le douteur,
 Et le maître, tombé de toute sa hauteur,
 Sentiraient ce fracas traverser leurs vertèbres ;
 Que ce déchirement céleste des ténèbres
 Ferait dresser quiconque est soumis à l'arrêt ;
 Que qui n'entendit pas le remords, l'entendrait ;
 Et qu'il réveillerait comme un choc à la porte,
 L'oreille la plus dure et l'âme la plus morte.
 Même ceux qui livrés au rire, aux vains combats
 Aux vils plaisirs, n'ont point tenu compte ici-bas
 Des avertissements de l'ombre et du mystère,
 Même ceux que n'a point réveillés sur la terre
 Le tonnerre, ce coup de cloche de la nuit.

Oh ! dans l'esprit de l'homme où tout vacille et fuit,
 Où le verbe n'a pas un mot qui ne bégaie,
 Où l'aurore apparaît, hélas ! comme une plaie.

Dans cet esprit tremblant dès qu'il ose augurer,
 Oh ! comment concevoir, comment se figurer
 Cette vibration communiquée aux tombes,
 Cette sommation aux blêmes catacombes,
 Du Ciel ouvrant sa porte, et du gouffre ayant faim,
 Le prodigieux bruit de Dieu disant : « Enfin ! »

Oui, c'est vrai, — c'est du moins jusque-là que l'œil plonge, —
 C'est l'avenir, — du moins tel qu'on le voit en songe, —
 Quand le monde atteindra son but, quand les instants,
 Les jours, les mois, les ans, auront rempli le temps,
 Quand tombera du ciel l'heure immense et nocturne,
 Cette goutte, qui doit faire déborder l'urne,
 Alors dans le silence horrible, un rayon blanc
 Long, pâle, glissera formidable et tremblant
 Sur ces haltes de nuit qu'on nomme cimetières ;
 Les tentes frémiront, quoiqu'elles soient de pierres,
 Dans tous ces sombres camps endormis ; et, sortant
 Tout à coup de la brume, où l'univers l'attend,
 Ce clairon, au-dessus des êtres et des choses,
 Au-dessus des forfaits et des apothéoses,
 Des ombres et des os, des esprits et des corps,
 Sonnera la diane effrayante des morts.

.
 Une sinistre main sortait de l'infini.

Vers la trompette, effroi de tout crime impuni,
 Qui doit faire à la Mort un jour lever la tête,
 Elle pendait, énorme, ouverte, et comme prêt
 A saisir ce clairon qui se tait dans la nuit,
 Et qu'emplit le sommeil formidable du bruit.
 La main dans la nuée et hors de l'invisible
 S'allongeait. A quel être était-elle ? Impossible
 De le dire, en ce morne et brumeux firmament.
 L'œil dans l'obscurité ne voyait clairement

Que les cinq doigts béants de cette main terrible ;
 Tant l'être, quel qu'il fût, debout dans l'ombre horrible
 — Sans doute quelque archange ou quelque séraphin,
 Immobile, attendant le signal de la fin, —
 Plongeait profondément, sous les ténébreux voiles,
 Du pied dans les enfers, du front dans les étoiles !

Nos morts.

(Extrait de L'ANNÉE TERRIBLE, 1872.)

Ils gisent dans le champ terrible et solitaire.
 Leur sang fait une mare affreuse sur la terre ;
 Les vautours monstrueux fouillent leur ventre ouvert ;
 Leurs corps farouches, froids, épars sur le pré vert,
 Effroyables, tordus, noirs, ont toutes les formes
 Que le tonnerre donne aux foudroyés énormes ;
 Leur crâne est à la pierre aveugle ressemblant ;
 La neige les modèle avec son linceul blanc ;
 On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
 Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée ;
 Ils n'ont pas de parole, ils n'ont pas de regard ;
 Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
 Les nuits passent ; ils ont plus de chocs et de plaies
 Que des suppliciés promenés sur des claies.
 Sous eux rampent le ver, la larve et la fourmi ;
 Ils s'enfoncent déjà dans la terre à demi
 Comme dans l'eau profonde un navire qui sombre ;
 Leurs pâles os, couverts de pourriture et d'ombre,
 Sont comme ceux auxquels Ezéchiël parlait ¹ ;
 On voit partout sur eux l'affreux coup du boulet,
 La balafre du sabre et le trou de la lance ;
 Le vaste vent glacé souffle sur ce silence ;
 Ils sont nus et sanglants sous le ciel pluvieux.

O morts pour mon pays, je suis votre envieux.

1. Voy. la Bible au livre d'Ezéchiël, ch. xxxvii, v. 1. 10.

Le pain sec.

(Extrait de l'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE, 1877.)

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
 Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
 J'allai voir la proscrire en pleine forfaiture,
 Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
 Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
 Repose le salut de la société,
 S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
 — Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
 Je ne me ferai plus griffer par le minet. »
 Mais on s'est récrié : — Cette enfant vous connaît ;
 Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
 Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
 Pas de gouvernement possible. A chaque instant
 L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
 Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
 Vous démolissez tout. — Et j'ai baissé la tête,
 Et j'ai dit : — Je n'ai rien à répondre à cela,
 J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
 Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
 Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe,
 On vous y mettra. — Jeanne alors, dans son coin noir,
 M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
 Pleins de l'autorité des douces créatures :
 — Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

141. HENRI LACORDAIRE (1802-1861).

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or) en 1802, ordonné prêtre en 1827, rédigea d'abord avec La Mennais et Montalembert le journal *l'Avenir* (1830), se soumit après la condamnation de ce journal par le Pape et commença peu après à prêcher au collège Stanislas et bientôt à Notre-Dame, où sa parole obtint un immense retentissement. En 1839 il prit à Rome l'habit de dominicain et rétablit en 1840 l'ordre des Frères prêcheurs en

France. Pendant les dix années suivantes, il prêcha à Paris et dans beaucoup de villes de province, et partout sa parole animée, véhémentement et passionnée, servie par toutes les qualités qui font le grand orateur, excita un vif enthousiasme. Il cessa de prêcher à Paris après le coup d'Etat de 1851 : il mourut dix ans plus tard (en 1861), directeur du collège de Sorrèze. Il avait été, cette année-là même, reçu à l'Académie française par Guizot.

L'amour divin.

(Extrait de la XXXIX^e conférence : SUR L'ÉTABLISSEMENT DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.)

Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en restera-t-il après la mort ? Je le veux : une prière amie nous suit au delà de ce monde ; un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre ; aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe ; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie ; qui, chaque jour, renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes ; qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi, et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au bord des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil ; dont chaque

mot qu'il a dit, vibre encore, et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternant au plus bas qu'ils peuvent, sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui l'honneur, la paix, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe, par une inextinguible haine, et qui demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au seuil de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus; vous qui avez bien voulu me baptiser, m'oindre, me sacrer dans votre amour; et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas!

142. CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE (1804-1869).

Charles-Augustin Sainte-Beuve, né à Boulogne-sur-Mer en 1804, conda sa réputation de critique en publiant le *Tableau historique et critique de la poésie française au xvi^e siècle* (1828) et se fit estimer comme poète, par trois recueils de vers : *Poésies de Joseph Delorme* (1829), les *Consolations* (1830), *Pensées d'Août* (1837). Il avait donné en 1834 un roman : *Volupté*. A partir de 1840, il s'adonna tout entier à la critique littéraire, où il devint bientôt un maître incomparable. Nul n'a plus contribué à introduire dans ce genre la méthode et les scrupules de la critique historique. Nul n'a mieux compris qu'il faut traiter les écrivains comme des hommes, et les livres comme des faits, réunir toutes les informations, puiser à toutes les sources, écouter tous les témoignages, avant de parler d'une œuvre littéraire. Sainte-Beuve a écrit environ trois cents biographies ou portraits littéraires réunis sous différents titres : *Portraits littéraires*, *Portraits contemporains*, *Causeries du lundi*, *Nouveaux lundis*, etc. Il y faut joindre *Port-Royal* (1840), où il n'est pas seu-

lement parlé de la célèbre abbaye, mais de toute la littérature du xvii^e siècle.

Du génie critique et de Bayle¹.

(Extrait des PORTRAITS LITTÉRAIRES, 1835.)

La critique s'appliquant à tout, il y en a de diverses sortes selon les objets qu'elle embrasse et qu'elle poursuit ; il y a la critique historique, littéraire, grammaticale et philologique, etc. Mais en la considérant moins dans la diversité des sujets que dans la disposition et l'allure qu'elle y apporte, on peut distinguer en gros deux espèces de critique, l'une reposée, concentrée, plus spéciale et plus lente, éclaircissant et quelquefois ranimant le passé, en déterrants et en discutant les débris, distribuant et classant toute une série d'auteurs ou de connaissances ; les Casaubon, les Fabricius, les Mabillon, les Fréret², sont les maîtres en ce genre sévère et profond. Nous y rangerons aussi ceux des critiques littéraires à proprement parler, qui, à tête reposée, s'exercent sur des sujets déjà fixés et établis, recherchent les caractères et les beautés particulières aux anciens auteurs, et construisent des arts poétiques ou des rhétoriques, à l'exemple d'Aristote et de Quintilien. Dans l'autre genre de critique, que le mot de *journaliste* exprime assez bien, je mets cette faculté plus diverse, mobile, empressée, pratique, qui ne s'est guère développée que depuis trois siècles ; qui, des correspondances des savants où elle se trouvait à la gêne, a passé vite dans les journaux, les a multipliés sans relâche, et est devenue, grâce à l'imprimerie dont elle est une consé-

1. L'auteur en traçant ce portrait de Bayle s'est dépeint lui-même tel qu'il était comme critique ou tel plutôt qu'il voulait devenir ; car sa grande autorité comme juge des choses de l'esprit ne s'établit que quelques années plus tard.

2. Isaac Casaubon (1559-1614), bibliothécaire de Henri IV et de Jacques I^{er} Stuart — Fabricius, érudit allemand (1668-1736), auteur de la *Bibliotheca latina*, de la *Bibliotheca græca*, vaste répertoire d'Histoire littéraire. — Mabillon (1632-1707), bénédictin ; archéologue ; historien ; paléographe. — Fréret (1688-1749), auteur d'une foule de savants mémoires sur l'histoire des Orientaux et sur celle des Francs.

quence, l'un des plus actifs instruments modernes. Il est arrivé qu'il y a eu, pour les ouvrages de l'esprit, une critique alerte, quotidienne, publique, toujours présente, une clinique chaque matin au lit du malade, si l'on ose ainsi parler; tout ce qu'on peut dire pour ou contre l'utilité de la médecine, se peut dire à plus forte raison pour ou contre l'utilité de cette critique pratique à laquelle les bien portants mêmes, en littérature, n'échappent pas. Quoi qu'il en soit, le génie critique, dans tout ce qu'il a de mobile, de libre et de divers, y a grandi et s'est révélé; il s'est mis en campagne pour son compte, comme un audacieux partisan; tous les hasards et les inégalités du métier lui ont souri, les bigarrures et les fatigues du chemin l'ont flatté. Toujours en haleine, aux écoutes, faisant de fausses pointes et revenant sur sa trace, sans système autre que son instinct et l'expérience, il a fait la guerre au jour le jour, selon le pays, la *guerre à l'œil*, ainsi que s'exprime Bayle lui-même ¹ qui est le génie personnifié de cette critique.

... Ce génie dans son idéal complet (et Bayle réalise cet idéal plus qu'aucun autre écrivain) est au revers du génie créateur et poétique, du génie philosophique avec système; il prend tout en considération, fait tout valoir, et se laisse d'abord aller, sauf à revenir bientôt. Tout esprit qui a en soi une part d'art ou de système, n'admet volontiers que ce qui est analogue à son point de vue, à sa prédilection. Le génie critique n'a rien de trop digne, ni de prude, ni de préoccupé, aucun *quant à soi*. Il ne reste pas dans son centre, ou à peu de distance; il ne se retranche pas dans sa cour, ni dans sa citadelle, ni dans son académie; il ne craint pas de se mésallier; il va par

¹. Dans une lettre à son frère cadet. « Ce qui est propre à l'un ne l'est pas à l'autre : il faut donc faire la guerre à l'œil et se gouverner selon la portée de chaque génie. »

tout le long des rues, s'informant, accostant; la curiosité l'allèche, et il ne s'épargne pas les régals qui se présentent. Il est, jusqu'à un certain point, tout à tous comme l'Apôtre, et en ce sens, il y a toujours de l'optimisme dans le critique véritablement doué. Mais gare aux retours! l'infidélité est un trait de ces esprits divers et intelligents; ils reviennent sur leurs pas, ils prennent tous les côtés d'une question, ils ne se font pas faute de se réfuter eux-mêmes et de retourner la tablature ¹.

Une des conditions du génie critique dans la plénitude où Bayle nous le représente, c'est de n'avoir pas d'*art* à soi, de *style*; hâtons-nous d'expliquer notre pensée. Quand on a un *style* à soi, comme Montaigne, par exemple, qui certes est un grand esprit critique, on est plus soucieux de la pensée qu'on exprime et de la manière aiguïlée dont on l'exprime, que de la pensée de l'auteur qu'on explique, qu'on développe, qu'on critique; on a une préoccupation bien légitime de son œuvre propre, qui se fait à travers l'œuvre de l'autre, et quelquefois à ses dépens. Cette distraction limite le génie critique. Si Bayle l'avait eue, il aurait fait durant toute sa vie un ou deux ouvrages dans le goût des *Essais*, et n'eût pas écrit ses *Nouvelles de la République des lettres* ² et toute sa critique usuelle, pratique, incessante. De plus, quand on a un *art* à soi, une poésie, comme Voltaire, par exemple, qui certes est aussi un grand esprit critique, le plus grand, à coup sûr, depuis Bayle, on a un goût décidé, qui, quelque souple qu'il soit, atteint vite ses restrictions. On a son œuvre propre derrière soi à l'horizon; on ne perd jamais de vue ce clocher-là. On en fait involontairement le centre de ses mesures. Voltaire avait de plus son fanatisme philosophique, sa passion,

1. De l'italien *tablatura*. Sens primitif *tableau*; puis *tableau didactique*, indiquant la leçon aux élèves d'une classe; puis *leçon*; puis *sermon*; et enfin *souci*, ennui; cela m'a donné bien de la tablature.

2. Journal littéraire rédigé par Bayle en Hollande, de 1684 jusqu'à sa mort.

qui faussait sa critique. Le bon Bayle n'avait rien de semblable. De passion, aucune ; l'équilibre même ; une parfaite idée de la profonde bizarrerie du cœur et de l'esprit humain, et que tout est possible, et que rien n'est sûr. De style, il en avait sans s'en douter, sans y viser, sans se tourmenter à la lutte, comme Courier, La Bruyère, ou Montaigne lui-même ; il en avait suffisamment, malgré ses longueurs et ses parenthèses, grâce à ses expressions charmantes et de source. Il n'avait besoin de se relire que pour la clarté et la netteté du sens : heureux critique !

A Ronsard.

A toi, Ronsard, à toi qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles, livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que j'espère encore, au trône radieux
D'où jadis tu régnaï, replacer ta mémoire :
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire ;
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur !

Qu'on dise : Il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur.

143. LUCILE-AURORE DUPIN, dame DUDEVANT, dite GEORGE SAND (1804-1876).

Lucile-Aurore Dupin, née en 1804 à Paris, fut mariée en 1822 à M. Dudevant, et commença d'écrire, en 1831, ses innombrables romans sous le pseudonyme de George Sand. Elle a beaucoup écrit aussi pour le théâtre, tirant, avec succès, des drames de ses romans, et a publié des mémoires, sous ce titre : *Histoire de ma vie*. Ses

inventions manquent souvent de naturel et de vérité ; ses personnages ont quelquefois le tort d'être créés pour incarner une thèse ou même un sophisme, mais son style est beau ; et même un bon juge, M. Nisard, met George Sand au premier rang comme écrivain¹. La postérité, sans la placer tout à fait si haut, saura tirer de cette œuvre trop vaste une fleur exquise, un choix délicat.

Les laboureurs.

(Extrait de LA MARE AU DIABLE, 1848.)

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. Le paysage était vaste et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard poussait gravement son *areau*² de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte et grattant du pied la place

1. « Une femme célèbre à qui, du consentement de tous les vrais écrivains de ce temps, appartient la première place depuis que Chateaubriand a cessé de l'occuper. » (*Histoire de la littérature française*, t. IV, p. 477).

2. Charrue.

vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira : « C'est une paire de bœufs perdue ; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre ; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim. »

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui ; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait à quelque distance quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage, et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler à un petit saint Jean-Baptiste des

peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue, et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre, d'une voix qu'il voulait rendre terrible, et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce ; le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté, et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples, et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant qui se retournait pour lui sourire.

144. AUGUSTE BARBIER (1805-1882).

Auguste Barbier, né à Paris en 1805, débuta avec éclat dans la poésie en 1830, par les *Iambes*, virulente satire des bassesses qui déshonorent le lendemain des révolutions ; le mouvement, la coupe et le rythme étaient imités des *Iambes* d'André Chénier, mais l'inspiration était originale et vraiment échauffée des passions du jour et de l'heure présente. Barbier publia beaucoup d'autres poésies durant sa longue carrière : *Il Pianto* (1832), *Lazare* (1833), *Chants civils et religieux* (1841), *Rimes héroïques* (1843), *Les Silves* (1864), *Les Satires* (1865), etc. Mais il ne retrouva jamais l'inspiration de la pre-

mière heure; et ce qui est piquant, les *lambes* de 1830 l'ont fait entrer à l'Académie française seulement en 1869, et décorer seulement en 1878.

Bonaparte.

(Extrait des *LAMBES*, 1830.)

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle,
 Au grand soleil de messidor!
 C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or;
 Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encor du sang des rois;
 Mais fière et d'un pied fort heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois :
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager;
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnais de l'étranger;
 Tout son poil reluisait; et, belle vagabonde,
 L'œil haut, la croupe en mouvement,
 Sur ses jarrets dressés, elle effrayait le monde,
 Du bruit de son hennissement.
 Tu parus; et, sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos,
 Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
 Tu montas botté sur son dos.
 Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
 La poudre et les tambours battants,
 Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
 Et des combats pour passe-temps;
 Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
 Toujours l'air, toujours le travail,
 Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes
 Toujours du sang jusqu'au poitrail,
 Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,

Broya des générations ;
 Quinze ans elle passa fumante, à toute bride,
 Sur le ventre des nations.
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 D'aller sans user son chemin,
 De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
 De soulever le genre humain ;
 Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
 Prête à fléchir à chaque pas,
 Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
 Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !
 Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
 Pour étouffer ses cris ardents ;
 Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
 De fureur tu brisas ses dents.
 Elle se releva ; mais, un jour de bataille,
 Ne pouvant plus mordre ses freins,
 Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
 Et du coup te cassa les reins !

145. AUGUSTE BRIZEUX (1806-1858).

Auguste Brizeux, né à Lorient (1806), a tiré ses plus belles inspirations poétiques du souvenir de son pays natal. On relira toujours, tant qu'il restera des âmes délicates et douées d'une sensibilité discrète et chaste, ces simples élégies où la poésie des champs a trouvé des accents si pleins de fraîcheur et de vivacité. Outre *Marie* (1832), son chef-d'œuvre, l'auteur a donné les *Fleurs d'Or*, les *Bretons*, les *Pêcheurs*, les *Histoires poétiques*, une traduction de Dante (en prose), etc.

La maison du Moustoir.

(Extrait de *MARIE*, 1832.)

O maison du Moustoir ! combien de fois, la nuit,
 Ou quand j'erre, le jour, dans la foule et le bruit.
 Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
 Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage.

Une grêle fumée au-dessus ; dans un champ,
 Une femme de loin appelant son enfant,
 Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache
 Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
 Entonne un air breton, un air breton si doux,
 Qu'en le chantant, ma voix vous ferait pleurer tous.
 Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières.
 Le petit sentier blanc et bordé de bruyères ;
 Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
 J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
 Et dans ces souvenirs, où je me sens revivre,
 Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre.
 Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
 Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
 Au vieux puits la servante allant remplir ses cruches,
 Et le courtil en fleurs où bourdonnent les ruches,
 Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin
 Les pommes par monceaux et les meules de foin,
 Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
 Et, devant la maison, un lit de paille fraîche.
 Et j'entre : et c'est d'abord un silence profond,
 Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
 Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
 Et tout autour de lui fait danser la poussière.
 Chaque objet cependant s'éclaircit : à deux pas
 Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas,
 Vers la porte, en tournant, sur le bahut énorme,
 Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
 Pains de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
 Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
 Assise à son rouet, près du grillon qui crie,
 Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie ;
 Et sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
 Avec son doux parler, elle me dit : « C'est vous ! »

Le convoi de la pauvre fille.(Extrait de **MARIE.**)

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
 Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée.
 Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil :
 Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil ;
 Puis venait un enfant, qui, d'espace en espace,
 Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
 Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
 Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
 La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
 Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
 Et quand le fossoyeur soulevant son beau corps.
 Du village natal l'emporta chez les morts,
 A peine si la cloche avertit la contrée
 Que sa plus douce vierge en était retirée.
 Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
 Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
 Le convoi descendit, au lever de l'aurore.
 Avec toute sa pompe avril venait d'éclorre,
 Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
 Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs ;
 L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
 Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
 Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
 Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

146. ALFRED DE MUSSET (1810-1857).

Alfred de Musset, né à Paris en 1810, se révéla poète, et grand poète avant la vingtième année accomplie, dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830) ; d'autres recueils de vers (réunis sous ce titre, *le Spectacle dans un fauteuil*) parurent en 1832 ; jamais réputation plus éclatante ne fut plus vite établie. Dans les dix années qui suivirent, l'auteur fit paraître de nouvelles poésies, plus graves de forme, plus élevées d'inspiration ; en même temps il écrivait des nouvelles et des comédies-proverbes qui, non destinées d'abord au théâtre, y

obtinrent plus tard un très vif succès ; il y rappelle Marivaux sans chercher à l'imiter. En vers, en prose, la langue de Musset est pure et correcte ; son trait est net et bien gravé ; on a pu louer Musset d'être « le plus classique des romantiques », quoiqu'il eût d'abord affecté une hardiesse cavalière dans les idées et des bizarreries de versification, dont il se montra guéri dès la vingt-deuxième année.

Les jeux de Bade.

(Extrait de UNE BONNE FORTUNE, 1835.)

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
 Au son des instruments, leurs mots mystérieux ;
 Tout est joie et chansons ; la roulette commence ;
 Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
 Et, ratissant gaîment l'or qui scintille aux yeux,
 Ils jardinent ainsi, sur un rythme joyeux.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire
 J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
 Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit ;
 Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
 Ayant à travers champs couru toute la nuit,
 Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

Je les ai vus, debout, sous la lampe enfumée,
 Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
 Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
 Poser sous les râteaux la sueur d'une année,
 Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
 Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Dirai-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guères
 C'était bien vite fait de leur vider les mains.
 Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
 Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
 Tout ce monde enchanté de la saison des bains
 Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumière,
 Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau
 Ces mains vides, ces mains qui labourent la terre
 Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
 Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
 L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau.

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
 Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur !..
 J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme ;
 Revenons à mon fait ; tout chemin mène à Rome.
 Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
 Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur...

Le poète et la douleur.

(Extrait de la NUIT DE MAI.)

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
 Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
 Que ta voix ici-bas doive rester muette.
 Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux
 Ses petits affamés courent sur le rivage,
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie,
 En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,

Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ¹ :
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture, il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime, il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort, il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées ;
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant ;
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

1. Il n'est pas vrai que le pélican nourrisse ses petits de son sang ; mais il est toujours permis au poète de paraître ajouter foi aux traditions populaires.

La chaumière incendiée.

(Extrait de la LETTRE A LAMARTINE.)

Lorsque le laboureur regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux ;
Mais maintenant au loin tout est silencieux ;
Le misérable écoute, et comprend sa ruine :
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir, et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'asseoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

147. THÉOPHILE GAUTIER (1811-1872).

Théophile Gautier, né à Tarbes (1811), mort à Paris (1872); poète, critique, romancier; ses *Poésies* furent réunies en 1845. Un nouveau recueil de vers, *Émaux et Camées*, parut en 1852. Il a étudié dans les *Grotesques* plusieurs poètes oubliés ou peu connus du xvii^e siècle; fait l'*Histoire du Romantisme* (articles recueillis en 1874). Il a raconté avec une verve et une couleur admirables ses voyages en Espagne, à Constantinople, en Italie, en Russie. On lui reproche de manquer d'âme; et il est vrai qu'il n'affecte pas plus de sensibilité qu'il n'en a. Mais il a quelquefois porté jusqu'à la perfection le bonheur de la forme

Ce que disent les hirondelles.

Chanson d'automne.

(Extrait de ÉMAUX ET CAMÉES¹.)

Déjà plus d'une feuille sèche
 Parsème les gazons jaunis,
 Soir et matin la brise est fraîche,
 Hélas ! les beaux jours sont finis !
 On voit s'ouvrir les fleurs que garde
 Le jardin, pour dernier trésor :
 Le dahlia met sa cocarde,
 Et le souci sa toque d'or.
 La pluie aux bassins fait des bulles;
 Les hirondelles sur le toit
 Tiennent des conciliabules :
 Voici l'hiver, voici le froid !
 Elles s'assemblent par centaines,
 Se concertant pour le départ.
 L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
 Il fait bon sur le vieux rempart !
 Tous les ans, j'y vais et je niche
 Aux métopes² du Parthénon,
 Mon nid bouche dans la corniche
 Le trou d'un boulet de canon³ ».

1. 1 vol. in-8°, de la bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur, Paris.

2. Intervalle carré qui sépare les triglyphes; les triglyphes représentent l'extrémité des solives posées sur l'architrave.

3. Le Parthénon (temple d'Athéné-Minerve) sur l'Acropole d'Athènes, presque intact en 1687, fut bombardé cette année-là par les Vénitiens.

L'autre : « J'ai ma petite chambre
 A Smyrne, au plafond d'un café.
 Les Hadjis ¹ comptent leurs grains d'ambre
 Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée
 Aux blondes vapeurs des chibouks ²,
 Et parmi des flots de fumée,
 Je rase turbans et turbouchs ³. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe ⁴,
 Au fronton d'un temple à Balbeck.
 Je m'y suspends avec ma griffe,
 Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
 Rhodes, palais des chevaliers ;
 Chaque hiver, ma tente s'y dresse
 Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
 Car l'âge m'alourdit un peu,
 Aux blanches terrasses de Malte,
 Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
 Au Caire, en haut des minarets !
 J'empâte un ornement de glaise,
 Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

1. Les Hadjis sont les musulmans qui ont fait le pèlerinage de La Mecque. Les Orientaux oisifs égrènent souvent les grains d'une sorte de chapelet, sans attacher d'ailleurs à cet exercice une intention religieuse.

2. Pipe turque à long tuyau de bois.

3. Bonnet de couleur rouge à gland bleu.

4. Voy. ci-dessus, p. 295 note 2.

« A la seconde cataracte¹,
 Fait la dernière, j'ai mon nid ;
 J'en ai noté la place exacte,
 Dans le pschent² d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain, combien de lieues
 Auront filé sous notre essaim,
 Plaines brunes, pics blancs, mers bleues,
 Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
 Sur la moulure aux bords étroits,
 Ainsi jasant les hirondelles,
 Voyant venir la rouille au bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent ;
 Car le poète est un oiseau ;
 Mais, captif, ses élans se brisent
 Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
 Comme dans le chant de Ruckert³,
 Pour voler là-bas avec elles,
 Au soleil d'or, au printemps vert.

La cathédrale Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg.

(Extrait du VOYAGE EN RUSSIE⁴.)

L'hiver en Russie a une poésie particulière; ses rigueurs sont compensées par des beautés, des effets et des aspects extrêmement pittoresques. La neige glace d'argent les coupoles d'or, accuse d'une ligne étincelante les entablements et les frontons, met des touches

1. Sur le Nil, au delà du tropique.

2. Sorte de mitre royale que portent aussi plusieurs divinités égyptiennes.

3. Frédéric Ruckert, poète bavarois (1789-1866).

4. 1 vol. in-8°, de la bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur, Paris.

blanches sur les acanthes d'airain, pose des points lumineux aux saillies des statues, et change tous les rapports de tons par des transpositions magiques. Saint-Isaac ainsi vu prend une originalité toute locale. Il est superbe de couleur, soit qu'il se détache, tout rehaussé de blanc, d'un rideau de nuages gris; soit qu'il découpe son profil sur un de ces ciels de turquoise et de rose qui brillent à Saint-Pétersbourg, lorsque le froid est sec et que la neige crie sous le pied comme de la poudre de verre. Parfois, après un dégel, une bise glaciale fige en une nuit, sur le corps du monument, la sueur des granits et des marbres. Un réseau de perles, plus fines, plus rondes que les gouttes de rosée autour des plantes, enveloppe les gigantesques colonnes du péristyle. Le granit rougeâtre devient du rose le plus tendre, et prend sur le bord comme un velouté de pêche, comme une fleur de prune; il se transforme en une matière inconnue, pareille à ces pierres précieuses dont sont bâties les Jérusalems célestes. La vapeur cristallisée revêt l'édifice d'une poussière de diamant qui jette des feux et des bluettes¹ quand un rayon l'effleure; on dirait une cathédrale de pierreries dans la cité de Dieu.

Chaque heure du jour a son mirage. Si l'on regarde Saint-Isaac, au matin, du quai de la Néva, il apparaît couleur d'améthyste et de topaze brûlée, au milieu d'une auréole de splendeurs lactées et roses. Les brumes laiteuses qui flottent à sa base le détachent de la terre, et le font nager sur un archipel de vapeur. Le soir, sous une certaine incidence de lumière, du coin de la petite Morskaïa, avec ses fenêtres traversées par les rayons du couchant, il semble illuminé et comme incendié à l'intérieur. Les baies flamboient ardemment dans les murailles

1. Étincelles.

sombres ; quelquefois, par les temps de brume, lorsque le ciel est bas, les nuages descendent sur la coupole et la coiffent comme le sommet d'une montagne. Nous avons vu, spectacle étrange, la lanterne et la moitié supérieure du dôme disparaître sous un banc de brouillard. La nuée coupant de sa zone d'ouate l'hémisphère doré de la haute tour, donnait à la cathédrale une élévation prodigieuse et l'air d'une Babel chrétienne allant retrouver et non braver, dans les cieux, Celui sans lequel il n'y a pas de construction solide.

La nuit, qui dans les autres climats jette son crêpe opaque sur les édifices, ne peut entièrement éteindre Saint-Isaac. Sa coupole reste visible sous le dais noir des cieux avec des tons d'or pâle, comme une immense bulle à demi lumineuse.

148. CLAUDE BERNARD (1813-1878).

Claude Bernard, né près de Villefranche (Rhône) en 1813, mourut à Paris, en 1878. Cet illustre physiologiste fut en même temps un écrivain ; l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865) le désigna au choix de l'Académie française pour succéder à Flourens. Il fut reçu le 27 mai 1869 ; le discours qu'il prononça fut, en même temps qu'un hommage rendu à son prédécesseur, l'exposé de ses idées personnelles sur les rapports de la philosophie et de la science expérimentale.

L'unité de la science

(Extrait du DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE¹).

On ne saurait fixer le nombre des sciences parce qu'elles sont le résultat du morcellement successif des connaissances humaines par notre esprit borné, en une foule de problèmes séparés. Néanmoins on a distingué deux ordres de sciences : les unes partant de l'esprit pour descendre dans les phénomènes de la nature, les autres partant de l'observation de la nature pour remonter à l'esprit. Leur point de départ est différent, mais le

1. Séance du 27 mai 1869. 1 brochure in-8°, Perrin et C^o, éditeurs, Paris.

but est le même : la recherche et la découverte de la vérité. Ce sont les ténèbres de notre ignorance qui nous font supposer des limites entre ces deux ordres de sciences.

Dans l'étude des sciences, notre raison se débat entre le sentiment naturel qui nous emporte à la recherche des causes premières et l'expérience qui nous enchaîne à l'observation des causes secondes. Toutefois les luttes de ces systèmes exclusifs sont inutiles, car, dans le domaine de la vérité, chaque chose doit avoir nécessairement son rôle, sa place et sa mesure.

Notre premier sentiment a pu nous faire croire qu'il nous était possible de construire le monde *a priori*, et que la connaissance des phénomènes naturels, en quelque sorte infuse en nous, s'en dégagait par la seule force de l'esprit et du raisonnement. C'est ainsi qu'une école philosophique célèbre en Allemagne, au commencement de ce siècle, est arrivée à dire que la nature n'étant que le résultat de la pensée d'une intelligence créatrice, d'où nous émanons nous-mêmes, nous pouvions, sans le secours de l'expérience, et par notre propre activité intellectuelle, retrouver les pensées du Créateur. C'est là une illusion. Nous ne pourrions pas même concevoir ainsi les inventions humaines, et, s'il nous a été donné de connaître les lois de la nature, ce n'est qu'à la condition de les déduire par expérience de l'examen direct des phénomènes, et non des seules conceptions spéculatives de notre esprit.

La méthode expérimentale ne se préoccupe pas de la cause première des phénomènes qui échappent à ses procédés d'investigation ; c'est pourquoi elle n'admet pas qu'aucun système scientifique vienne lui imposer à ce sujet son ignorance, et elle veut que chacun reste libre dans sa manière d'ignorer et de sentir. C'est donc

seulement aux causes secondes qu'elle s'adresse, parce qu'elle peut parvenir à en découvrir et à en déterminer les lois, et celles-ci n'étant que les moyens d'action et de manifestation de la cause première, sont aussi immuables qu'elle, et constituent les lois inviolables de la nature et les bases inébranlables de la science.

Mais nos recherches n'ont point atteint les bornes de l'esprit humain ; limitées par les connaissances actuelles, elles ont au-dessus d'elles l'immense région de l'inconnu qu'elles ne peuvent supprimer sans nuire à l'avancement même de la science.

Le connu et l'inconnu, tels sont les deux pôles scientifiques nécessaires. Le connu nous appartient et se dépose dans l'expérience des siècles. L'inconnu seul nous agite et nous tourmente, et c'est lui qui excite sans cesse nos aspirations à la recherche des vérités nouvelles dont notre sentiment a l'intuition certaine, mais dont notre raison, aidée de l'expérience, veut trouver la formule scientifique.

Ce serait donc une erreur de croire que le savant qui suit les préceptes de la méthode expérimentale doit repousser toute conception *a priori* et imposer silence à son sentiment pour ne plus consulter que les résultats bruts de l'expérience. Non, les lois physiologiques qui règlent les manifestations de l'intelligence humaine ne lui permettent pas de procéder autrement qu'en passant toujours et successivement par le sentiment, la raison et l'expérience ; seulement, instruit par de longues déceptions, et convaincu de l'inutilité des efforts de l'esprit réduit à lui-même, il donne à l'expérience une influence prépondérante, et il cherche à se prémunir contre l'impatience de connaître qui nous pousse sans cesse vers l'erreur. Il marche avec calme et sans précipitation à la recherche de la vérité ; c'est la raison ou le raisonnement

qui lui sert toujours de guide, mais il l'arrête, le retient et le dompte à chaque pas par l'expérience ; son sentiment obéit encore, même à son insu, au besoin inné qui nous fait irrésistiblement remonter à l'origine des choses, mais ses regards restent tournés vers la nature, parce que notre idée ne devient précise et lumineuse qu'en retournant du monde extérieur au foyer de la connaissance qui est en nous, de même que le rayon de lumière ne peut nous éclairer qu'en se réfléchissant sur les objets qui nous entourent.

149. LOUIS VEUILLOT (1813-1883).

Louis Veillot, né et mort à Paris (1813-1883), fils d'un ouvrier tonnelier ; après des études fort incomplètes, il s'instruisit et se forma seul, et devint un excellent écrivain. Il dirigea le journal *l'Univers* jusqu'à sa mort, pendant près de quarante années. On connaît surtout son dévouement à l'Église, sa fougue souvent trop véhémence, et son merveilleux esprit satirique ; on ne sait pas assez qu'il a écrit aussi quelquefois des pages exquis par la tendresse, l'émotion, la douceur. Les parties les plus bruyantes de son talent, peut-être, en ont caché les parties les plus rares et les plus durables.

Deux frères.

(Extrait des LIBRES PENSEURS ¹).

J'avais cinq ans, lorsque Dieu, songeant aux besoins futurs de ma vie et de mon âme, me donna un frère. La plus ancienne joie dont je me souviens fut de voir ce beau petit frère endormi dans son berceau. Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur ; dès qu'il put parler, il me consola, car l'affliction et la douleur n'épargnèrent point mes jeunes ans. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse parce que cet enfant m'a aimé ! Que d'heures pénibles, pleines de mauvais conseils et promises au mal, ont été abrégées par sa présence, et terminées innocemment dans les douces fêtes du cœur ! Nous allions ensemble à l'école ; nous revenions ensemble au

1. 1 vol. in-8 jésus, Victor Retaux, éditeur, Paris.

legis ; le matin, je portais le panier, parce que nos provisions le rendaient plus lourd ; c'était lui qui le portait le soir. Toujours nous faisons cause commune. Je ne le laissais point insulter ; et lui, quand j'avais quelque affaire, sans s'informer du sujet de la querelle, sans considérer ni la taille ni le nombre de mes ennemis, il m'apportait résolument le secours de ses petits poings, et je devenais à la fois accommodant et redoutable, tant je tremblais qu'il n'attrapât des coups dans la bagarre. Certes, je n'ai pas subi une punition qui ne l'ait indigné comme une grande injustice. Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix, et la moitié de sa moitié de pomme. Une fois il vint en pleurant, et pourtant il apportait un morceau de sucre, un grappillon de raisin, et quelque reste de rôti. Festin de roi ! Je m'informai de ce qui le faisait pleurer : « Ah ! me dit-il, la soupe était si bonne, mon frère ! » Je l'appelais Eugène, mais lui ne me donnait pas mon nom, et ne me parla, ni ne parla jamais de moi, qu'en disant mon frère. Telle était notre mutuelle affection que les préférences dont son caractère et sa gentillesse étaient l'objet, ne le rendaient pas orgueilleux, ni moi, jaloux. Nous connaissons bien notre histoire, depuis ce jour-là, et avant ce temps-là ; chaque jour nous en évoquons les chers souvenirs. Dînettes, batailles, jardins dévalisés, aventures gaies ou tristes, tout reparait après vingt ans frais et entier comme un événement de la veille ; tout nous charme. Nous ne voyons pas que nous ayons voulu une seule fois méchamment nous affliger. Souvent j'aurais fait l'école buissonnière, mais il m'aurait suivi, et j'aimais mieux, ô merveille ! quel que fût le beau temps, remplir mon devoir avec lui, que de lui faire partager la responsabilité de mon crime. Nous traversions des jardins pleins de choses tentantes, et je regardais tout d'un œil stoïque. Ce n'était pas pour

éviter de lui donner mauvais exemple ; c'était qu'il n'aurait pu, à son âge, fuir aussi lestement que moi. Hélas ! quand sentirai-je, à l'exemple de saint Augustin, de vrais repentirs pour avoir volé tant de poires ¹ ? Mais il y en eut beaucoup que je volai par amour fraternel.

... Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement nous sommes en âge d'homme, et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point cessé. Nous sommes encore ces deux frères qui se rendaient à l'école ensemble, portant leurs provisions dans le même panier ; ayant les mêmes adversaires, les mêmes soucis, la même fortune et les mêmes plaisirs ; l'un ne peut souffrir que l'autre ne pleure ; l'un ne peut se réjouir que l'autre ne soit heureux ; l'un ne peut tenter une aventure que l'autre n'en coure les chances aussitôt. Nos caractères, quoique différents, se touchent et s'enlacent dans une constante harmonie : aucune dissonance ni de goûts, ni de volontés, ni de désirs. Il est toujours mon conseiller, et il me croit toujours son guide ; il connaît toujours mes défauts, et il ne les voit jamais ; il m'aide à réparer mes erreurs, et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper.

J'ai donc un ami qui, devant les hommes, me défend ; qui, devant Dieu, prie pour moi ; un ami dont mon bonheur est le plus cher désir, et qui est prêt à tous les sacrifices pour me rendre heureux ; qui sera toujours satisfait de ma prospérité, qui me restera fidèle en toutes mes disgrâces, que tous mes torts trouveront indulgent, et toutes mes peines, compatissant ; et cet ami que j'ai en mon frère, mon frère l'a en moi. Nous sentons notre richesse. Nous demandons à Dieu de vivre ensemble, de travailler

1. Voy. saint Augustin, *Confessions*, livre II, ch. iv. Il se repent amèrement d'avoir volé des poires pour le seul plaisir de voler, sans avoir l'excuse de la faim ni de la soif, ni même un vif désir de l'objet.

ensemble, de souffrir ensemble ; car nous ne pouvons être nulle part si bien et si heureux qu'ensemble. Plaise à sa miséricorde, qui nous a donné même sang, même cœur, même labeur, de nous donner un jour le même repos à l'ombre du même clocher ¹.

150. CHARLES LECONTE DE LISLE (1818-1894).

Charles-Marie-René Leconte de Lisle, né à Saint-Paul (île de la Réunion), en 1818, mort près de Paris en 1894. Il a publié les *Poèmes antiques* (en 1852), les *Poèmes barbares* (en 1862) ; les *Poèmes tragiques* (en 1884). La merveilleuse facture de ses vers a excité l'admiration universelle ; mais, parmi ses admirateurs même, quelques-uns lui ont reproché le manque (peut-être un peu affecté) de sensibilité, quelque étalage de couleur locale parfois un peu pédante ; une certaine monotonie dans la tension continue du style. Mais nul n'a parlé en vers une langue plus parfaite, plus solide et plus harmonieuse.

Le jaguar.

(Extrait des POÈMES BARBARES 2.)

Sous le rideau lointain des escarpements sombres,
La lumière, par flots écumeux, semble choir ;
Et les mornes pampas où s'allongent les ombres
Frémissent vaguement à la fraîcheur du soir.

Des marais hérissés d'herbes hautes et rudes,
Des sables, des massifs d'arbres, des rochers nus,
Montent, roulent, épars, du fond des solitudes,
De sinistres soupirs au soleil inconnus.

La lune, qui s'allume entre des vapeurs blanches,
Sur la vase d'un fleuve aux sourds bouillonnements,
Froide et dure, à travers l'épais réseau des branches,
Fait reluire le dos rugueux des caïmans.

1. Ce frère. M. Eugène Veuillot, né en 1818, vient de publier la *Vie de Louis Veuillot* (1899).

2. 4 vol. petit in-12. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris.

Les uns, le long du bord traînant leurs cuisses torsées,
Pleins de faim, font claquer leurs mâchoires de fer,
D'autres, tels que des troncs vêtus d'âpres écorces,
Gisent, entre-baillant la gueule aux courants d'air.

Dans l'acajou fourchu, lové¹ comme un reptile,
C'est l'heure où, l'œil mi-clos et le muflé en avant,
Le chasseur au beau poil flaire une odeur subtile
Un parfum de chair vive égaré dans le vent.

Ramassé sur ses reins musculeux, il dispose
Ses ongles et ses dents pour son œuvre de mort ;
Il se lisse la barbe avec sa langue rose,
Il laboure l'écorce, et l'arrache et la mord.

Tordant sa souple queue en spirale, il en fouette
Le tronc de l'acajou d'un brusque enroulement,
Puis sur sa patte raide il allonge la tête,
Et, comme pour dormir, il râle doucement.

Mais voici qu'il se tait, et, tel qu'un bloc de pierre,
Immobile, s'affaisse au milieu des rameaux ;
Un grand bœuf des pampas entre dans la clairière,
Corne haute, et deux jets de fumée aux naseaux.

Celui-ci fait trois pas. La peur le cloue en place ;
Au sommet d'un tronc noir qu'il effleure en passant,
Plantés droit dans sa chair où court un froid de glace,
Flambent deux yeux zébrés d'or, d'agate et de sang.

Stupide, vacillant sur ses jambes inertes,
Il pousse contre terre un mugissement fou ;
Et le jaguar, du creux des branches entrouvertes,
Se détend comme un arc et le saisit au cou.

1. Lové ; se dit du serpent qui s'enroule prêt à s'élancer.

Le bœuf cède, en trouant la terre de ses cornes,
 Sous le choc imprévu qui le force à plier ;
 Mais bientôt, furieux, par les plaines sans bornes
 Il emporte au hasard son fauve cavalier.

Sur le sable mouvant qui s'amoncelle en dune,
 De marais, de rochers, de buissons entravé,
 Ils passent aux lueurs blafardes de la lune,
 L'un ivre, aveugle, en sang, l'autre à sa chair rivé.

Ils plongent au plus noir de l'immobile espace,
 Et l'horizon recule et s'élargit toujours,
 Et d'instant en instant leur rumeur qui s'efface
 Dans la nuit et la mort enfonce ses bruits sourds.

NOX.

(Extrait des POÈMES ANTIQUES 1.)

Sur la pente des monts, les brises apaisées
 Inclinent au sommeil les arbres onduleux ;
 L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,
 Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
 Une molle vapeur efface les chemins ;
 La lune tristement baigne les noirs feuillages,
 L'oreille n'entend plus les murmures humains

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
 Et des hautes forêts gémit la grande voix,
 Et l'air sonore, aux cieus que la nuit illumine,
 Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
 Entretien lent et doux de la terre et du ciel,
 Montez et demandez aux étoiles sereines
 S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde,
 Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais,
 Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
 Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais.

151. ÉMILE AUGIER (1820-1889).

Émile Augier, né à Valence (Drôme) en 1820. est mort à Paris en 1889. Aucun nom n'est plus glorieux dans le théâtre français de la seconde moitié de ce siècle. Versificateur médiocre, il écrit en prose avec vigueur, éclat, précision. Ses meilleures pièces sont *l'Aventurière* (1848), *le Gendre de M. Poirier* (en collaboration avec Jules Sandeau, 1854); *le Mariage d'Olympe* (1855); *les Effrontés* (1861); *Maître Guérin* (1864), etc.

Le gendre et le beau-père.

(Extrait de LE GENDRE DE M. POIRIER 1).

Gaston de Presles, gentilhomme ruiné, a épousé la fille de M. Poirier, négociant enrichi; celui-ci se flattait que son gendre deviendrait au moins ambassadeur, et l'introduirait lui-même à la Cour (l'action se passe vers 1846). Mais Gaston de Presles, légitimiste irréconciliable, refuse de reconnaître Louis-Philippe.

POIRIER.

En vous donnant ma fille et un million, je pensais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER.

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme; et je passe condamnation. Mais dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul; et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire, de supprimer de mon train ce qu'il me faut

rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.

Allez, Sully ! allez, Turgot !... coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER.

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.

Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.

Ah ! vous ne me consultez pas ?

POIRIER.

Cela vous étonne ?

GASTON.

Un peu, mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.

Vous voulez dire : mon cher Gaston, je pense ? La langue vous a fourché.

POIRIER.

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre la familiarité est permise.

GASTON.

Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme?...

POIRIER, *se levant*.

C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON.

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER.

Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit, mais...

GASTON.

Où prenez-vous cela?

POIRIER.

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON.

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER.

Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON.

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER.

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie. Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON.

Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER.

Non, monsieur, non ! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez ; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres ; je me ris des hasards de la naissance ; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON.

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard ?

POIRIER.

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON.

Non ? Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille ?

POIRIER, *interdit*.

Pourquoi je vous ai donné...

GASTON.

Vous aviez donc une arrière-pensée ?

POIRIER.

Une arrière-pensée ?

GASTON.

Permettez ! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous ; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix ; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER, *se rasseyant*.

Quand même, monsieur !... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant, quel mal y verriez-vous ? Qui me reprochera, à moi, qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de

choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille ! j'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir ; à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON.

Je ne conteste pas, monsieur Poirier. Vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

POIRIER.

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON.

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries ? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse, mais dans les choses sérieuses, je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, *à part*.

Comprendrait-il la situation ?

GASTON.

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon, si tant est que je puisse être bon à quelque chose ?

POIRIER.

Eh bien ! j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON.

Encore ! c'est donc votre marotte de danser à la cour ?

POIRIER.

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain, ni futile.

GASTON.

Qu'êtes-vous donc, ventre saint-gris ! expliquez-vous.

POIRIER, *piteusement*.

Je suis ambitieux.

GASTON.

On dirait que vous en rougissez ; pourquoi donc ? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État. C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER.

Oh ! je ne prétends pas...

GASTON.

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier ? Une préfecture ? Fi donc ! Le conseil d'État ? Non ! Un poste diplomatique ! Justement l'ambassade de Constantinople est vacante...

POIRIER.

J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

GASTON.

Attendez ! (*lui frappant sur l'épaule*) je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER.

Oh ! croyez-vous ?

GASTON.

Mais, voilà le diable ! vous ne faites partie d'aucune catégorie... Vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER.

Soyez donc tranquille ! Je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la

Banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.

Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous.

POIRIER.

Je crois que oui.

GASTON.

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si beau chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER.

Oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité; je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER.

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même!

GASTON.

Vous serez comte.

POIRIER.

Non! il faut être raisonnable, baron seulement.

GASTON.

Le baron Poirier!... Cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.

Oui, le baron Poirier.

GASTON, *Il le regarde et part d'un éclat de rire.*

Je vous demande pardon; mais là, vrai! c'est trop drôle! Baron! Monsieur Poirier! Baron de Catillard¹!

1. Catillard, ou Catillac, nom d'une poire d'hiver, bonne à cuire.

POIRIER (*à part*).

Je suis joué !...

(Entre le duc de Montmeyran, ami de Gaston).

GASTON.

Arrive donc, Hector ! arrive donc ! — Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de la Rochelle ? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à La Hogue ? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron.

POIRIER.

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans ? Pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions en me privant de tout ? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse, sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire !

LE DUC.

Bien répliqué, monsieur !

GASTON.

Voilà qui promet pour la tribune.

152. GUSTAVE FLAUBERT (1821-1880).

Gustave Flaubert, né à Rouen (1821), mort à Paris (1880). Ses œuvres, peu nombreuses, mais très travaillées, comprennent quatre romans (*Madame Bovary*, 1857. — *Salammbô*, 1862. — *L'Éducation*

sentimentale, 1870. — *La Tentation de saint Antoine*, 1874); quelques contes, et *Bouvard et Pécuchet*, roman inachevé. Romantique par l'imagination, Flaubert est réaliste par le scrupule qu'il apporte à peindre les choses telles qu'elles sont, ou qu'elles ont été, sans mêler jamais sa personnalité au sujet qu'il traite et à l'objet qu'il décrit. Amoureux du style, Flaubert laisse quelquefois trop sentir la peine que sa perfection lui coûte. Il n'a manqué à son génie que d'être un peu plus aisé.

Saint-Malo.

(Extrait de PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES 1).

Saint-Malo, bâti sur la mer et clos de remparts, semble, lorsqu'on arrive, une couronne de pierres posée sur les flots, dont les machicoulis sont les fleurons. Les vagues battent contre les murs, et, quand il est marée basse, déferlent à leur pied sur le sable. De petits rochers couverts de varechs surgissent de la grève à ras du sol, comme des taches noires sur cette surface blonde. Les plus grands, dressés à pic et tout unis, supportent de leurs sommets inégaux la base des fortifications, en prolongeant ainsi la couleur grise et en augmentant la hauteur.

Au-dessus de cette ligne uniforme de remparts, que ça et là bombent des tours, et que perce ailleurs l'ogive aiguë des portes, on voit les toits des maisons serrés l'un près de l'autre, avec leurs tuiles et leurs ardoises, leurs petites lucarnes ouvertes, leurs girouettes découpées qui tournent, et leurs cheminées de poterie rouge dont les fumignons bleuâtres se perdent dans l'air.

Tout à l'entour, sur la mer, s'élèvent d'arides flots sans arbres ni gazon, sur lesquels on distingue de loin, quelques pans de murs percés de meurtrières, tombant en ruines, et dont chaque tempête enlève de grands morceaux.

En face de la ville, rattachée à la terre ferme par une longue jetée qui sépare le port de la pleine mer, de l'autre

côté du bassin, s'étend le quartier de Saint-Servan, vide, spacieux, presque désert, et couché tout à son aise dans une grande prairie vaseuse. A l'entrée se dressent les quatre tours du château de Solidor, reliées entre elles par des courtines et noires du haut en bas...

En face des remparts, à cent pas de la ville, l'îlot du Grand-Bay se lève au milieu des flots. Là se trouve la tombe de Chateaubriand ; ce point blanc, taillé dans le rocher, est la place qu'il a destinée à son cadavre.

Nous y allâmes un soir à marée basse. Le soleil se couchait. L'eau coulait encore sur le sable. Au pied de l'île, les varechs dégouttelants s'épandaient comme des chevelures de femmes antiques le long d'un grand tombeau.

L'île est déserte ; une herbe rare y pousse où se mêlent de petites touffes de fleurs violettes et de grandes orties. Il y a sur le sommet une casemate délabrée avec une cour dont les vieux murs s'écroulent. En dessous de ce débris, à mi-côte, on a coupé à même la pente un espace de quelque dix pieds carrés, au milieu duquel s'élève une dalle de granit surmontée d'une croix latine. Le tombeau est fait de trois morceaux, un pour le socle, un pour la dalle, un pour la croix.

Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer ; dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages.

Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir ; dans les tempêtes elles bondiront jusqu'à ses pieds, ou les matins d'été, quand les voiles blanches se déploient, et que l'hirondelle arrive d'au delà des mers, longues et douces, elles lui apporteront la volupté mélancolique des horizons, et la caresse des larges brises...

Nous avons tourné autour du tombeau, nous l'avons tou-

ché de nos mains, nous l'avons regardé comme s'il eût contenu son hôte, nous nous sommes assis par terre à ses côtés. Le ciel était rose, la mer tranquille, et la brise endormie. Pas une ride ne plissait la surface immobile de l'Océan sur lequel le soleil, à son coucher, versait sa lumière d'or, bleuâtre vers les côtes seulement, et comme s'y évaporant dans la brume ; partout ailleurs la mer était rouge et plus enflammée encore au fond de l'horizon, où s'étendait, dans toute la longueur de la vue, une grande ligne de pourpre.

Le soleil n'avait plus ses rayons ; ils étaient tombés de sa face et noyant leur lumière dans l'eau, semblaient flotter sur elle. Il descendait en tirant à lui du ciel la teinte rose qu'il y avait mise, et à mesure qu'ils dégradèrent ensemble, le bleu pâle de l'ombre s'avavançait et se répandait sur toute la voûte. Bientôt, il toucha les flots, rognâ dessus son disque d'or, s'y enfonça jusqu'au milieu. On le vit un instant coupé en deux moitiés par la ligne de l'horizon ; l'une dessus, sans bouger, l'autre en dessous qui tremblotait et s'allongeait ; puis il disparut complètement ; et quand, à la place où il avait sombré, son reflet n'ondula plus, il sembla qu'une tristesse tout à coup était survenue sur la mer.

La grève parut noire. Un carreau d'une des maisons de la ville, qui tout à l'heure brillait comme du feu, s'éteignit. Le silence redoubla ; on entendait des bruits pourtant ; la lame heurtait les rochers et retombait avec lourdeur ; des moucheron à longues pattes bourdonnaient à nos oreilles, disparaissant dans le tourbillonnement de leur voile diaphane ; et la voix confuse des enfants qui se baignaient au pied des remparts arrivait jusqu'à nous avec des rires et des éclats...

Nous descendîmes l'ilot, traversâmes la grève à pied. La marée venait et montait vite ; les rigoles se remplis-

saient ; dans le creux des rochers la mousse frémissait, ou, soulevée du bord des lames, elle s'envolait par flocons et sautillait en s'enfuyant.

153. ERNEST RENAN (1823-1892).

Ernest Renan, né à Tréguier (1823), mourut à Paris, en 1892. Destiné à la prêtrise, il passa plusieurs années aux séminaires d'Issy et de Saint-Sulpice, d'où il sortit en 1845. Savant orientaliste, il professa l'hébreu au Collège de France ; mais il doit surtout sa célébrité à ses ouvrages d'histoire religieuse (*les Origines du christianisme*, sept volumes, publiés de 1863 à 1881 ; le plus ancien, *la Vie de Jésus*, parut en 1863). *L'histoire du peuple d'Israël* parut en 1887-1892. Divers dialogues et romans philosophiques publiés durant ses dernières années fournirent une conclusion assez inattendue de cette œuvre, à ses débuts érudite et grave ; l'auteur y semble enseigner qu'un dilettantisme infiniment spirituel est le dernier mot de la vie. Quelle que doive être dans l'avenir l'autorité d'un tel philosophe, Renan vivra comme écrivain ; il est le prosateur le plus souple et le plus varié de ce siècle, et l'un des plus parfaits.

De la civilité.

(Extrait des SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE 1.)

La civilité extrême de mes vieux maîtres² m'avait laissé un si vif souvenir que je n'ai jamais pu m'en détacher. C'était la vraie civilité française, je veux dire celle qui s'exerce non seulement envers les personnes que l'on connaît, mais envers tout le monde sans exception³. Une telle politesse implique un parti général sans lequel je ne conçois pas pour la vie d'assiette commode ; c'est que toute créature humaine, jusqu'à preuve du contraire doit être tenue pour bonne, et traitée avec bienveillance. Beaucoup de personnes, surtout en certains pays, suivent la règle justement opposée, ce qui les mène à de grandes injustices. Pour moi, il m'est impossible d'être

1. 1 vol. in-8°, Calmann Lévy, éditeur. Paris.

2. Ses maîtres d'Issy et de Saint-Sulpice.

3. J'ajouterai même envers les animaux. Il me serait impossible de manquer d'égards envers un chien, de le traiter rudement et avec un air d'autorité. (*Note de l'auteur.*)

dur pour quelqu'un, *a priori*. Je suppose que tout homme que je vois pour la première fois doit être un homme de mérite, et un homme de bien ; sauf à changer-d'avis (ce qui m'arrive souvent) si les faits m'y forcent. C'est ici la règle sulpicienne qui, dans le monde, m'a mené aux situations les plus singulières et a fait le plus souvent de moi un être démodé, d'ancien régime, étranger à son temps. La vieille politesse, en effet, n'est plus guère propre qu'à faire des dupes. Vous donnez, on ne vous rend pas. La bonne règle à table est de se servir toujours très mal, pour éviter la suprême impolitesse de paraître laisser aux convives qui viennent après vous ce qu'on a rebuté. Peut-être vaut-il mieux encore prendre la part qui est la plus rapprochée de vous, sans la regarder. Celui qui, de nos jours, porterait dans la bataille de la vie une telle délicatesse, serait victime sans profit ; son attention ne serait même pas remarquée ; « au premier occupant » est l'affreuse règle de l'égoïsme moderne. Observer, dans un monde qui n'est plus fait pour la civilité, les bonnes règles de l'honnêteté d'autrefois, ce serait jouer le rôle d'un véritable niais, et personne ne vous en saurait gré. Dès qu'on se sent poussé par des gens qui veulent prendre les devants, le devoir est de se reculer, d'un air qui signifie « passez, monsieur. » Mais il est clair que celui qui tiendrait à cette prescription en omnibus, par exemple, serait victime de sa déférence : je crois même qu'il manquerait aux règlements. En chemin de fer, combien y en a-t-il qui sentent que se presser sur le quai, pour gagner les autres de vitesse et s'assurer de la meilleure place, est une suprême grossièreté ?

En d'autres termes, nos machines démocratiques excluent l'homme poli. J'ai renoncé depuis longtemps à l'omnibus ; les conducteurs arrivaient à me prendre pour un voyageur sans sérieux. En chemin de fer, à moins

que je n'aie la protection d'un chef de gare, j'ai toujours la dernière place. J'étais fait pour une société fondée sur le respect, où l'on est salué, classé, placé d'après son costume, où l'on n'a point à se protéger soi-même. Je ne suis à l'aise qu'à l'Institut et au Collège de France, parce que nos employés sont tous des hommes très bien élevés et nous témoignent une haute estime. L'habitude de l'Orient de ne marcher dans les rues que précédé d'un cawas¹ me convenait assez ; car la modestie est relevée par l'appareil de la force. Il est bien d'avoir sous ses ordres un homme armé d'une courbache² dont on l'empêche de se servir. Je serais assez aise d'avoir le droit de vie et de mort, pour ne pas en user ; et j'aimerais fort à posséder des esclaves, pour être extrêmement doux avec eux et m'en faire adorer.

Qu'est-ce qu'une nation ?

(Extrait des DISCOURS ET CONFÉRENCES 3.)

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses, qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble ; la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme ne s'improvise pas. La nation comme l'individu est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on

1. Gendarme turc.

2. Lanière de cuir très dur.

3. 1 Brochure in-8°, Calmann Lévy, éditeur, Paris.

assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime, en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate « Nous sommes ce que vous fûtes, nous serons ce que vous êtes » est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie.

Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager ; dans l'avenir, un même programme à réaliser ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. Je disais tout à l'heure « avoir souffert ensemble » : oui, la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs ; ils commandent l'effort en commun.

Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de la vie commune.

154. HIPPOLYTE TAINE (1828-1893).

Hippolyte Taine, né à Vouziers (1828), mort à Paris (1893). Philosophe, historien, moraliste et critique, il appliqua aux matières les plus variées une intelligence merveilleusement pénétrante servie par une méthode personnelle et féconde. Il a publié un *Essai sur La Fontaine* (1853 et 1860) ; l'*Histoire de la littérature anglaise* (1863) ; plusieurs ouvrages d'esthétique et d'histoire de l'art ; divers récits de voyages (aux Pyrénées, en Angleterre, en Italie) ; enfin le grand ouvrage intitulé : *les Origines de la France contemporaine (l'Ancien Régime, la Revolution, Napoléon, 7 vol.)*. Son style, qui n'est pas

toujours exempt d'artifice et d'effort, offre d'ailleurs d'admirables qualités : la variété, le mouvement, la vigueur, l'intérêt soutenu et captivant. (Voy. nos *Leçons de Littérature française*, t. II, p. 295).

La Révolution.

(Extrait de l'ANCIEN RÉGIME¹.)

La centralisation monarchique a ôté aux groupes leur consistance et à l'individu son ressort. Reste une poussière humaine qui tourbillonne, et qui, avec une force irrésistible, roulera tout entière en une seule masse, sous l'effort aveugle du vent.

Nous savons déjà de quel côté il souffle, et il suffit, pour en être sûr, de voir comment les cahiers du Tiers ont été faits. C'est l'homme de loi, le petit procureur de campagne, l'avocat envieux et théoricien qui a conduit le paysan. Celui-ci insiste pour que, dans le cahier, on couche par écrit et tout au long ses griefs locaux et personnels, sa réclamation contre les impôts et redevances, sa requête pour délivrer ses chiens du billot, sa volonté d'avoir un fusil contre les loups. L'autre, qui suggère et dirige, enveloppe le tout dans les Droits de l'homme, et dans la circulaire de Siéyès²... Symptôme alarmant et qui marque d'avance la voie que va suivre la Révolution : l'homme du peuple est endoctriné par l'avocat, l'homme à pique se laisse mener par l'homme à phrases... Plusieurs millions de sauvages sont ainsi lancés par quelques milliers de parleurs, et la politique de café a pour interprète et ministre l'attroupement de la rue. D'une part la force brutale se met au service du dogme radical. D'autre part le dogme radical se met au service de la force brutale. Et voilà, dans la France dissoute, les deux seuls pouvoirs debout sur les débris du reste.

1. *Les origines de la France Contemporaine* : I. l'ancien régime, 19^e édition, 1 volume in-8°, Hachette et C^{ie}, éditeurs, Paris.

2. La fameuse brochure de Siéyès sur les droits du Tiers : *Qu'est-ce que le Tiers ? État ? Rien. Que doit-il être ? Tout.*

Ils sont les successeurs et les exécuteurs de l'ancien régime, et quand on regarde la façon dont celui-ci les a engendrés, couvés, nourris, intronisés, provoqués, on ne peut s'empêcher de considérer son histoire comme un long suicide : de même un homme qui, monté au sommet d'une immense échelle, couperait sous ses pieds l'échelle qui le soutient.

En pareil cas, les bonnes intentions ne suffisent pas : il ne sert à rien d'être libéral et même généreux ; d'ébaucher des demi-réformes. Au contraire, par leurs qualités comme par leurs défauts, par leurs vertus comme par leurs vices, les privilégiés ont travaillé à leur chute, et leurs mérites ont contribué à leur ruine aussi bien que leurs torts.

Fondateurs de la société, ayant jadis mérité leurs avantages par leurs services, ils ont gardé leur rang sans continuer leur emploi ; dans le gouvernement local comme dans le gouvernement central, leur place est une sinécure, et leurs privilèges sont devenus des abus. A leur tête, le roi, qui a fait la France en se dévouant à elle comme à sa chose propre, finit par user d'elle comme de sa chose propre ; l'argent public est son argent de poche, et des passions, des vanités, des faiblesses personnelles, des habitudes de luxe, des préoccupations de famille, des intrigues de maîtresse, des caprices d'épouse gouvernent un État de vingt-six millions d'hommes avec un arbitraire, une incurie, une prodigalité, une maladresse, un manque de suite qu'on excuserait à peine dans la conduite d'un domaine privé.

Roi et privilégiés, ils n'excellent qu'en un point, le savoir-vivre, le bon goût, le bon ton, le talent de représenter et de recevoir, le don de causer avec grâce, finesse et gaieté, l'art de transformer la vie en une fête ingénieuse et brillante, comme si le monde était un salon

d'oisifs délicats où il suffit d'être spirituel et aimable; tandis qu'il est un cirque où il faut être fort pour combattre, et un laboratoire où il faut travailler pour être utile.

Par cette habitude, cette perfection et cet ascendant de la conversation polie, ils ont imprimé à l'esprit français la forme classique, qui, combinée avec le nouvel acquis scientifique, produit la philosophie du XVIII^e siècle, le discrédit de la tradition, la prétention de refondre toutes les institutions humaines d'après la raison seule; l'application des méthodes mathématiques à la politique et à la morale; le catéchisme des droits de l'homme, et tous les dogmes anarchiques et despotiques du *Contrat social*.

Une fois que la chimère est née, ils la recueillent chez eux comme un passe-temps de salon; ils jouent avec le monstre tout petit, encore innocent, enrubanné comme un mouton d'éplogue; ils n'imaginent pas qu'il puisse devenir une bête enragée et formidable; ils le nourrissent, ils le flattent, puis, de leur hôtel, ils le laissent descendre dans la rue. Là, chez une bourgeoisie que le gouvernement indispose en compromettant sa fortune, que les privilèges heurtent en comprimant ses ambitions, que l'inégalité blesse en froissant son amour-propre, la théorie révolutionnaire prend des accroissements rapides, une âpreté soudaine, et, au bout de quelques années, se trouve la maîtresse incontestée de l'opinion.

A ce moment et sur son appel, surgit un autre colosse, un monstre aux millions de têtes, une brute effarouchée et aveugle, tout un peuple pressuré, exaspéré et subitement déchaîné contre le gouvernement dont les exactions le dépouillent, contre les privilégiés dont les droits l'affament, sans que dans ces campagnes, désertées par leurs patrons naturels, il se rencontre une autorité survivante; sans que dans ces provinces, pliées à la centra-

lisation mécanique, il reste un groupe indépendant ; sans que, dans cette société désagrégée par le despotisme, il puisse se former des centres d'initiative et de résistance ; sans que dans cette haute classe, désarmée par son humanité même, il se trouve un politique exempt d'illusion et capable d'action ; sans que tant de bonnes volontés et de belles intelligences puissent se défendre contre les deux ennemis de toute liberté et de tout ordre, contre la contagion du rêve démocratique qui trouble les meilleures têtes, et contre les irruptions de la brutalité populacière qui pervertit les meilleures lois. A l'instant où s'ouvrent les États généraux, le cours des idées et des événements est non seulement déterminé, mais encore visible. D'avance et à son insu, chaque génération porte en elle-même son avenir et son histoire ; à celle-ci, bien avant l'issue, on eût pu annoncer ses destinées...

155. L.-A. PRÉVOST-PARADOL (1829-1870).

Lucien-Anatole Prévost-Paradol, né à Paris le 8 août 1829, mort à New-York, le 11 juillet 1870. Professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix, il fut attaché en 1856 à la rédaction du *Journal des Débats*, et entra à l'Académie française, en 1865, à l'âge de trente-cinq ans. Rallié à l'Empire, qu'il avait combattu quinze ans avec éclat, il devint, en 1870, ambassadeur aux États-Unis. Mais, à peine arrivé, il se donna la mort en apprenant la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne. Il avait publié : *Essais de politique et de littérature* (3 vol., 1859-1863) ; — *Etudes sur les moralistes français*, 1864. — *La France nouvelle*, 1868.

Sur la mort.

(Extrait des MORALISTES FRANÇAIS 1.)

La Rochefoucauld a dit excellemment que la mort était une chose épouvantable, qu'elle ressemblait au soleil et ne pouvait se regarder fixement ; et il a ajouté cette réflexion profonde, que tout ce que la raison pouvait faire pour nous contre la mort, c'était de détourner

notre vue sur d'autres objets et de nous engager à n'y point penser.

Cela est vrai de tout temps ; depuis que le monde existe, la principale ressource pour bien mourir est de penser à autre chose, et ceux qui nous entourent nous y aident de leur mieux. Le plus souvent, si le mourant se laisse faire, pour le détourner plus sûrement de la mort, on l'engage à penser à ce qui en est l'opposé, à la vie et à sa guérison, qui est la rentrée dans la vie. Mais, grâce à Dieu, cette ressource vulgaire n'est pas la seule, et il est de plus nobles moyens de détourner les yeux de la mort, alors même qu'on la sait certaine, qu'on l'attend et qu'on l'accepte. La patrie, l'amour de l'honneur ou de la liberté, peuvent avoir assez de puissance pour tenir les yeux du mourant fixés ailleurs que sur le but où la destinée l'entraîne. Il y a plus, on peut aller vers ce but volontairement et sans le voir ; on peut y marcher comme à reculons, et les plus illustres morts de l'antiquité n'ont guère fait autre chose. Mourir pour ne rien devoir à César, mourir pour ne pas respirer l'air souillé par Octave, ce n'est point mourir, c'est échapper à ce qu'on déteste, c'est s'élever au-dessus de ce qu'on méprise, et, tout entier aux objets qu'on évite, on n'a plus d'attention pour ceux qu'on va chercher. Que de façons de détourner la vue de la mort ! Il n'est pas jusqu'à Pétrone qui ne trouve moyen de ne la point voir en s'occupant de la rendre élégante, conforme à sa vie, digne de son esprit et de son goût. Et cet autre qui, torturé par la goutte, ne veut pas se tuer encore et retarde son suicide de quelques jours pour avoir le suprême plaisir de survivre à Domitien : *Donec huic latroni supersim*. Autant de manières de ne point songer à la mort : autant de *divertissements*, comme disait Pascal.

Toutes ces ressources font défaut au vrai chrétien. Il

n'a point le droit de fuir le monde avec emportement, il n'a point le droit de se troubler la vue devant la mort en s'enivrant de haine ou de mépris pour ses semblables. Il ne la cherche pas, il ne la fuit pas : il la prévoit et il l'attend ; il en est occupé pendant toute sa vie et plus encore à ses derniers moments, et il ne tient qu'à vous de croire que, faisant exception au reste de l'humanité, il la regarde vraiment en face. Il n'en est rien cependant ; il a bien les yeux dirigés vers la mort, mais son regard va plus loin et la franchit sans la voir. Il a sa façon particulière d'en détourner la vue, qui n'est point de regarder, comme les autres hommes, à sa droite ou à sa gauche, ou derrière lui, mais du côté de la mort, et au delà. Il s'est étudié de longue main à la regarder sans la voir, et à force de lui répéter hardiment : Où est ton aiguillon ? où est ta victoire ¹ ? il est devenu aveugle devant sa victoire, et s'est rendu insensible à son aiguillon. En un mot, il a cette méthode et cette ressource admirable de dérober à la mort ses attributs naturels et de ne pas la prendre au sérieux. Il la supprime donc plutôt qu'il ne l'affronte, et c'est pour lui un parti pris que de l'oublier.

Voilà l'art de mourir à l'usage du chrétien ; et ce que cet art a de plus admirable, c'est qu'il se soutient dans la pratique, c'est qu'il ne dépasse pas le niveau ordinaire de l'âme humaine, et qu'il est d'un secours sans prix à un grand nombre de nos semblables. Cette préoccupation quotidienne de l'autre vie, cette constante contemplation des régions célestes, cette étude assidue des moyens d'y parvenir et du vrai chemin qui y mène, rien de tout cela n'est stérile ; on se forme ainsi une seconde nature qui fait la guerre aux instincts de l'autre et qui finit par la

1. Allusion à ces paroles de l'office du Samedi saint : « *Absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua? Ubi stimulus tuus?* »

supplanter. L'habitude de croire et d'espérer équivaut à la certitude et aboutit à la produire. Et cette certitude bienfaisante est à la portée des plus humbles esprits comme des plus grands, s'ils ont pris le même chemin. Pour mourir comme Ozanam est mort naguère ¹ parmi nous, il n'est pas besoin de son intelligence délicate et cultivée, ni de son âme généreuse; les plus humbles de ses frères l'imitent sans peine ce jour-là parce qu'ils l'ont imité tous les jours, et la vue exercée du chrétien n'a pas besoin d'être perçante pour contempler à la place de la mort les cieux tout grands ouverts.

Si les philosophes ne peuvent imiter que de loin cette sécurité parfaite, ils n'en recueilleront pas moins pour cette épreuve suprême le fruit du commerce qu'ils ont entretenu avec les choses éternelles; soit qu'ils aient pris l'habitude de vivre sous l'œil d'un Dieu de justice et de bonté, et qu'ils aient toujours agi dans l'attente de son jugement; soit qu'ils aient cherché dans la conception de l'ordre universel et dans une intelligente adhésion aux lois de la nature la force nécessaire pour endurer avec calme les maux de cette vie et pour la quitter sans regret. Quelque chemin qu'ait suivi la pensée de l'homme, pour peu qu'elle se soit élevée au-dessus des intérêts et des préoccupations vulgaires, elle s'est rendue plus capable de considérer la mort sans faiblesse, et tout effort d'esprit vers le grand et vers le beau reçoit ce jour-là sa récompense. Nous avons en effet cet avantage sur les bêtes que, menacés par la mort, nous savons de quoi il s'agit; mais si nous en restons là, c'est un triste privilège, et nous aurions le droit de regretter notre intelligence si elle ne nous faisait pas faire un pas de plus : savoir

1. Frédéric Ozanam (1815-1853), professeur à la Faculté des lettres de Paris, auteur de *Dante et la philosophie catholique* (1839), des *Études germaniques* (1849), etc.

de quoi il s'agit et en prendre notre parti, voilà notre supériorité véritable et notre gloire.

156. FUSTEL DE COULANGES (1830-1889).

Fustel de Coulanges, né à Paris en 1830, mourut en 1889; il fut professeur en Sorbonne, et directeur de l'École normale (1879-1882). Auteur de la *Cité antique* (1864), et des *Institutions politiques de l'ancienne France* (1875-1889). Il n'eut pas de son vivant toute la gloire qu'il méritait; un jour, il sera regardé comme le plus grand historien du XIX^e siècle.

Le Christianisme change les conditions du gouvernement.

(Extrait de LA CITÉ ANTIQUE¹.)

La victoire du Christianisme marque la fin de la société antique... Pour savoir combien les principes et les règles essentielles de la politique furent alors changés, il suffit de se rappeler que l'ancienne société avait été constituée par une vieille religion dont le principal dogme était que chaque dieu protégeait exclusivement une famille ou une cité, et n'existait que pour elle. C'était le temps des dieux domestiques et des divinités poliades². Cette religion avait enfanté le droit; les relations entre les hommes, la propriété, l'héritage, la procédure, tout s'était trouvé réglé, non par les principes de l'équité naturelle, mais par les dogmes de cette religion et en vue des besoins de son culte. C'était elle aussi qui avait établi un gouvernement parmi les hommes : celui du père dans la famille, celui du roi ou du magistrat dans la cité. Tout était venu de la religion, c'est-à-dire de l'opinion que l'homme s'était faite de la divinité. Religion, droit, gouvernement, s'étaient confondus et n'avaient été qu'une même chose sous trois aspects divers.

Nous avons cherché à mettre en lumière ce régime so-

1. 4 vol. in-16, 15^e édition. Hachette et C^{ie}, éditeurs, Paris.

2. Divinités protectrices de la cité.

cial des anciens, où la religion était maîtresse absolue dans la vie privée et dans la vie publique ; où l'État était une communauté religieuse, le roi un pontife, le magistrat un prêtre, la loi une formule sainte ; où le patriotisme était de la piété, l'exil une excommunication ; où la liberté individuelle était inconnue, où l'homme était asservi à l'État par son âme, par son corps, par ses biens ; où la haine était obligatoire contre l'étranger, où la notion du droit et du devoir, de la justice et de l'affection s'arrêtait aux limites de la cité ; où l'association humaine était nécessairement bornée dans une certaine circonférence, autour d'un prytanée ¹, et où l'on ne voyait pas la possibilité de fonder des sociétés plus grandes. Tels furent les traits caractéristiques des cités grecques et italiennes pendant la première période de leur histoire.

Mais peu à peu, nous l'avons vu, la société se modifia. Des changements s'accomplirent dans le gouvernement et dans le droit, en même temps que dans les croyances. Déjà, dans les cinq siècles qui précèdent le christianisme, l'alliance n'était plus aussi intime entre la religion d'une part, le droit et la politique de l'autre. Les efforts des classes opprimées, le renversement de la caste sacerdotale, le travail des philosophes, le progrès de la pensée avaient ébranlé les vieux principes de l'association humaine. On avait fait d'incessants efforts pour s'affranchir de l'empire de cette vieille religion, à laquelle l'homme ne pouvait plus croire ; le droit et la politique, comme la morale, s'étaient peu à peu dégagés de ses liens.

Seulement, cette espèce de divorce venait de l'effacement de l'ancienne religion ; si le droit et la politique commençaient à être quelque peu indépendants, c'est que

1. Le Prytanée était à l'origine le bâtiment qui renfermait l'autel commun de la cité.

les hommes cessaient d'avoir des croyances ; si la société n'était plus gouvernée par la religion, cela tenait surtout à ce que la religion n'avait plus de force. Or, il vint un jour où le sentiment religieux reprit vie et vigueur, et où, sous la forme chrétienne, la croyance ressaisit l'empire de l'âme. N'allait-on pas voir alors reparaitre l'antique confusion du gouvernement et du sacerdoce, de la foi et de la loi ?

Avec le Christianisme, non seulement le sentiment religieux fut ravivé, il prit encore une expression plus haute et moins matérielle. Tandis qu'autrefois on s'était fait des dieux de l'âme humaine ou des grandes forces physiques, on commença à concevoir Dieu comme véritablement étranger, par son essence, à la nature humaine d'une part, au monde de l'autre. Le Divin fut décidément placé en dehors de la nature visible et au-dessus d'elle. Tandis qu'autrefois chaque homme s'était fait son dieu, et qu'il y en avait eu autant que de familles et de cités, Dieu apparut alors comme un être unique, immense, universel, seul animant les mondes, et seul devant remplir le besoin d'adoration qui est en l'homme. Au lieu qu'autrefois la religion, chez les peuples de la Grèce et de l'Italie, n'était guère autre chose qu'un ensemble de pratiques, une série de rites que l'on répétait sans y voir aucun sens, une suite de formules que souvent on ne comprenait plus, parce que la langue en avait vieilli, une tradition qui se transmettait d'âge en âge et ne tenait son caractère sacré que de son antiquité, au lieu de cela, la religion fut un ensemble de dogmes et un grand objet proposé à la foi. Elle ne fut plus extérieure, elle siégea surtout dans la pensée de l'homme. Elle ne fut plus matière ; elle devint esprit. Le Christianisme changea la nature et la forme de l'adoration ; l'homme ne donna plus à Dieu l'aliment et le breuvage ; la prière ne fut plus une formule d'incan-

tation ; elle fut un acte de foi et une humble demande. L'âme fut dans une autre relation avec la divinité : la crainte des Dieux fut remplacée par l'amour de Dieu. Le Christianisme apportait encore d'autres nouveautés. Il n'était la religion domestique d'aucune famille, la religion nationale d'aucune cité ni d'aucune race. Il n'appartenait ni à une caste ni à une corporation. Dès son début, il appelait à lui l'humanité entière. Jésus-Christ disait à ses disciples : « Allez, et instruisez *tous les peuples*. »

157. SULLY-PRUDHOMME (1839-1907).

M. Sully-Prudhomme, né à Paris en 1839, poète philosophe, a publié *Stances et Poèmes* (1865) ; — *Solitudes* (1869) ; — *Vaines Tendresses* (1875) ; — *la Justice* (1878) ; — *le Bonheur* (1888). Dans ce temps où nous avons quelque peine à accepter l'idée seulement d'un poème scientifique, M. Sully-Prudhomme seul (comme ce Lucrèce, dont il traduisit en 1869 le premier chant) a su exprimer en vers des notions techniques d'une exactitude rigoureuse. Il sera le dernier en France à nous rappeler qu'il a existé dans toutes les grandes littératures une poésie didactique et philosophique¹.

Le Zénith².

... Ils montent épiant l'échelle où se mesure
L'audace du voyage au déclin du mercure,
Par la fuite du lest au ciel précipités ;
Et cette cendre éparse, un moment radieuse,
Retourne se mêler à la poudre odieuse
De nos chemins étroits que leurs pieds ont quittés.
Depuis que la pensée affranchissant la brute
A découvert l'essor dans les lois de la chute,
Et su déraciner les pieds humains du sol,
L'homme a hanté des airs que nul oiseau n'explore,
Mais il n'avait jamais osé donner encore
Une aussi téméraire envergure à son vol !

1. Petit in-12, Alphonse Lemerre, éditeur, Paris.

2. Fragment d'un poème sur l'ascension du ballon *le Zénith* (1875). S'étant élevés trop haut, deux des aéronautes, Sivel et Crocé-Spinelli, moururent asphyxiés. le troisième, Gaston Tissandier, fut seul sauvé. Extrait de *Poésies* (1872-1878), 1 vol.

Pourtant ils n'ont pas peur. La vérité suscite
 Au plus timide front que son amour visite
 Une sereine audace à l'épreuve de tout ;
 Immuable elle inspire à ses amants sa force,
 Et quand de ses beaux yeux on a suivi l'amorce,
 Affamé de l'atteindre, on vit et meurt debout.

Ils goûtent du désert l'horreur libératrice.
 Mais, si vite arrachée à sa ferme nourrice,
 La chair tressaille en eux par un instinct d'enfant ;
 Serrant l'osier qui craque et n'osant lâcher prise,
 Il semble qu'elle étreigne un lien qui se brise,
 Et présente qu'en haut plus rien ne la défend.

Plus rien ne la défend, car elle n'est pas née
 Pour une vagabonde et large destinée :
 Il lui faut une assise, une borne, un chemin,
 La tiédeur des vallons, et des toits l'ombre chère.
 Où la pensée aspire, elle est une étrangère ;
 Il lui faut l'horizon tout proche de la main.

Surtout il lui faut l'air ! L'air bientôt lui fait faute.
 Alors s'élève entre elle, et son invisible hôte,
 Le génie aux destins de son argile uni,
 L'éternelle dispute, agonie incessante :
 La chair, au sol vouée, implore la descente,
 L'esprit ailé lui crie un *Sursum* infini.

« Maître, dit-elle, assez ! Mon angoisse m'accable !
 — Plus haut, lui répond-il, Et d'un long flot de sable
 L'équipage allégé se rue au ciel profond.
 — O maître, quel tourment ta volonté m'inflige !
 Je succombe. — Plus haut. — Pitié ! — Plus haut, te dis-je. »
 Et le sable épanché provoque un nouveau bond.

— Grâce ! mon sang déborde et je n'ai plus d'haleine.

— Plus haut ! — Arrêtons-nous ; maître, je vis à peine...

[Encore ? — Oui. »

— Monte ! — Oh ! cruel, encor ? — Monte, esclave. —

Mais épuisée enfin la chair plie et s'affaisse,

Et comme un feu sacré, dont se meurt la prêtresse,

L'esprit abandonné s'abat évanoui...

Un seul s'est réveillé de ce funèbre somme.

Les deux autres... ô vous, qu'un plus digne vous nomme,

Qu'un plus proche de vous dise qui vous étiez !

Moi, je salue en vous le genre humain qui monte,

Indomptable vaincu des cimes qu'il affronte,

Roi d'un astre, et pourtant jaloux des cieus entiers !

L'espérance a volé sur vos sublimes traces,

Enfants perdus, lancés en éclaireurs des races,

Dans l'air supérieur, à nos songes trop cher.

Vous de qui la poitrine obstinément fidèle,

Défiant l'inconnu d'un immense coup d'aile,

Brava jusqu'à la mort l'irrespirable éther !

Mais quelle mort ! La chair, misérable martyr,

Retourne par son poids où la cendre l'attire ;

Vos corps sont revenus demander des linceuls ;

Vous les avez jetés, dernier lest, à la terre

Et, laissant retomber le voile du mystère,

Vous avez achevé l'ascension tout seuls !

158. ALPHONSE DAUDET (1840-1897).

Alphonse Daudet, né à Nîmes en 1840, mort à Paris en 1897. Romancier, que sa justesse d'observation et les qualités pittoresques de son style rattachent à l'école réaliste, il s'en distingue par sa sensibilité délicate et par l'accent d'émotion personnelle qu'il ne craint pas de mêler à son œuvre. *Fromont jeune et Risler aîné* (1874), *Jack* (1876), *le Nabab* (1877), *les Rois en exil* (1879), *l'Évangéliste* (1883), sont ses principaux romans.

Les paysans à Paris pendant le siège.

(Extrait des *CONTES DU LUNDI* 1.)

A Champrosay² ces gens-là étaient très heureux. J'avais leur basse-cour juste sous mes fenêtres, et pendant six mois de l'année leur existence se trouvait un peu mêlée à la mienne. Bien avant le jour j'entendais l'homme entrer dans l'écurie, atteler sa charrette et partir pour Corbeil où il allait vendre ses légumes ; puis la femme se levait, habillait les enfants, appelait les poules, trayait la vache, et toute la matinée c'était une dégringolade de gros et de petits sabots dans l'escalier de bois. L'après-midi tout se taisait. Le père était aux champs, les enfants à l'école, la mère occupée silencieusement dans la cour à étendre du linge ou à coudre devant sa porte, en surveillant le tout petit. De temps en temps quelqu'un passait dans le chemin, et on causait en tirant l'aiguille.

Une fois, c'était vers la fin du mois d'août, j'entendis la femme qui disait à une voisine :

« Allons donc, les Prussiens ! Est-ce qu'ils sont en France, seulement ? »

— Ils sont à Châlons, mère Jean !... » lui criai-je par ma fenêtre. Cela la fit rire beaucoup. Dans ce petit coin de Seine-et-Oise, les paysans ne croyaient pas à l'invasion.

Tous les jours cependant on voyait passer des voitures chargées de bagages. Les maisons des bourgeois se fermaient, et dans ce beau mois où les journées sont si longues, les jardins achevaient de fleurir, déserts et mornes, derrière leurs grilles closes.

Peu à peu mes voisins commencèrent à s'alarmer. Chaque nouveau départ dans le pays les rendait tristes.

1. 1 vol. in-8 de la Bibliothèque Charpentier. Nouvelle édition, Eugène Fasquelle, éditeur, Paris.

2. Village près Juvisy-sur-Orge. L'auteur y avait une maison de campagne.

Ils se sentaient abandonnés. Puis un matin, roulement de tambour aux quatre coins du village ! Ordre de la mairie. Il fallait aller à Paris, vendre la vache, les fourrages, ne rien laisser pour les Prussiens. L'homme partit pour Paris, et ce fut un triste voyage. Sur le pavé de la grand'route, de lourdes voitures de déménagement se suivaient à la file, pêle-mêle avec des troupeaux de porcs et de moutons qui s'effrayaient entre les roues, des bœufs entravés qui mugissaient sur des charrettes ; sur le bord, au long des fossés, de pauvres gens s'en allaient à pied derrière de petites voitures à bras pleines de meubles de l'ancien temps, des bergères fanées, des tables Empire ; des miroirs garnis de perse ; et l'on sentait quelle détresse avait dû entrer au logis pour remuer toutes ces poussières, déplacer toutes ces reliques, et les traîner à tas par les grands chemins.

Aux portes de Paris, on s'étouffait. Il fallut attendre deux heures. Pendant ce temps le pauvre homme, pressé contre sa vache, regardait avec effarement les embrasures des canons, les fossés remplis d'eau, les fortifications qui montaient à vue d'œil, et les longs peupliers d'Italie abattus et flétris sur le bord de la route.

Le soir il s'en revint consterné, et raconta à sa femme tout ce qu'il avait vu. La femme eut peur, voulut s'en aller dès le lendemain. Mais d'un lendemain à l'autre le départ se trouvait toujours retardé. C'était une récolte à faire, une pièce de terre qu'on voulait encore labourer. Qui sait si on n'aurait pas le temps de rentrer le vin ? Et puis, au fond du cœur, une vague espérance que peut-être les Prussiens ne passeraient pas par leur endroit.

Une nuit ils sont réveillés par une détonation formidable. Le pont de Corbeil venait de sauter. Dans le pays, des hommes allaient frappant de porte en porte : « Les uhlands, les uhlands ! sauvez-vous. »

Vite, vite, on s'est levé, on a attelé la charrette, habillé les enfants à moitié endormis, et l'on s'est sauvé par la traverse avec quelques voisins. Comme ils achevaient de monter la côte, le clocher a sonné trois heures. Ils se sont retournés une dernière fois. L'abreuvoir, la place de l'Église, leurs chemins habituels, celui qui descend vers la Seine, celui qui file entre les vignes, tout leur semblait déjà étranger, et dans le brouillard blanc du matin le petit village abandonné serrait ses maisons l'une contre l'autre comme frissonnant d'une attente terrible.

Ils sont à Paris maintenant. Deux chambres au quatrième dans une rue triste. L'homme, lui, n'est pas trop malheureux. On lui a trouvé de l'ouvrage, puis il est de la garde nationale, il a le rempart, l'exercice, et s'étourdit le plus qu'il peut pour oublier son grenier vide et ses prés sans semence. La femme, plus sauvage, se désole, s'ennuie, ne sait que devenir. Elle a mis ses deux aînées à l'école, et dans l'externat sombre, sans jardin, les fillettes étouffent en se rappelant leur joli couvent de campagne, bourdonnant et gai comme une ruche, et la demi-lieue à travers bois qu'il fallait faire tous les matins pour aller le chercher. La mère souffre de les voir tristes, mais c'est le petit surtout qui l'inquiète.

Là-bas, il allait, venait, la suivant partout, dans la cour, dans la maison, sautant la marche du seuil autant de fois qu'elle-même, trempant ses petites mains rougies dans le baquet à lessive, s'asseyant près de la porte quand elle tricotait pour se reposer. Ici quatre étages à monter, l'escalier noir où les pieds bronchent, les maigres feux dans les cheminées étroites, les fenêtres hautes, l'horizon de fumée grise et d'ardoises mouillées. Il y a bien une cour où il pourrait jouer ; mais la concierge ne veut pas. Encore une invention de la ville, ces concierges ! Là-bas, au village, on est maître chez soi, et chacun a son petit coin

qui se gar de lui-même. Tout le jour, le logis reste ouvert; le soir, on pousse un gros loquet de bois et la maison entière plonge sans peur dans cette nuit noire de la campagne où l'on trouve de si bons sommes. De temps en temps, le chien aboie à la lune, mais personne ne se dérange. A Paris, dans les maisons pauvres, c'est la concierge qui est la vraie propriétaire. Le petit n'ose pas descendre seul, tant il a peur de cette méchante femme qui leur a fait vendre leur chèvre, sous prétexte qu'elle traînait des brins de paille et des épiluchures entre les pavés de la cour.

Pour distraire l'enfant qui s'ennuie, la pauvre mère ne sait plus qu'inventer; sitôt le repas fini, elle le couvre comme s'ils allaient aux champs, et le promène par la main, dans les rues, le long des boulevards. Saisi, heurté, perdu, l'enfant regarde à peine autour de lui. Il n'y a que les chevaux qui l'intéressent; c'est la seule chose qu'il reconnaisse et qui le fasse rire. La mère non plus ne prend plaisir à rien. Elle s'en va lentement, songeant à son bien, à sa maison, et quand on les voit passer tous les deux, elle avec son air honnête, sa mise propre, ses cheveux lisses, le petit avec sa figure ronde et ses grosses galoches, on devine bien qu'ils sont dépaysés, en exil, et qu'ils regrettent de tout leur cœur l'air vif et la solitude des routes de village.

159. FRANÇOIS COPPÉE (né en 1842).

M. François Coppée, né à Paris, en 1842, a publié *le Reliquaire* (1866), *Intimités* (1868), *les Humbles* (1872). Il a donné au théâtre *le Passant* (1869), deux beaux drames : *Severo Torelli*, et *Pour la Couronne*. M. Coppée a montré surtout un talent très original à dégager ce que renferment de poésie cachée les choses que le vulgaire croit vulgaires. Il est le poète des *humbles*, qui ont donné leur nom à un de ses recueils. Comme Alphonse Daudet, M. Coppée est un réaliste sentimental; et son principal charme est dans ce mélange singulier d'éléments qu'un préjugé très répandu faisait croire inconciliables¹.

1. Œuvres éditées par Lemerre.

Les aïeules.

(Extrait des POÈMES DIVERS¹.)

A la fin de juillet les villages sont vides.
 Depuis longtemps déjà des nuages livides,
 Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
 Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
 Donc voici la moisson, et bientôt la vendange :
 On aiguise les faux, on prépare la grange,
 Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
 Joyeux, vont à la fête opulente des blés.

Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules,
 Au village, devant les portes restent seules,
 Se chauffant au soleil et branlant le menton,
 Calmes et leurs deux mains jointes sur leur bâton,
 Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
 Avec leur long fichu, peint de quelque bataille,
 Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
 Elles restent ainsi tout le jour, sur un banc,
 Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
 Adressant un béat et mystique sourire
 Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher,
 Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
 Les histoires autour du feu, les longues veilles
 Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul
 Est mort ; et, quand on est très vieux, on est tout seul :
 La fille est au lavoir ; le gendre est à sa vigne ;
 On vous laisse ; et pourtant encore on se résigne
 S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.

Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
 Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
 Bat lentement ; et très volontiers s'accompagne

Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont plus besoin de défense.
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet,
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ;
Car de ces mêmes mains que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille,
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font rêver tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école,
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.

Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose,
Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder, d'un œil plein de sereine extase,
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase ;

Entendre la chanson des laveuses, et voir
 Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
 Leur sourire d'enfant, et leur front blanc qui tremble,
 Rayonnent de bien-être et de candeur : il semble
 Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés ;
 Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
 Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
 Les peines d'autrefois étant bien terminées,
 Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
 Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

160. ANATOLE FRANCE (né en 1844).

M. Jacques-Anatole Thibault, dit Anatole France, est né le 16 avril 1844. Après quelques volumes de poésie (*Les noces corinthiennes*, 1876) et de critique (*La vie littéraire*, 1888-1892), il s'est adonné presque exclusivement au roman. Ses principaux ouvrages sont : *Le crime de Sylvestre Bonnard* (1880), *Le livre de mon ami* (1885), *La rôtisserie de la reine Pédauque* (1893), *Le lys rouge* (1894), *Le mannequin d'osier* (1897), *L'orme du mail* (1897), *L'anneau d'améthyste* (1899). Ce Parisien de Paris possède la quintessence de l'esprit français. Tout imprégné du XVIII^e siècle, il est de la lignée de Voltaire et sait comme lui manier l'ironie. Il fut l'un des représentants les plus en vue du dilettantisme vers la fin du siècle dernier. Peu d'écrivains possèdent au même degré l'art de tout dire sans appuyer ; son style a un charme discret vraiment attique.

Teutobochus.

(Extrait du LIVRE DE MON AMI¹.)

Il ne me paraît pas possible qu'on puisse avoir l'esprit tout à fait commun, si l'on fut élevé sur les quais de Paris, en face du Louvre et des Tuileries, près du palais Mazarin, devant la glorieuse rivière de Seine, qui coule entre les tours, les tourelles et les flèches du vieux Paris. Là, de la rue Guénégaud à la rue du Bac, les boutiques des libraires, des antiquaires et des marchands d'estampes étalent à profusion les plus belles formes de l'art et les

1. 1 vol. in-18, Calmann Lévy, éditeur, Paris.

plus curieux témoignages du passé. Chaque vitrine est, dans sa grâce bizarre et son pêle-mêle amusant, une séduction pour les yeux et pour l'esprit. Le passant qui sait voir en emporte toujours quelque idée, comme l'oiseau s'envole avec une paille pour son nid...

Fontanet demeurait au coin de la rue Bonaparte, où son père avait son cabinet d'avocat. L'appartement de mes parents touchait à une des ailes de l'hôtel de Chimay. Nous étions, Fontanet et moi, voisins et amis. En allant ensemble, les jours de congé, jouer aux Tuileries, nous passions par ce docte quai Voltaire, et, là, cheminant, un cerceau à la main et une balle dans la poche, nous regardions aux boutiques tout comme des vieux messieurs, et nous nous faisons à notre façon des idées sur toutes ces choses étranges, venues du passé, du mystérieux passé.

Eh oui! nous flâinions, nous bouquinions, nous examinions des images.

Cela nous intéressait beaucoup. Mais Fontanet, je dois le dire, n'avait pas comme moi le respect de toutes les vieilleries. Il riait des antiques plats à barbe et des saints évêques dont le nez était cassé. Fontanet était dès lors l'homme de progrès que vous avez entendu à la tribune de la Chambre. Ses irrévérences me faisaient frémir. Je n'aimais point qu'il appelât têtes de pipe les portraits bizarres des ancêtres. J'étais conservateur. Il m'en est resté quelque chose, et toute ma philosophie m'a laissé l'ami des vieux arbres et des curés de campagne.

Je me distinguais encore de Fontanet par un penchant à admirer ce que je ne comprenais pas. J'adorais les grimoires; et tout, ou peu s'en faut, m'était grimoire. Fontanet, au contraire, ne prenait plaisir à examiner un objet qu'autant qu'il en concevait l'usage. Il disait : « Tu vois, il y a une charnière, cela s'ouvre. Il y a une

vis, cela se démonte. » Fontanet était un esprit juste. Je dois ajouter qu'il était capable d'enthousiasme en regardant des tableaux de batailles. Le *Passage de la Bérézina* lui donnait de l'émotion. La boutique de l'armurier nous intéressait l'un et l'autre. Quand nous voyions, au milieu des lances, des targes¹, des cuirasses et des rondaches², M. Petit-Prêtre, revêtu d'un tablier de serge verte, s'en aller, en boitant comme Vulcain, prendre au fond de l'atelier une antique épée qu'il posait ensuite sur son établi et qu'il serrait dans un étau de fer pour nettoyer la lame et réparer la poignée, nous avions la certitude d'assister à un grand spectacle ; M. Petit-Prêtre nous apparaissait haut de cent coudées. Nous restions muets, collés à la vitre. Les yeux noirs de Fontanet brillaient et toute sa petite figure brune et fine s'animait.

Le soir, ce souvenir nous exaltait beaucoup, et mille projets enthousiastes germaient dans nos têtes.

Fontanet me dit une fois :

— Si, avec du carton et le papier couleur d'argent qui enveloppe le chocolat, nous faisons des armes, semblables à celles de Petit-Prêtre!...

L'idée était belle. Mais nous ne parvînmes pas à la réaliser convenablement. Je fis un casque, que Fontanet prit pour un bonnet de magicien.

Alors je dis :

— Si nous fondions un musée!...

Excellente pensée ! Mais nous n'avions pour le moment à mettre dans ce musée qu'un demi-cent de billes et une douzaine de toupies.

C'est à ce coup que Fontanet eut une troisième conception. Il s'écria :

1. Sorte de boucliers.

2. Boucliers de forme ronde.

— Composons une *Histoire de France*, avec tous les détails, en cinquante volumes.

Cette proposition m'enchantait, et je l'accueillis avec des battements de mains et des cris de joie. Nous convinmes que nous commencerions le lendemain matin, malgré une page du *De Viris* que nous avions à apprendre.

— Tous les détails ! répéta Fontanet. Il faut mettre tous les détails !

C'est bien ainsi que je l'entendais. Tous les détails !

On nous envoya coucher. Mais je restai bien un quart d'heure dans mon lit sans dormir, tant j'étais agité par la pensée sublime d'une *Histoire de France* en cinquante volumes avec tous les détails.

Nous la commençâmes, cette histoire. Je ne sais, ma foi, plus pourquoi nous la commençâmes par le roi Teutobochus. Mais telle était l'exigence de notre plan. Notre premier chapitre nous mit en présence du roi Teutobochus, qui était haut de trente pieds, comme on put s'en assurer en mesurant ses ossements retrouvés par hasard. Dès le premier pas, affronter un tel géant ! La rencontre était terrible. Fontanet lui-même en fut étonné.

— Il faut sauter par-dessus Teutobochus, me dit-il.

Je n'osai point.

L'*Histoire de France* en cinquante volumes s'arrêta à Teutobochus.

Que de fois, hélas ! j'ai recommencé dans ma vie cette aventure du livre et du géant ! Que de fois, sur le point de commencer une grande œuvre ou de conduire une vaste entreprise, je fus arrêté net par un Teutobochus nommé vulgairement sort, hasard, nécessité ! J'ai pris le parti de remercier et de bénir tous ces Teutobochus qui, me barrant les chemins hasardeux de la gloire, m'ont laissé à mes deux fidèles gardiennes, l'obscurité et la

médiocrité. Elles me sont douces toutes deux, et m'aiment. Il faut bien que je le leur rende.

Quant à Fontanet, mon subtil ami Fontanet, avocat, conseiller général, administrateur de diverses compagnies, député, c'est merveille de le voir se jouer et courir entre les jambes de tous les Teutobochus de la vie publique, contre lesquels, à sa place, je me serais mille fois cassé le nez.

161. GUY DE MAUPASSANT (1850-1893).

Guy de Maupassant, né à Miromesnil (Seine-Inférieure), le 5 août 1850, mort à Paris en 1893, a beaucoup produit pendant sa courte vie : *Contes et nouvelles* (1885), *Bel-Ami* (1885), *Le Horla* (1887), *Mont-Oriol* (1887), *Pierre et Jean* (1888), *Fort comme la mort* (1889), *La vie errante* (1890). La plupart de ses ouvrages sont empreints d'un pessimisme décevant. Penseur un peu écourté, il est surtout nouvelliste ; mais il savait voir, observer et traduire dans un style excellent, simple et lumineux, le résultat de ses observations. L'influence de Flaubert, son parent, fut grande sur lui. Il a exposé à diverses reprises ses idées sur l'art d'écrire, et spécialement dans la préface de *Pierre et Jean* dont on lira sans doute avec intérêt le fragment qui suit.

Comment écrire ?

(Extrait de la préface de *PIERRE ET JEAN* 1.)

Il faut être bien fou, bien audacieux, bien outrecuidant ou bien sot, pour écrire encore aujourd'hui ! Après tant de maîtres aux natures si variées, au génie si multiple, que reste-t-il à faire qui n'ait été fait, que reste-t-il à dire qui n'ait été dit ? Qui peut se vanter, parmi nous, d'avoir écrit une page, une phrase, qui ne se trouve déjà, à peu près pareille, quelque part. Quand nous lisons, nous, si saturés d'écriture française que notre corps entier nous donne l'impression d'être une pâte faite avec des mots, trouvons-nous jamais une ligne, une pensée qui ne nous soit familière, dont nous n'ayons eu, au moins, le confus pressentiment ?

162. PIERRE LOTI (né en 1850).

M. Julien Viaud (Pierre Loti), né à Lorient, en 1850, lieutenant de vaisseau et romancier, a publié (depuis 1880) une douzaine de volumes, où il a dit les souvenirs sentimentaux et pittoresques de sa vie errante à travers le monde. Pierre Loti est un peintre merveilleux de la nature, presque égal à Chateaubriand, mais très différent. Car il n'imité personne, et affecte de ne connaître que son âme. *Pêcheur d'Islande* (1886), le seul de ses romans où l'auteur ne paraisse pas, nous semble toutefois son chef-d'œuvre.

A l'inscription maritime.

(Extrait de PÊCHEUR D'ISLANDE¹.)

Un jour de la première quinzaine de juin, comme la vieille Yvonne rentrait chez elle, des voisines lui dirent qu'on était venu la demander de la part du commissaire de l'inscription maritime.

C'était quelque chose concernant son petit-fils, bien sûr; mais cela ne lui fit pas du tout peur. Dans les familles des *gens de mer*, on a souvent affaire à l'*Inscription*; elle donc, qui était fille, femme, mère et grand-mère de marin, connaissait ce bureau, depuis tantôt soixante ans... Sachant ce qu'on doit à M. le commissaire, elle fit sa toilette, prit sa belle robe et une coiffe blanche, puis se mit en route sur les deux heures.

Trottinant assez vite et menu dans ces sentiers de falaises, elle s'acheminait vers Paimpol, un peu anxieuse tout de même, à la réflexion, à cause de ces deux mois sans lettres...

Le gai temps de juin souriait partout autour d'elle. Sur les hauteurs pierreuses, il n'y avait toujours que les ajoncs aux fleurs jaune d'or; mais dès qu'on passait dans les bas-fonds abrités contre l'âpre vent de mer, on trouvait tout de suite la belle verdure neuve, les haies d'aubépine fleurie, l'herbe haute et sentant bon... Autour des hameaux

1. 1 vol. gr. in-18, Calmann Lévy, éditeur, Paris.

croulants aux murs sombres, il y avait des rosiers, des œillets, des giroflées et jusque sur les hautes toitures de chaume et de mousse, mille petites fleurs qui attireraient les premiers papillons blancs... Et tout cela, qui est sans âme, continuait de sourire à cette vieille grand'mère qui marchait de son meilleur pas pour aller apprendre la mort de son dernier petit-fils. Elle touchait à l'heure terrible où cette chose, qui s'était passée si loin sur la mer chinoise, allait lui être dite; elle faisait cette course sinistre que Sylvestre, au moment de mourir, avait devinée et qui lui avait arraché ses dernières larmes d'angoisses : sa bonne vieille grand'mère, mandée à l'*Inscription* de Paimpol pour apprendre qu'il était mort ! Il l'avait vue très nettement passer, sur cette route, s'en allant bien vite, droite, avec son petit châle brun, son parapluie et sa grande coiffe. Et cette apparition l'avait fait se soulever et se tordre avec un déchirement affreux, tandis que l'énorme soleil rouge de l'Équateur qui se couchait magnifiquement, entrait par le sabord de l'hôpital pour le regarder mourir...

En approchant de Paimpol, elle se sentait devenir plus inquiète, et pressait encore sa marche.

La voilà dans la ville grise, dans les petites rues de granit, donnant le bonjour à d'autres vieilles, ses contemporaines, assises à leur fenêtre. Intriguées de la voir, elles disaient : « Où va-t-elle comme ça si vite, en robe du dimanche, un jour sur semaine ? »

M. le commissaire de l'*Inscription* ne se trouvait pas chez lui. Un petit être très laid, d'une quinzaine d'années, qui était son commis, se tenait assis à son bureau. Étant trop mal venu pour faire un pêcheur, il avait reçu de l'instruction et passait ses jours sur cette même chaise, en fausses manches noires, grattant son papier.

Avec un air d'importance, quand elle lui eut dit son

nom, il se leva pour prendre, dans un casier, des pièces timbrées.

Il y en avait beaucoup... Qu'est-ce que cela voulait dire ? Des certificats, des papiers portant des cachets, un livret de marin jauni par la mer, tout cela ayant comme une odeur de mort...

Il les étalait devant la pauvre vieille, qui commençait à trembler et à voir trouble. C'est qu'elle avait reconnu deux de ces lettres que Gaud écrivait pour elle à son petit-fils, et qui étaient revenues là, non décachetées... Et ça s'était passé ainsi vingt ans auparavant pour la mort de son fils Pierre : les lettres étaient revenues de la Chine chez M. le commissaire qui les lui avait remises...

Il lisait maintenant d'une voix doctorale : « Moan, Jean-Marie-Sylvestre, inscrit à Paimpol, folio 213, numéro matricule 2091, décédé à bord du *Bien-Hoa*, le 14... »

— Quoi?... Qu'est-ce qui lui est arrivé, mon bon monsieur ?

— Décédé!... Il est décédé, reprit-il.

Mon Dieu ! il n'était sans doute pas méchant ce commis ; s'il disait cela de cette manière brutale, c'était plutôt manque de jugement, inintelligence de petit être incomplet. Et voyant qu'elle ne comprenait pas ce beau mot, il s'exprima en breton :

— *Marw éo !...*

— *Marw éo !...* (Il est mort). Elle répéta après lui, avec son chevrottement de vieillesse, comme un pauvre écho fêlé redirait une phrase indifférente.

C'était bien ce qu'elle avait à moitié deviné, mais cela la faisait trembler seulement ; à présent que c'était certain, ça n'avait plus l'air de la toucher. D'abord sa faculté de souffrir s'était vraiment un peu émoussée, à force d'âge, surtout depuis ce dernier hiver. La douleur ne venait plus tout de suite. Et puis quelque chose se chavi-

rait pour le moment dans sa tête, et voilà qu'elle confondait cette mort avec d'autres ; elle en avait tant perdu, de fils !... Il lui fallut un instant pour bien entendre que celui-ci était son dernier, si chéri, celui à qui se rapportaient toutes ses prières, toute sa vie, toute son attente, toutes ses pensées déjà obscurcies par l'approche sombre de l'*enfance*...

Elle éprouvait une honte aussi à laisser paraître son désespoir devant ce petit monsieur qui lui faisait horreur : est-ce que c'était comme ça qu'on annonçait à une grand'mère la mort de son petit-fils !... Elle restait debout, devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun avec ses pauvres vieilles mains gercées de laveuse.

Et comme elle se sentait loin de chez elle !... Mon Dieu, tout ce trajet qu'il faudrait faire, et faire décemment, avant d'atteindre le gîte de chaume où elle avait hâte de s'enfermer, — comme les bêtes blessées qui se cachent au terrier pour mourir. C'est pour cela aussi qu'elle s'efforçait de ne pas trop penser, de ne pas encore trop bien comprendre, épouvantée surtout d'une route si longue.

On lui remit un mandat pour aller toucher, comme héritière, les trente francs qui lui revenaient de la vente du sac de Sylvestre ; puis les lettres, les certificats et la boîte contenant la médaille militaire. Gauchement, elle prit tout cela avec ses doigts qui restaient ouverts, le promena d'une main dans l'autre, ne trouvant plus ses poches pour le mettre.

Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles ; et se hâtant, se surmenant comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts.

Au troisième kilomètre, elle allait toute courbée en avant, épuisée ; de temps à autre, son sabot heurtait quelque pierre qui lui donnait dans la tête un grand choc douloureux. Et elle se dépêchait de se terrer chez elle, de peur de tomber et d'être rapportée.

163. **PAUL BOURGET** (né en 1852).

M. Paul Bourget, né à Amiens en 1852, débuta par la poésie ; plusieurs volumes de critique ont commencé sa réputation (*Essais et Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, 1883-1885 ; *Études et portraits*, 1888), mais elle date surtout de ses nombreux romans : *Cruelle énigme* (1885), *André Cornélis* (1887), *Le Disciple* (1889), *Cosmopolis* (1892), *L'étape* (1902). Romancier mondain et psychologue minutieux, il analyse avec pénétration l'âme de ses contemporains et démêle les mobiles secrets de leurs actes. Dans ses dernières œuvres, élargissant son champ d'observation, il a abordé l'étude de plusieurs grandes lois sociales.

Le père et le fils.

(Extrait de L'ÉTAPE¹.)

Joseph Monneron, professeur de l'Université, vient d'apprendre avec douleur et indignation les fautes graves de deux de ses enfants. Jean, son fils aîné, essaie de les disculper.

« ... Ils étaient entre deux mondes, celui d'en bas où l'on peine, où l'on est à la tâche, où l'on est privé, où l'on supporte, — celui d'en haut, où l'on est libre, où l'on s'épanouit, où l'on jouit. Ils ont été trop tentés. Je t'en conjure, mon père, avant de les condamner absolument, refais en pensée l'histoire de leur caractère et ne les juge qu'après... »

— « Hé bien ! Et toi ? Et moi ? » dit le père. « N'avons-nous pas été dans la même situation exactement ? Toutes les familles démocratiques et qui arrivent, comme on doit arriver, par le mérite individuel d'un de leurs membres, ne sont-elles pas aussi entre ces deux mondes

¹ 1 vol. in-18, Plon et Nourrit, éditeurs, Paris.

dont tu parles? Précisément parce qu'ils sortent d'en bas, parce qu'ils étaient tout voisins de la glèbe, ils auraient dû avoir, pour leur père qui en a fait des bourgeois, de paysans qu'ils auraient dû être, une telle reconnaissance! Au lieu de cela ils déshonorent mes cheveux gris. Si leur infamie était connue, elle rejaillirait plus haut encore. Le fils d'un universitaire et d'un universitaire républicain, faussaire et voleur!... Quelle aubaine pour nos ennemis! A cette conséquence non plus, ils n'ont pas pensé, eux qui savent comme j'aime cet admirable corps auquel j'appartiens! Et tu veux que j'aie de l'indulgence pour eux, que je les comprenne? Si je n'ai pas vu ces dangers dont tu parles, c'est que je n'ai pas conçu que mes enfants fussent capables d'une pareille bassesse, c'est vrai... Qu'est-ce que cela prouve, sinon que leur forfait est abominable? Et quant à ces théories nouvelles sur les gens déplantés, déracinés, déclassés, elles ne signifient rien, absolument rien. Un être humain est une raison, une conscience et une volonté. La raison dit à tous également quel est leur devoir, la conscience les avertit tous également s'ils le font ou s'ils ne le font pas, la volonté sert également à le faire ou à ne pas le faire. Le reste, ce sont des mots, inventés par des philosophes de décadence, pour obscurcir ce qui est très simple. C'est bon pour des casuistes et des jésuites, ces idées-là. Tu cherches des excuses à ton frère et à ta sœur parce que tu es bon. Ils n'en ont aucune, et je ne leur en accorde aucune, aucune, aucune!.. »

— « Il ne s'agit ni de l'Université, ni de la République, mon père », reprit Jean, « ni des Jésuites... Il s'agit d'une grande loi sociale, qui serait vraie quand nous serions en 1860, sous l'Empire, au lieu d'être en 1900, et quand tu serais ingénieur des ponts et chaussées, ou receveur de l'enregistrement, au lieu d'être professeur, et la Com-

pagnie de Jésus n'aurait jamais existé que cette loi ne serait pas moins vraie : on ne change pas de milieu et de classe sans que des troubles profonds se manifestent dans tout l'être, et nous avons changé de milieu et de classe, c'est un fait, puisque le grand-père Monneron est mort un paysan et que tu en as été un jusqu'à ta dixième année... Tu me réponds : « Et toi, et moi ? » Toi et moi, nous sommes deux êtres qui aimons passionnément les idées, et nous n'avons connu ni les tentations du luxe, comme Antoine, ni celle des émotions, comme Julie. C'est un bonheur. Ce n'est pas un mérite... Mais si nous ne les avons pas aimées, ces idées, si notre nature avait été tournée vers la jouissance physique, comme celle d'Antoine, ou vers les impressions sentimentales, comme Julie, ne sens-tu pas que cette même fièvre plébéienne que nous avons eue, que nous avons pour nos idées, nous l'aurions dans nos désirs ? Oui. Nous sommes trop voisins du peuple. Nous n'avons pas été assez préparés à ce que nous sommes devenus ! Tu dis qu'ils ont eu la raison pour se diriger, et la conscience. Crois-tu vraiment que ce soient des freins bien efficaces ? La raison ? Mais la raison n'est pas une doctrine. C'est le développement du sens critique, et ce n'est que cela. Le sens critique une fois déchainé, où s'arrête-t-il ? J'ai causé avec Antoine, ces temps derniers, et avec Julie. J'ai trouvé chez tous deux le même état d'esprit, le doute absolu, fondamental, sur tous les principes, sur le bien et sur le mal, sur le devoir et sur le crime, et je n'ai rien eu à leur répondre. Par la seule raison, tout se justifie et tout se détruit, puisque tout se discute depuis que le monde est monde, avec des arguments de force pareille... »

— « Où veux-tu en venir, en énonçant ces sophismes ? » interrogea le père avec une sévérité singulière. « Voici quelque temps déjà que j'ai cru saisir dans tes paroles

la trace de sentiments dont j'ai le droit de m'étonner. On dirait que tu as des reproches à m'adresser sur l'éducation que je vous ai donnée... »

— « Mon père!... » supplia le jeune homme.

— « L'autre jour », continua Joseph Monneron àprement, « quand je te parlais de la solidarité comme de la grande règle de la morale, tu me répondais : « Au nom de quoi ? » Aujourd'hui, quand tu me vois désespéré de ce que je viens d'apprendre sur ton frère et ta sœur, tu es là qui les défends, non pas en faisant appel à ma pitié, ce que j'admettrais, mais en insinuant que je ne leur ai pas donné de quoi se gouverner dans la vie, que la raison ne suffit pas... Explique-toi clairement. Est-ce de vous avoir élevés librement que tu me reproches, sans vous mentir, en vous évitant les luttes morales que j'ai dû traverser pour affranchir ma pensée ? Entends-tu me rendre responsable, en quoi que ce soit, des aberrations de conscience de ces deux malheureux, parce que je n'ai pas fait d'eux des catholiques, par exemple, quand je ne l'étais pas moi-même, quand je considère toutes les religions, et celle-là surtout, comme des illusions ou des impostures?... Si c'est cela que tu sous-entends, parle net... Sinon, n'essaie plus de te mettre entre eux et mon indignation. Ou c'est eux les coupables et ils ont tout mérité, ou bien c'est moi... Mais alors, ose le dire en face à ton père... »

— « Ah ! mon père ! » reprit Jean, « où prendrais-je le droit de te juger, de te rendre responsable de pareilles hontes, toi que je respecte, que je vénère?... Non, tu n'es pas coupable de ne pas leur avoir donné des croyances que tu n'avais pas. Tu as cru bien agir en ne les leur donnant pas... Tu n'avais pas eu besoin de la vie religieuse pour être un si honnête homme. Tu as cru qu'une foi n'était pas nécessaire, ou plutôt, tu en avais une, tu en as une, puisque tu crois à la Justice, comme on croit à une

révélation. Tu as pensé qu'elle nous suffirait. Tout ce que je me permets de te demander, c'est que tu te dises que, ne l'ayant pas, cette foi qui te soutenait, ils ont été bien dépourvus. Une autre peut-être, plus humble, les eût aidés. Julie surtout qui avait le cœur faible et tendre, qui était si peu faite pour cette atmosphère de négation où elle a étouffé!... La Justice, c'est une idée, c'est une abstraction... Il leur fallait... » Il hésita une seconde, puis, comme Joseph Monneron le regardait avec un impérieux défi dans ses yeux, comme pour lui enjoindre d'achever, il eut le courage d'ajouter : « Oui. Il leur fallait Dieu!... »

164. EDMOND ROSTAND (né en 1868).

M. Edmond Rostand, né à Marseille en 1868, a présumé à ses deux grandes œuvres par des tentatives déjà remarquables : *Les Romanesques* (1894), *La Princesse lointaine* (1894), *La Samaritaine* (1897). D'un seul bond il a atteint à la gloire par sa « comédie héroïque », *Cyrano de Bergerac* (1897), qui tient un peu de la comédie Louis XIII, un peu du drame romantique; un peu de Musset, et même de Shakespeare. *L'Aiglon* (1900) n'a pas démenti les espérances qu'avait fait concevoir un tel début : c'est le tableau des derniers jours du duc de Reichstadt à la cour de Vienne. L'auteur a su concentrer dans ce drame toute la poésie de l'épopée napoléonienne et nous attendrir sur « l'histoire d'un pauvre enfant ». (Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 285.)

L'indépendance.

(Extrait de *CYRANO DE BERGERAC* 1.)

Cyrano s'est mis plusieurs affaires sur les bras; son ami Le Bret lui reproche son humeur peu accommodante.

LE BRET

Ah! dans quels jolis draps...

CYRANO

Oh! toi! tu vas grogner!

LE BRET

Enfin tu conviendras
 Qu'assassiner toujours la chance passagère
 Devient exagéré.

CYRANO

Hé bien oui, j'exagère!

LE BRET

Ah!

CYRANO

Mais pour le principe et pour l'exemple aussi,
 Je trouve qu'il est bon d'exagérer ainsi.

LE BRET

Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,
 La fortune et la gloire...

CYRANO

Et que faudrait-il faire?
 Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
 Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc
 Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
 Grimper par ruse au lieu de s'élever par force?
 Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,
 Des vers aux financiers? Se changer en bouffon
 Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
 Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre?
 Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud?
 Avoir un ventre usé par la marche? une peau
 Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale?
 Exécuter des tours de souplesse dorsale?
 Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou
 Cependant que, de l'autre, on arrose le chou,

Et donneur de séné par désir de rhubarbe,
 Avoir son encensoir toujours, dans quelque barbe?
 Non, merci. Se pousser de giron en giron,
 Devenir un petit grand homme dans un rond,
 Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,
 Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames?
 Non, merci. Chez le bon éditeur de Sercy
 Faire éditer ses vers en payant? Non, merci!
 S'aller faire nommer pape par les conciles
 Que dans des cabarets tiennent des imbéciles?
 Non, merci! Travailler à se construire un nom
 Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres? Non,
 Merci! Ne découvrir du talent qu'aux mazettés?
 Être terrorisé par de vagues gazettes,
 Et se dire sans cesse : oh, pourvu que je sois
 Dans les petits papiers du *Mercur*e François ¹?
 Non, merci! Calculer, avoir peur, être blême,
 Préférer faire une visite qu'un poème,
 Rédiger des placets, se faire présenter?
 Non, merci! non, merci! non, merci! Mais... chanter,
 Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
 Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
 Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
 Pour un oui, pour un non, se battre, ou faire un vers!
 Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
 A tel voyage, auquel on pense, dans la lune!
 N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,
 Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,
 Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
 Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles!
 Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
 Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,

1. Premier journal paru en France, commencé en 1605.

Vis-à-vis de toi-même en garder le mérite.
 Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
 Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
 Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul!

LE BRET

Tout seul, soit! mais non pas contre tous! Comment
 As-tu donc contracté la manie effroyable [diable
 De te faire toujours, partout, des ennemis?

CYPANO

A force de vous voir vous faire des amis,
 Et rire à ces amis dont vous avez des foules,
 D'une bouche empruntée au derrière des poules!
 J'aime raréfier sur mes pas les saluts,
 Et m'écrie avec joie : un ennemi de plus!

LE BRET

Quelle aberration!

CYRANO

Eh bien ! oui, c'est mon vice.
 Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me hâisse.
 Mon cher, si tu savais comme l'on marche mieux
 Sous la pistolétade excitante des yeux !
 Comme, sur les pourpoints, font d'amusantes taches
 Le fiel des envieux et la bave des lâches !
 Vous, la molle amitié dont vous vous entourez
 Ressemble à ces grands cols d'Italie, ajourés
 Et flottants, dans lesquels votre cou s'effémine :
 On y est plus à l'aise... et de moins haute mine,
 Car le front n'ayant pas de maintien ni de loi,
 S'abandonne à pencher dans tous les sens. Mais moi,
 La Haine, chaque jour, me tuyaute et m'apprête

La fraise (1) dont l'empois force à lever la tête ;
 Chaque ennemi de plus est un nouveau godron (2)
 Qui m'ajoute une gêne et m'ajoute un rayon :
 Car, pareille en tous points à la fraise espagnole,
 La Haine est un carcan, mais c'est une auréole !

Un vieux grognard.

(Extrait de l'AGLON 3.)

Le duc de Reichstadt reproche au maréchal Marmont d'avoir abandonné Napoléon.

LE DUC

Pourquoi l'as-tu trahi ?

MARMONT

Ah ! Monseigneur !...

LE DUC

Pourquoi, — vous autres !

MARMONT

La fatigue !

Que voulez-vous ? Toujours l'Europe qui se ligue !...
 Être vainqueur, c'est beau, mais vivre à bien son prix !
 Toujours Vienne, toujours Berlin, — jamais Paris !
 Tout à recommencer, toujours !... On recommence
 Deux fois, trois fois, et puis... C'était de la démençe !
 A cheval sans jamais desserrer les genoux !
 A la fin nous étions trop fatigués !...

LE LAQUAIS (4), *d'une voix de tonnerre.*

Et nous ?

1. Collet plissé.

2. Pli rond à une fraise.

3. 1 vol. in-8, Fasquelle, éditeur, Paris.

4. C'est un ancien soldat de Napoléon qui s'est déguisé en laquais pour servir le duc de Reichstadt, sans être reconnu même de lui. Il a, par la porte entr'ouverte, entendu la réponse de Marmont.

LE DUC ET MARMONT

Hein ?

LE LAQUAIS

Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
 Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
 Sans espoir de duchés ni de dotations ;
 Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions ;
 Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
 De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne ;
 Nous qui par tous les temps n'avons cessé d'aller,
 Suant sans avoir peur, grelottant sans trembler,
 Ne nous soutenant plus qu'à force de trompette,
 De fièvre, et de chansons qu'en marchant on répète ;
 Nous sur lesquels pendant dix-sept ans, songez-y,
 Sac, sabre, tourne-vis, pierres à feu, fusil,
 — Ne parlons pas du poids toujours absent des vivres ! —
 Ont fait le doux total de cinquante-huit livres ;
 Nous qui coiffés d'oursons (1) sous les ciels tropicaux,
 Sous les neiges n'avions même plus de shakos ;
 Qui d'Espagne en Autriche exécutions des trottés ;
 Nous qui pour arracher ainsi que des carottes
 Nos jambes à la boue énorme des chemins,
 Devions les empoigner quelquefois à deux mains ;
 Nous qui pour notre toux n'ayant pas de jujube,
 Prenions des bains de pied d'un jour dans le Danube ;
 Nous qui n'avions le temps quand un bel officier
 Arrivait, au galop de chasse, nous crier :
 « L'ennemi nous attaque, il faut qu'on le repousse ! »
 Que de manger un blanc de corbeau sur le pouce,
 Ou vivement, avec un peu de neige, encor
 De nous faire un sorbet au sang de cheval mort ;
 Nous...

1. Bonnets à poils que portaient jadis certains corps de troupes.

LE DUC

Enfin!...

LE LAQUAIS

qui, la nuit, n'avions pas peur des balles,
 Mais de nous réveiller, le matin, cannibales;
 Nous...

LE DUC

Enfin!

LE LAQUAIS

qui marchant et nous battant à jeun,
 Ne cessions de marcher...

LE DUC

Enfin! j'en vois donc un!

LE LAQUAIS

...que pour nous battre, — et de nous battre un contre quatre,
 Que pour marcher, — et de marcher que pour nous battre,
 Marchant et nous battant, maigres, nus, noirs et gais...
 Nous, nous ne l'étions pas, peut-être, fatigués?

MARMONT

Mais...

LE LAQUAIS

Et sans lui devoir, comme vous, des chandelles,
 C'est nous qui cependant lui restâmes fidèles!
 Aux portières du roi (1) votre cheval dansait!...

Au duc.

De sorte, Monseigneur, qu'à la cantine où c'est
 Avec l'âme qu'on mange et de gloire qu'on dîne...
 Sa graine d'épinard ne vaut pas ma sardine!

MARMONT

Quel est donc ce laquais qui s'exprime en grognard?

1. Louis XVIII.

LE LAQUAIS

Jean-Pierre-Séraphin Flambeau, dit « le Flambarde »,
 Ex-sergent grenadier vélite ⁽¹⁾ de la garde.
 Né de papa breton et de maman picarde.
 S'engage à quatorze ans, l'an VI, deux germinal.
 Baptême à Marengo. Galons de caporal
 Le quinze fructidor an XII. Bas de soie
 Et canne de sergent trempés de pleurs de joie
 Le quatorze juillet mil huit cent neuf, — ici,
 — Car la garde habita Schœnbrunn et Sans-Souci !
 Au service de Sa Majesté Très Française
 Total des ans passés : seize ; campagnes, seize.
 Batailles : Austerlitz, Eylau, Somo-Sierra,
 Eckmühl, Essling, Wagram, Smolensk... et cætera !
 Faits d'armes : trente-deux. Blessures : quelques-unes.
 Ne s'est battu que pour la gloire et pour des prunes.

MARMONT, *au duc.*

Vous n'allez pas ainsi l'écouter jusqu'au bout ?

LE DUC

Oui, vous avez raison, pas ainsi, — mais debout !
Il se lève.

MARMONT

Monseigneur...

LE DUC, *à Marmont.*

Dans le livre aux sublimes chapitres,
 Majuscules, c'est vous qui composez les titres,
 Et c'est sur vous toujours que s'arrêtent les yeux !
 Mais les mille petites lettres... ce sont eux !
 Et vous ne seriez rien sans l'armée humble et noire
 Qu'il faut pour composer une page d'histoire !

1. Soldat d'infanterie légère.

TABLE DES MATIÈRES

VII — DIX-HUITIÈME SIÈCLE

95. JEAN-FRANÇOIS REGNARD (1655-1709).....	5
(Le valet du joueur, p. 5. — Le joueur à sec p. 6).	
96. BERNARD DE FONTENELLE (1657-1757).....	10
(La dent d'or, p. 11. — Descartes et Newton, p. 12).	
97. CHARLES ROLLIN (1661-1741).....	13
(Qu'il faut aimer l'étude, p. 13).	
98. JEAN-BAPTISTE MASSILLON (1663-1742).....	16
(Le roi conquérant, p. 16. — La véritable charité, p. 18).	
99. HENRI-FRANÇOIS D'AGUESSEAU (1668-1751).....	20
(De l'étude des langues vivantes, p. 20).	
100. ALAIN-RENÉ LESAGE (1668-1747).....	23
(L'archevêque de Grenade, p. 24).	
101. JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU (1670-1741).....	27
(L'aveuglement des hommes du siècle, p. 27. — Ode tirée du cantique d'Ezéchias, p. 29. — Épigramme, p. 32).	
102. ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE (1675-1721).....	32
(La mère des Machabées, p. 32. — Des anciens, p. 33).	
103. PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON (1674-1765).....	35
(Fureurs d'Oreste, p. 35. — Pharasmane, p. 38).	
104. LOUIS DE ROUVROY, duc de SAINT-SIMON (1675-1755).....	39
(La mort de Monseigneur, p. 40).	

105. PHILIPPE NÉRICHAULT DESTOUCHES (1680-1754).....	46
(Le Glorieux et le Parvenu, p. 46).	
106. CHARLES DE SECONDAT, baron de MONTESQUIEU (1689-1755)...	50
(Le Persan à Paris, p. 50. — Florence en 1728, p. 51. — Alexandre, p. 53).	
107. LOUIS LACINE (1692-1763).....	57
(Dieu créateur, p. 58).	
108. FRANÇOIS AROUET DE VOLTAIRE (1694-1778).....	59
(Sur la philosophie de Newton, p. 59. — Lettre à M. le marquis d'Argenson, p. 61. — Lettre à Jean- Jacques Rousseau, p. 62. — Lettre à Mademoiselle***, p. 65. — Espoir en Dieu, p. 67. — Le pauvre diable, p. 68. — Jeannot et Colin, p. 74).	
109. CHARLES DUCLOS (1784-1772).....	79
(Les gens à la mode, p. 80).	
110. JEAN-LOUIS LECLERC, comte de BUFFON (1707-1788).....	81
(L'homme et l'animal, p. 82. — Le lion, p. 83. — L'oiseau-mouche, p. 84. — Le désert, p. 86).	
111. JEAN-BAPTISTE-LOUIS GRESSET (1700-1777).....	87
(La Chartreuse, p. 87. — La méchanceté à la mode, p. 90).	
112. JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712-1778).....	91
(Lettre à M. le comte de Lastic, p. 92. — La Philinte de Molière, p. 93. — Sur le suicide, p. 93. — Vœux modestes, p. 96. — Le lac, p. 99. — L'arrivée à Paris, p. 102).	
113. DENIS DIDEROT (1713-1784).....	105
(Le frère Côme, p. 105. — Regrets sur ma vieille robe de chambre, p. 107. — Les deux frères, p. 109).	
114. LUC DE CLAPIERS, marquis de VAUVENARGUES (1714-1747)...	110
(Réflexions et maximes, p. 111. — On ne peut être dupe de la vertu, p. 113. — Clazomène, ou la vertu malheureuse, p. 114).	
115. JEAN-FRANÇOIS MARMONTEL (1723-1799).....	114
(Les fêtes de Noël en Auvergne, p. 115).	

116. PONCE-DENIS ÉCOUCHARD-LEBRUN (1729-1807).....	117
(Homère et Ossian, p. 117. — Épigrammes, p. 120).	
117. PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS (1732-1799).....	121
(Figaro, p. 122. — Monologue de Figaro, p. 126).	
118. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814).....	128
(Un orage à l'Île de France, p. 129).	
119. JACQUES DELILLE (1738-1813).....	131
(Orphée, p. 131. — Le Magister, p. 134).	
120. JEAN-FRANÇOIS DE LA HARPE (1739-1803).....	135
(Prophétie de Cazotte, p. 135).	
121. GABRIEL-HONORÉ RIQUETTI, comte de MIRABEAU (1749-1791).	141
(Discours sur la contribution du quart des revenus, p. 141).	
122. NICOLAS GILBERT (1751-1780).....	145
(Apologie du poète satirique, p. 145. — Ode imitée de plusieurs psaumes, p. 148).	
123. ANTOINE RIVAROL (1753-1801).....	149
(De la prose française, p. 150).	
124. ANDRÉ-MARIE DE CHÉNIER (1762-1794).....	153
(La jeune Tarentine, p. 154. — Hercule, p. 155. — Nuit étoilée, p. 156. — Les flatteurs du peuple, p. 157. — Le respect de la loi, p. 158. — Rœderer, p. 159. — Versailles, p. 160. — La jeune captive, p. 161. — Dernier lambe, p. 163).	
125. MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER (1764-1811).....	163
(La calomnie, p. 166).	

VIII. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

126. JOSEPH DE MAISTRE (1754-1821).....	165
(Nuit d'été sur la Néva, p. 168. — Lettre familière, p. 171).	
127. GERMAINE-LOUISE NECKER, baronne de STAEL (1766-1871)...	174
(L'Italienne en Écosse, p. 175. — De la littérature alle- mande, p. 177).	

128.	FRANÇOIS DE CHATEAUBRIAND (1768-1848).....	181
	(Les migrations des oiseaux, p. 181. — Rome, p. 184 — Combat des Francs et des Gaulois, p. 188. — Le Château de Combourg en 1783, p. 192).	
129.	PAUL-LOUIS COURIER (1727-1825).....	197
	(Un plébiscite militaire, p. 197. — Lettre à madame***, p. 199).	
130.	FÉLICITÉ DE LAMENNAIS (1782-1854).....	200
	Les pêcheurs, p. 203. — L'art et l'idéal, p. 205).	
131.	FRANÇOIS GUIZOT (1787-1874).....	207
	(Mort de Strafford, p. 208. — La société française au temps de l'Empire, p. 211).	
132.	ALPHONSE DE LAMARTINE (1790-1869).....	214
	(Les étoiles, p. 215. — Le crucifix, p. 218. — Milly ou la terre natale, p. 221. — Le labourage, p. 225).	
133.	ABEL-FRANÇOIS VILLEMEN (1790-1870).....	226
	(L'éloquence religieuse au xvii ^e siècle, p. 227. — Le théâtre comique peint et les mœurs contemporaines, p. 229).	
134.	VICTOR COUSIN (1792-1867).....	234
	(Descartes et Pascal, p. 234. — La philosophie spiri- tualiste, p. 237).	
135.	CASIMIR DELAVIGNE (1793-1843).....	239
	(Aux ruines de la Grèce antique, p. 239. — Les Limbes, p. 242).	
136.	AUGUSTIN THIERRY (1795-1856).....	241
	(Meurtre de Prétextatus, p. 244).	
137.	ADOLPHE THIERS (1797-1877).....	247
	(Napoléon, p. 247).	
138.	ALFRED DE VIGNY (1797-1863).....	25
	(Les regrets de Satan, p. 253. — Le Déluge, p. 254. — La mort du loup, p. 255).	
139.	JULES MICHELET (1793-1874).....	257
	(La Bretagne, p. 258).	
140.	VICTOR HUGO (1802-1885).....	262

(Extase, p. 263. — Ce siècle avait deux ans, p. 263. — La vache, p. 266. — Oceano Nox, p. 267. — La retraite de Russie, p. 269. — La conscience, p. 271. — Après la bataille, p. 273. — La trompette du jugement, p. 274. — Nos morts, p. 276. — Le pain sec, p. 277).

141. HENRI LACORDAIRE (1802-1861)..... 277
(L'amour divin, p. 278).
142. CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE (1804-1869)..... 279
(Du génie critique et de Bayle, p. 280. — A Ronsard, p. 283).
143. LUCILE-AURORE DUPIN, dame DUDEVANT, dite GEORGE SAND (1804-1876)..... 283
(Les laboureurs, p. 284).
144. AUGUSTE BARBIER (1805-1882)..... 286
(Bonaparté, p. 287).
145. AUGUSTE BRIZEUX (1806-1858)..... 288
(La maison du Moustoir, p. 288. — Le convoi de la pauvre fille, p. 290).
146. ALFRED DE MUSSET (1810-1857)..... 290
(Les jeux de Bade, p. 291. — Le poète et la douleur, p. 292. — La chaumière incendiée, p. 294).
147. THÉOPHILE GAUTIER (1811-1872)..... 295
(Ce que disent les hirondelles, chanson d'automne, p. 295. — La cathédrale Saint-Isaac à Saint-Petersbourg, p. 297).
148. CLAUDE BERNARD (1813-1878)..... 299
(L'unité de la science, p. 299).
149. LUCIS VEUILLOT (1813-1883)..... 302
(Deux frères, p. 302).
150. CHARLES LÉCONTE DE LISLE (1818-1894)..... 305
(Le jaguar, p. 305. — Nox, p. 307).
151. ÉMILE AUGIER (1820-1889)..... 303
(Le gendre et le beau-père, p. 308).

152. GUSTAVE FLAUBERT (1821-1880).....	315
(Saint-Malo, p. 316).	
153. ERNEST RENAN (1823-1892).....	319
/De la civilité, p. 319. — Qu'est-ce qu'une nation ? p. 321).	
154. HIPPOLYTE TAINÉ (1828-1893).....	322
(La Révolution, p. 323).	
155. L.-A. PRÉVOST-PARADOL (1829-1870).....	326
(Sur la mort, p. 326).	
156. FUSTEL DE COULANGES (1830-1889).....	330
(Le Christianisme change les conditions du gouverne- ment, p. 330).	
157. SULLY-PRUDHOMME (1839-1907).....	333
(Le <i>Zénith</i> , p. 333).	
158. ALPHONSE DAUDET (1840-1897).....	335
(Les paysans à Paris pendant le siège, p. 336).	
159. FRANÇOIS COPPÉE (né en 1842).....	339
(Les aïeules, p. 340).	
160. ANATOLE FRANCE (né en 1844).....	342
(Teutobochus, p. 342).	
161. GUY DE MAUPASSANT (1850-1893).....	346
(Comment écrire?, p. 346).	
162. PIERRE LOTI (né en 1850).....	349
(A l'inscription maritime, p. 349).	
163. PAUL BOURGET (né en 1852).....	353
(Le père et le fils, p. 353).	
164. EDMOND ROSTAND (né en 1868).....	357
(L'Indépendance, p. 357. — Un vieux grognard, p. 361).	



MASSON & C^{ie}, ÉDITEURS.
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VI^e).

P. n° 560.

(Mai 1908.)

EXTRAIT DU CATALOGUE CLASSIQUE⁽¹⁾

(Année Scolaire 1908-1909)

~~~~~

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

# Cours de Grammaire

Par H. BRELET

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de Grammaire  
Professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly.

---

Nous avons achevé le *Nouveau Cours de Grammaire française* de M. H. BRELET, dont les premiers volumes ont trouvé un accueil si favorable auprès des maîtres et des élèves. Ainsi se trouve rempli le programme de M. Brelet : il a publié également des cours parallèles de **Grammaire latine** et de **Grammaire grecque**. Est-il nécessaire de faire ressortir l'avantage de ces trois cours formant un tout dont les différentes parties ont entre elles des liens de parenté, grâce auxquels les débutants dans l'étude d'une nouvelle langue, loin de se trouver dépaysés, retrouvent la méthode avec laquelle ils sont déjà familiarisés ?

Voir au verso le détail des **Cours de Grammaire française**, de **Grammaire latine** et de **Grammaire grecque**, ainsi que les modifications apportées à ces deux derniers cours pour les mettre en conformité avec les nouveaux programmes de 1902.

---

(1) Nous appelons particulièrement l'attention sur les ouvrages entièrement nouveaux, conformes aux derniers programmes, publiés par notre maison depuis la mise en application du plan d'études du 31 mai 1902, et à l'arrêté du 27 juillet 1905. Notre collection d'ouvrages, destinés à l'enseignement primaire supérieur, s'est également fort enrichie dans ces dernières années (Voir pages 13, 14, 15 et 16).

**Nouveau Cours**  
de  
**Grammaire Française**  
Par H. BRELET

I

CLASSES PRÉPARATOIRES

**Premières leçons de Grammaire française**, à l'usage des Classes Préparatoires, par H. BRELET et MATHEY, professeur de Huitième au lycée Janson-de-Sailly. *Nouvelle édition*, corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr.

Ce volume comprend à la fois les **leçons** et les **exercices** qui y correspondent.

II

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

**Éléments de Grammaire française**, à l'usage des classes de Huitième et de Septième, par H. BRELET. *Quatrième édition*, revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr.

**Exercices sur les Éléments de Grammaire française**, à l'usage des classes de Huitième et de Septième, par V. CHARPY, agrégé de Grammaire, professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly. *Cinquième édition*. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . 2 fr.

III

PREMIER CYCLE

*Divisions A et B.*

**Abrégé de Grammaire française**, à l'usage des classes de Sixième et de Cinquième, par H. BRELET. *Troisième édition*, revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr. 50

**Exercices sur l'Abrégé de Grammaire française**, à l'usage des classes de Sixième et de Cinquième, par H. BRELET et V. CHARPY. *Troisième édition*. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . 2 fr. 50

IV

**Grammaire française**, à l'usage de la classe de Quatrième et des Classes supérieures, par H. BRELET. *Troisième édition*. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

**Exercices sur la Grammaire française**, à l'usage de la classe de Quatrième et des Classes supérieures, par H. BRELET et V. CHARPY. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

## ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

## GRAMMAIRE

## NOUVEAU COURS

DE

## Grammaire Latine

et de

## Grammaire Grecque

Par H. BRELET

*Volumes in-16, cartonnés toile anglaise.*

- Abrégé de Grammaire latine.** (*Premier cycle* : Sixième, Cinquième, Quatrième et Troisième A. — *Deuxième cycle* : Secondes-Premières A. B. C.) *Septième édition* . . . . . 2 fr.
- Abrégé de Grammaire grecque.** (*Premier cycle* : Quatrième et Troisième A. — *Deuxième cycle* : Deuxième et Première A). *Troisième édition* . . . . . 2 fr.

Nous publions ces deux *Abrégés* pour répondre au mouvement d'opinion qui s'est prononcé contre certaines tendances des grammairiens modernes à donner à leurs livres un caractère trop savant. Pour ceux qui voudraient pousser plus loin leurs études, nous continuons à vendre nos Cours supérieurs de Grammaire latine et grecque.

## EXERCICES CORRESPONDANTS

- Exercices latins** (*Versions et thèmes*), (classe de **Sixième**), par M. V. CHARPY, agrégé de grammaire, professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly. *Troisième édition* . . . . . 2 fr.
- Exercices latins** (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), par MM. BRELET et V. CHARPY. *Deuxième édition* . . . . . 2 fr. 50
- Exercices latins** (*Versions et thèmes*), (classe de **Quatrième**), par MM. H. BRELET et P. FAURE, professeur de Rhétorique au lycée Janson-de-Sailly. *Deuxième édition, revue et corrigée* . . . . . 2 fr. 50
- Exercices latins** (*Versions et thèmes*), (**classes supérieures**), par MM. H. BRELET et P. FAURE. . . . . 3 fr.
- Exercices grecs** (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), (*ancien programme*), par MM. H. BRELET et V. CHARPY, *Deuxième édition* . . . . . 1 fr. 50
- Exercices grecs** (*Versions et thèmes*), sur les déclinaisons et les conjugaisons, (classe de **Quatrième**) (*nouveau programme*), par MM. H. BRELET et V. CHARPY. *Nouvelle édition* . . . . . 2 fr.
- Exercices grecs** (*Versions et thèmes*), sur la syntaxe (**classes supérieures**), par MM. H. BRELET et P. FAURE. . . . . 3 fr.

## COURS SUPÉRIEUR

- Grammaire latine** (Classes supérieures). *Sixième édition* . . 2 fr. 50
- Grammaire grecque** (Classes supérieures). *Troisième édition*. 3 fr. »

- Tableau des exemples des grammaires grecque et latine** (classe de **Quatrième** et **classes supérieures**). 1 vol. petit in-8°, cartonné. . . . . 80 c.
- Chrestomathie grecque**, ou Recueil de textes gradués (classes de **Quatrième** et de **Troisième**). *Nouvelle édition entièrement refondue* . . . . . 2 fr. 50
- Epitome historiae graecae** (classe de **Quatrième**), avec deux cartes en couleurs et figures dans le texte . . . . . 2 fr.

**ENSEIGNEMENT SECONDAIRE**

LANGUES VIVANTES

**Ouvrages de MM.**

**CLARAC**

et

**WINTZWEILLER**

Agrégé de l'Université,  
Professeur au lycée Montaigne.

Agrégé de l'Université,  
Professeur au Lycée Louis-le-Grand

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

**Livre élémentaire d'allemand**

Méthode de langage, de lecture et d'écriture

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

1 vol. in-16, illustré de nombreuses figures. 1 vol. in-16, cart. toile. 2 fr. 50

**Erstes Sprach- und Lesebuch**

Classes de Sixième et de Cinquième

5<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

**Zweites Sprach- und Lesebuch**

Classe de Quatrième

4<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

**Drittes Sprach- und Lesebuch**

Classe de Troisième

4<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

**Viertes Sprach- und Lesebuch**

Classe de Seconde

2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr. 50

**Fünftes Sprach- und Lesebuch**

Classe de Première

avec la collaboration de M. MARESUELLE, professeur au lycée de Nancy.

2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

**Sechstes Sprach- und Lesebuch**

Classes de philosophie, mathématiques, Saint-Cyr.

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

**Deutsche Übungen für Sexta u. Quinta**

Devoirs et exercices sur le Erstes Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

**Deutsche Übungen für Quarta**

Devoirs et exercices sur le Zweites Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

**Deutsche Übungen für Tertia**

Devoirs et exercices sur le Drittes Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

---

---

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

---

---

LANGUES VIVANTES (Suite)

**Deutsche Grammatik**

2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

**Extraits des Auteurs allemands**

**I. Classes de Quatrième et de Troisième**

1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 2 fr. 50

**II. Classes de Seconde et de Première**

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

---

**Ouvrages de M. VESLOT**

Agrégé de l'Université, professeur au lycée de Versailles.

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

**Lectures anglaises**

Pour les classes de Seconde et de Première.

1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

---

**English Grammar**

Deuxième édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . 1 fr. 50

---

**Grammaire Espagnole**

Par I. GUADALUPE,

Troisième édition, revue et augmentée

professeur au Collège Rollin

1 volume in-16, cartonné toile anglaise. . . . . 3 fr.

---

---

LITTÉRATURE

**Ouvrages de**

**MM. E. BAUER et DE SAINT-ÉTIENNE**

Professeurs à l'École alsacienne.

**Premières Lectures Littéraires**

1 vol. in-16, cartonné toile (*Quinzième édition.*) . . . . . 1 fr. 50

**Nouvelles Lectures Littéraires**

Avec notes et notices, et Préface par M. PETIT DE JULLEVILLE

1 vol. in-16, cartonné toile (*Neuvième édition.*) . . . . . 2 fr. 50

---

**Récitations Infantines**

à l'usage des classes élémentaires des lycées et collèges

1 vol. in-16, avec figures, cartonné toile (*Deuxième édition.*) 1 fr. 25

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LITTÉRATURE

Ouvrages de M. PETIT DE JULLEVILLE

Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

HISTOIRE

Depuis les origines jusqu'à nos jours

DE LA

Nouvelle édition, augmentée pour la période contemporaine. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 4 fr.

Littérature Française

On peut se procurer séparément :

DES ORIGINES A CORNEILLE. Dix-septième édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

DE CORNEILLE A NOS JOURS. Dix-septième édition revue et mise à jour, par M. Auguste AUDOLLENT, maître de conférences à l'Université de Clermont. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 2 fr.

MORCEAUX CHOISIS

Nouvelle édition renfermant environ 400 extraits des principaux écrivains depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours, avec de courtes notices d'histoire littéraire. Cette nouvelle édition, revue et mise à jour par M. A. Audolent, maître de conférences à l'Université de Clermont, a été augmentée d'un choix d'extraits des écrivains contemporains depuis Leconte de Lisle et Flaubert jusqu'à A. Daudet, Pierre Loti, Anatole France, Guy de Maupassant, Paul Bourget et Edmond Rostand.

des Auteurs français

poètes et prosateurs

AVEC NOTES ET NOTICES

1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 5 fr.

On vend séparément :

I. MOYEN AGE ET XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. — II. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. — III. XVIII<sup>e</sup> ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLES. Chaque volume, cart. toile verte, est vendu séparément . . . . . 2 fr.

LEÇONS

Par M. CROISSET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

de Littérature Grecque

10<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

LEÇONS

Par MM. LALLIER, maître de conférences, et LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

de Littérature Latine

8<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 2 fr.

PREMIÈRES LEÇONS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Littérature grecque, littérature latine, littérature française, par MM. CROISSET, LALLIER et PETIT DE JULLEVILLE. 8<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DIVERS

**BRUNOT**, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

**Précis de Grammaire historique de la langue française**, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 4<sup>e</sup> édition augmentée d'indications bibliographiques et d'un index. 1 vol. in-18, cart. toile verte . . . . . 6 fr.

**CAUSSADE (De)**, Conservateur à la Bibliothèque Mazarine, membre des commissions d'examens de l'Hôtel de Ville.

**Notions de Rhétorique et étude des genres littéraires**. 10<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-18, toile anglaise . . . . . 2 fr. 50

**Littérature grecque**. 6<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-18, toile anglaise. 3 fr.

**Littérature latine**. 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-18, toile anglaise. 6 fr.

**LE GOFFIC (Charles)** et **THIEULIN (Édouard)**, professeurs agrégés de l'Université.

**Nouveau traité de versification française**, à l'usage des lycées et des collèges, des écoles normales, du brevet supérieur et des classes de l'enseignement secondaire des jeunes filles, 4<sup>e</sup> édition revue et augmentée. 1 vol. in-16, cart. toile. 1 fr. 50

**LIARD**, vice-recteur de l'Académie de Paris.

**Logique** (cours de Philosophie), 7<sup>e</sup> édition. 1 volume in-18, cartonné toile. . . . . 2 fr.

**MORILLOT (Paul)**, professeur à la Faculté de Grenoble.

**Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours**. *Lectures et Esquisses*. 1 vol. in-16. . . . . 5 fr.

**CLÉDAT**, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française.

**Précis d'orthographe et de grammaire phonétiques** pour l'enseignement du français à l'étranger. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr.

**HANNEQUIN**, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

**Introduction à l'étude de la psychologie**. 1 volume in-18. . . . . 1 fr. 50

**SOLEIROL de SERVES**, médecin gymnaste et M<sup>me</sup> **LE ROUX**, professeur de gymnastique au lycée de Versailles.

**Manuel de Gymnastique rationnelle et pratique** (Méthode Suédoise). 2<sup>e</sup> édition revue. 1 vol. in-16, avec figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 2 fr.

HISTOIRE

CAHIER d'HISTOIRE (L'Antiquité)

CLASSES DE SIXIÈME

Par E. SIEURIN

Professeur au Collège de Melun.

1 vol. in-4°, avec nombreuses figures et cartes . . . . . 1 fr. 50

Nouveau Cours d'Histoire

PAR L.-G. GOURRAIGNE

Professeur au lycée Janson-de-Sailly

et à l'École normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud.

**Le moyen âge et le commencement des temps modernes** (*Classes de Cinquième A et B.*) 1 volume in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile . . . . . 3 fr.

**Les Temps modernes** (*Classes de Quatrième A et B.*) 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile . . . . . 3 fr.

**L'Époque contemporaine** (*Classes de Troisième A et B.*) 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . 3 fr.

**Histoire moderne** (*Classes de Seconde*), (pour paraître en 1908).

**Histoire moderne.** (*Classes de Première A, B, C, D.*) Fascicule I. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures. . . . . 1 fr. 50

**Histoire contemporaine de 1815 à 1889** (*Classes de Philosophie A et de Mathématiques A.*) 1 vol. in-16, cart. toile. 5 fr.

Histoire de la Civilisation ancienne

Jusqu'au dixième siècle (Orient, Grèce, Rome, les Barbares)

(*Classes de Seconde et de Première.*)

PAR CH. SEIGNOBOS

Docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris

1 vol. in-16 de 450 pages, cartonné toile . . . . . 4 fr.

Cartes d'Étude

pour servir à l'enseignement de l'Histoire

(Antiquité, moyen âge, temps modernes et contemporains)

PAR E. SIEURIN

1 atlas in-4 de 122 cartes et cartons, cart. 4<sup>e</sup> édition. . . . . 2 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

*Nouvelle édition entièrement refondue*

**Cartes d'Étude**

POUR SERVIR A L'ENSEIGNEMENT

DE LA

**Géographie et de l'Histoire**

I. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

- Classe de Sixième.* — I. Géographie générale, Amérique, Australie. II. Antiquité. 10<sup>e</sup> édition, augmentée de 10 cartes historiques . . . . . 1 fr. 80
- Classe de Cinquième.* — I. Asie, Insulinde. Afrique. II. Moyen âge. 11<sup>e</sup> édition, augmentée de 9 cartes historiques . . . . . 1 fr. 80
- Classe de Quatrième.* — I. Europe. II. Temps modernes. 9<sup>e</sup> édition, augmentée de 14 cartes historiques . . . . . 1 fr. 80
- Classe de Troisième.* — I. France et Colonies. II. Époque contemporaine. 12<sup>e</sup> édit., augmentée de 14 cartes historiques 2 fr. »
- Classe de Seconde.* — I. Géographie générale. II. Histoire ancienne (Orient et Grèce) et Histoire moderne (jusqu'en 1715). 3<sup>e</sup> édition, augmentée de 15 cartes historiques . . . 2 fr. »
- Classe de Première.* — I. France et Colonies. II. Histoire ancienne (Rome) et Histoire moderne (1715-1815). 12<sup>e</sup> édition, augmentée de 14 cartes historiques . . . . . 2 fr. »
- Classes de Philosophie et de Mathématiques.* — I. Les principales puissances du monde. II. Histoire contemporaine depuis 1815. 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue, augmentée de 9 cartes historiques. . . . . 2 fr. »

**Histoire de la Civilisation**

PAR CH. SEIGNOBOS

VOLUMES IN-16, CARTONNÉS TOILE MARRON, AVEC FIGURES

- Histoire de la civilisation ancienne** (Orient, Grèce, Rome). 4<sup>e</sup> édition . . . . . 3 fr. »
- Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes.** 4<sup>e</sup> édition. . . . . 3 fr. »
- Histoire de la civilisation contemporaine.** 5<sup>e</sup> édition. 3 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

COURS COMPLET  
DE GÉOGRAPHIE

Conforme aux programmes du 31 mai 1902

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

**M. MARCEL DUBOIS**

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris,  
Maître de conférences à l'École normale de jeunes filles de Sèvres.

9 volumes in-8°, cartonnés toile anglaise grise.

PREMIER CYCLE

*Divisions A et B.*

- Géographie générale. — Amérique, Australasie**, avec cartes et croquis, avec la collaboration de M. Aug. Bernard, Docteur ès lettres, professeur de Faculté. (*Classe de Sixième.*) . . . 2 fr. 50
- Afrique — Asie — Insulinde**, avec cartes et croquis, avec la collaboration de H. SCHIRMER, maître de conférences à l'Université de Paris et de M. Camille GUY, gouverneur du Sénégal. 4<sup>e</sup> édition entièrement refondue. (*Classe de Cinquième.*) . . 2 fr. 50
- Europe**, avec la collaboration de MM. DURANDIN et MALET, professeurs agrégés d'histoire et de géographie. 4<sup>e</sup> édition entièrement refondue. (*Classe de Quatrième.*) . . . . . 3 fr.
- Géographie de la France et de ses Colonies. — 3<sup>e</sup> édition entièrement refondue. (*Classe de Troisième.*) . . . . . 2 fr. 50**

DEUXIÈME CYCLE

*Sections A. B. C. D.*

- Géographie générale.** Avec cartes et croquis, 2<sup>e</sup> édition. (*Classe de Seconde.*) . . . . . 4 fr.
- Géographie de la France et de ses Colonies. — Cours supérieur**, avec figures et cartes, 5<sup>e</sup> édition. (*Classe de Première.*) . 4 fr.
- Les Principales Puissances du Monde** avec la collaboration de M. J.-G. KERGOMARD, 2<sup>e</sup> édition. (*Classes de Philosophie et de Mathématiques*) . . . . . 4 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Cours d'Histoire et de Géographie

PAR

E. SIEURIN

Professeur au collège de Melun.

*Classes préparatoires*

1 volume in-16 cartonné toile, avec nombreuses figures. 2 fr. 50

*Classe de Huitième*

1 vol. in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2<sup>e</sup> édition. 2 fr. 50

*Classe de Septième*

1 volume in-16 cartonné toile. avec nombreuses figures. 2 fr. 50

Cahiers Sieurin

à l'usage des élèves de l'Enseignement secondaire

- |                                                                                            |          |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| I. — Classe de 6 <sup>e</sup> . (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .                         | 0 fr. 60 |
| II. — Classe de 5 <sup>e</sup> . (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .                        | 0 fr. 60 |
| III. — Classe de 4 <sup>e</sup> . (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .                       | 0 fr. 75 |
| IV. — Classes de 3 <sup>e</sup> et de 1 <sup>re</sup> . (2 <sup>e</sup> édition) . . . . . | 0 fr. 75 |
| V. — Classes de Philosophie et de Mathématiques                                            | 0 fr. 75 |

ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR

**Précis de Géographie**, par MM. Marcel Dubois et Camille Guy. Un très fort vol. in-8, br. 12. 50, rel. 14 fr.

**Précis d'Histoire Moderne et Contemporaine**, par F. CORRÉARD, Professeur au lycée Charlemagne. Un volume in-8 de 800 pages, broché 10. 50, relié . . . . . 12 fr.

ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'enseignement de la géographie

(LES CINQ PARTIES DU MONDE)

Par MM. Marcel DUBOIS et E. SIEURIN

1 atlas in-4<sup>e</sup>, de 140 cartes et 415 cartons, relié toile. . . . 6 fr. 50

PHYSIQUE

*Ouvrages rédigés conformément  
aux programmes du 31 mai 1902*

SOUS LA DIRECTION DE M.

**E. FERNET**

Inspecteur général de l'Instruction publique.

PAR MM.

**FAIVRE-DUPAIGRE**

Inspecteur de l'Académie de Paris.

**CARIMEY**

Professeur au lycée Saint-Louis.

**Nouveau cours  
de Physique élémentaire**  
DEUXIÈME CYCLE (SCIENCES)  
(Sections C et D)

- I. Classe de Seconde CD.** 2° édit. avec 250 fig. c. toile 5 fr.
- II. Classe de Première CD.** 2° édit. av. 391 fig. c. toile 4 fr.
- III. Classe de Mathématiques élémentaires.**  
1 vol. avec 298 fig., cartonné toile. . . . . 4 fr.

**Cours élémentaire de Physique**  
DEUXIÈME CYCLE (LETTRES)  
(Sections A et B)

- I. Classe de Seconde AB.** 1 vol. avec 158 fig. 2° éd. 2 fr. 50
- II. Classe de Première AB.** 1 vol. avec 212 fig. . 2 fr. 50
- III. Classe de Philosophie.** 1 vol. avec 308 fig. 2° éd. 4 fr. »

**Traité de Physique élémentaire**, de Ch. Drion et E. Fernet. 13° édition, par E. FERNET, avec la collaboration de J. FAIVRE-DUPAIGRE. 1 vol. avec 665 fig. 8 fr. Cartonné . . . . 9 fr.

**Cours élémentaire de Physique**, par E. FERNET. 4° édition. 1 vol. in-16, avec 473 figures, cartonné toile anglaise. 5 fr.

**Cours de Physique pour la classe de Mathématiques spéciales.** 4° édition (entièrement nouvelle), par E. FERNET et J. FAIVRE-DUPAIGRE, 1 vol. grand in-8, avec 758 fig. . . 18 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOMÉTRIE

**Ouvrages de MM.**

**Ch. VACQUANT**

Ancien Inspecteur général  
de l'Instruction publique.

**A. MACÉ DE LÉPINAY**

Professeur de mathématiques spéciales  
au lycée Henri IV.

Programmes du 27 juillet 1905

*Classes de Sciences*

- Premiers éléments de Géométrie** (Premier Cycle), (5<sup>e</sup> B, 4<sup>e</sup> B et 3<sup>e</sup> B) 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . 3 fr. 50
- Éléments de Géométrie** (Second Cycle), (*Seconde et Première C et D, Mathématiques*). 16<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16, cartonné toile. 5 fr. 25

*Classes de Lettres*

**Premières notions de Géométrie élémentaire.**

- 1<sup>re</sup> Partie** (Premier Cycle), (4<sup>e</sup> A et 3<sup>e</sup> A). 15<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 2 fr.
- 2<sup>e</sup> Partie** (Second Cycle) (*Seconde et Première A et B*). 16<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 1 fr. 50
- Les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties réunies sont vendues en un seul volume, in-16, cartonné toile anglaise . . . . . 3 fr. 25

**Cours de Géométrie élémentaire**, à l'usage des élèves de mathématiques élémentaires, avec des compléments destinés aux candidats à l'École Normale et à l'École Polytechnique. 7<sup>e</sup> édition. 1 volume avec 1000 figures . . . . . 9 fr.  
Cartonné . . . . . 10 fr.

TRIGONOMÉTRIE

Ouvrages des mêmes auteurs

**Cours de Trigonométrie.** Nouvelle édition.

- 1<sup>re</sup> partie (Seconde et Première C et D et candidats aux écoles du gouvernement). 1 vol. in-8°, broché . . . . . 3 fr.
- 2<sup>e</sup> partie (Mathématiques). 1 vol. in-8°, broché. (*épuisé*)

DROIT USUEL

**Cours élémentaire de Droit usuel**

**Par T. VAQUETTE**

Docteur en droit.

Deuxième Édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . 2 fr. 50

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE NATURELLE

(Zoologie, Botanique, Géologie et Paleontologie)

Rédigé conformément aux programmes du 31 mai 1902

PAR MM.

**M. BOULE**

Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

**E.-L. BOUVIER**

Professeur au Muséum d'histoire naturelle, Membre de l'Institut.

**H. LECOMTE**

Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

8 volumes in-16, cartonnés toile anglaise et illustrés de très nombreuses figures

PREMIER CYCLE

- Notions de Zoologie (sixième A et B), par E.-L. BOUVIER. 2 fr. 50  
Notions de Botanique (cinquième A et B), par H. LECOMTE, 2<sup>e</sup> édition. . . . . 2 fr. 75  
Notions de Géologie (cinquième B et quatrième A), par M. BOULE, 2<sup>e</sup> édition . . . . . 1 fr. 75  
Notions de Biologie, d'Anatomie et de Physiologie appliquées à l'homme (troisième B), par E.-L. BOUVIER. . . . . 2 fr. 50

SECOND CYCLE

- Conférences de Géologie (seconde A, B, C, D). 2<sup>e</sup> édition, par M. BOULE . . . . . 2 fr. 50  
Éléments d'Anatomie et de Physiologie végétales (Philosophie et Mathématiques A et B), par H. LECOMTE . . . . . 2 fr. 50  
Éléments d'Anatomie et de Physiologie animales (Philosophie et Mathématiques A et B), par E.-L. BOUVIER. . . . . 4 fr.  
Conférences de Paléontologie (Philosophie A et B et Mathématiques A et B), par BOULE, 2<sup>e</sup> édition . . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CHIMIE

**Traité élémentaire de Chimie**, par M. TROOST, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Paris, avec la collaboration de Ed. PECHARD, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Paris.

14<sup>e</sup> édition, entièrement refondue et corrigée. 1 vol. in-8, avec 548 figures dans le texte. Broché, 8 fr. — Cartonné toile. . . . . 9 fr..

Cet ouvrage diffère très notablement de l'édition précédente. Les auteurs, s'inspirant des idées nouvelles introduites dans l'enseignement, ont supprimé un grand nombre d'expériences historiques et de préparations surannées qui encombraient l'enseignement. Ces suppressions leur ont permis de donner plus d'importance à la partie industrielle, si intimement liée au développement de la chimie, et d'exposer avec plus de précision les théories modernes dont l'utilité pédagogique est incontestable.

**Précis de Chimie**, par MM. TROOST et PÉCHARD.

37<sup>e</sup> édition, conforme aux nouveaux programmes. 1 vol. in-18, avec 306 figures, cartonné. . . . . 3 fr. 50

Pour répondre à la division des études en deux cycles, deux caractères ont été adoptés. Les parties imprimées en gros caractères correspondent au premier cycle, celles en petits caractères, au second cycle.

MÉMENTOS

à l'usage des Candidats aux Baccalauréats de l'Enseignement classique et moderne et aux Écoles du Gouvernement.

**Mémento de Chimie**, par M. A. DYBOWSKI, professeur au lycée Louis-le-Grand. 7<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 . . . 2 fr.

**Questions de Physique. Énoncés et Solutions**, par R. CAZO, docteur ès sciences. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

**Mémento d'Histoire naturelle**, par M. MARAGE, docteur ès sciences. 1 vol. in-12, avec 102 fig. . . . . 2 fr.

**Conseils pour la Composition française, la version, le thème et les épreuves orales**, par A. KELLER. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr.

**Résumé du Cours de Philosophie sous forme de plans**, par A. KELLER. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

**Histoire de la Philosophie**, par A. KELLER. 1 vol. 4 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DIVERS

**LAPPARENT (A. de)**, membre de l'Institut.

**Abrégé de Géologie.** 6<sup>e</sup> édition entièrement refondue.  
1 vol. in-16, avec 163 figures, et une carte géologique de  
la France. . . . . 4 fr.

**Traité de Géologie.** 5<sup>e</sup> édition entièrement refondue  
et considérablement augmentée. 3 vol. gr. in-8<sup>e</sup> contenant  
xvi-2016 pages, avec 883 figures. . . . . 38 fr.

**Précis de Minéralogie.** 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18, avec  
335 figures et 1 planche, cartonné toile. . . . . 5 fr.

**Leçons de Géographie physique.** 3<sup>e</sup> édition, 1 vol.  
grand in-8, avec 205 fig. et 1 planche en couleurs. 12 fr.

**MAUDUIT**, ancien professeur au lycée Saint-Louis.

**Précis d'Arithmétique.** 8<sup>e</sup> éd. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 40

**NEVEU (Henri)**, agrégé de l'Université.

**Cours d'Algèbre**, à l'usage des classes de Mathématiques.  
3<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-8. (sous presse).

**ROUBAUDI**, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

**Cours de Géométrie descriptive.** *Quatrième édition,*  
*conforme aux programmes du 27 juillet 1905.*

Fasc. I. *Classe de Première C et D*, avec 136 fig. 2 fr. 50

Fasc. II. *Classe de Mathématiques A et B*, avec 214 fig. 3 fr.

Les 2 fascicules réunis en un seul volume . . . . . 5 fr.

---

---

# Traité pratique de Composition décorative

à l'usage des Jeunes Gens

RÉPONDANT AUX NOUVEAUX PROGRAMMES DU DESSIN ET DU MODELAGE DES ÉCOLES NORMALES  
D'INSTITUTEURS, DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES D'OUVRIERS D'ART

Par **M. FRECHON**

Professeur à l'École primaire supérieure de Melun.

1 volume in-4<sup>e</sup>, cartonné toile. . . . . 3 fr. 50

# Précis de Géographie Économique

PAR MM.

**Marcel Dubois**

Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

**J.-G. Kergomard**

Professeur au lycée de Rouen

*Deuxième édition entièrement refondue (sous presse).*

## Éléments de Commerce et de Comptabilité

Par **Gabriel Faure**

Professeur à l'École des Hautes Études commerciales et à l'École commerciale

SEPTIÈME ÉDITION

1 volume petit in-8, cartonné toile anglaise. . . 4 fr.

## BREVET ÉLÉMENTAIRE ET COURS SPÉCIAUX HISTOIRE DE FRANCE

des origines à nos jours

PAR

**E. SIEURIN et C. CHABERT**

Professeurs d'Histoire à l'École primaire supérieure de Melun.

3<sup>e</sup> édition. 1 volume in-16. . . . . 2 fr. 50

## GÉOGRAPHIE de la FRANCE

et des CINQ PARTIES du MONDE

Par **E. SIEURIN**

4<sup>e</sup> édition. 1 volume in-16 avec 149 cartes dans le texte. 2 fr. 50

== ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR ==  
**COURS de PHYSIQUE & de CHIMIE**

---

Par **P. MÉTRAL**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École primaire supérieure Colbert, Paris.

1<sup>re</sup> année. — **Physique et Chimie**, 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. 2 fr. 50

2<sup>e</sup> année. — **Physique et Chimie**, 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. 3 fr. 50

3<sup>e</sup> année. — **Physique et Chimie**, 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. 2 fr. 50

Ce Cours se vend également ainsi divisé :

**Cours de Physique** (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années) . . . . . 4 fr. »

**Cours de Chimie** (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années). . . . . 3 fr. 50

---

**COURS D'ARITHMÉTIQUE (THÉORIQUE et PRATIQUE)**

---

Par **M. H. NEVEU**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École Lavoisier.

3<sup>e</sup> édition. 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

---

**COURS D'ALGÈBRE (THÉORIQUE et PRATIQUE)**

---

Suivi de NOTIONS DE TRIGONOMETRIE

Par **M. H. NEVEU**

2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

---

**COURS DE GÉOMÉTRIE (THÉORIQUE et PRATIQUE)**

---

Par MM. **H. NEVEU** et **BELLENGER**

1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années (Géométrie plane). 1 vol. in-16, avec figures, cartonné  
toile . . . . . 3 fr. 50

3<sup>e</sup> année (Géométrie dans l'espace). 1 vol. in-16, cart. toile. . . 3 fr.

---

**COURS D'INSTRUCTION CIVIQUE**

---

Par **Albert MÉTIN**

Professeur aux Ecoles primaires supérieures de Paris.

2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-16 avec figures, cartonné toile. . . 1 fr. 50

---

**COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE**

---

**et de DROIT USUEL**

---

Par **Albert MÉTIN**

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 2 fr.

== ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR ==

GÉOGRAPHIE

COURS NORMAL DE GÉOGRAPHIE

Par **Marcel DUBOIS**

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris,  
Maître de Conférences à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres.



1<sup>re</sup> année. — *Notions générales de Géographie physique.* —  
L'Océanie, L'Afrique, L'Amérique, avec la collaboration de  
A. Bernard et A. Parmentier. 6<sup>e</sup> édition. . . . . 2 fr.

2<sup>e</sup> année. — EUROPE, ASIE, avec la collaboration de  
P. Durandin et A. Parmentier. 6<sup>e</sup> édition . . . . . 2 fr.

3<sup>e</sup> année. — FRANCE ET COLONIES, avec la collaboration  
de F. Benoît. 5<sup>e</sup> édition. . . . . 2 fr.

Chaque volume, in-16, cartonné toile marron. 2 fr.



CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'Enseignement  
de la Géographie et de l'Histoire

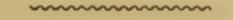
Par MM. **Marcel DUBOIS** et **E. SIEURIN**

Professeur au collège de Melun.

*Première année.* — Océanie, Afrique, Amérique, Géographie  
générale. — Moyen âge et Temps modernes. 11<sup>e</sup> édition,  
augmentée de 16 cartes historiques. . . . . 2 fr. 25

*Deuxième année.* — Europe, Asie. — Temps modernes et  
contemporains. 11<sup>e</sup> édition, augmentée de 15 cartes histori-  
ques. . . . . 2 fr. 25

*Troisième année.* — France et Colonies — Le Monde contem-  
porain, 12<sup>e</sup> édition augmentée de 16 cartes historiques. . . 2 fr. 25



CAHIERS SIEURIN

par **E. SIEURIN**, professeur au Collège de Melun.

Première année (2<sup>e</sup> édition). . . . . 0.75

Deuxième année. . . . . 0.90

Troisième année (2<sup>e</sup> édition). . . . . 0.75

== ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR ==  
**COURS D'HISTOIRE**

Par **E. SIEURIN** et **G. CHABERT**

Professeurs à l'École primaire supérieure de Melun.

- 1<sup>re</sup> année. — **Histoire de France de 1453 à 1789**, 4<sup>e</sup> édition.  
1 vol. . . . . 1 fr. 75
- 2<sup>e</sup> année. — **Histoire de France de 1789 à nos jours**, 4<sup>e</sup> édition,  
refondue et illustrée. 1 vol. . . . . 2 fr. »
- 3<sup>e</sup> année. — **Le Monde contemporain**, 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. . . . . 2 fr. »

**COURS DE COMPTABILITÉ**

PAR **Gabriel FAURE**

Professeur à l'École des Hautes Études commerciales et à l'École commerciale

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

**COURS D'HISTOIRE NATURELLE**

PAR MM.

**M. BOULE**

Professeur au Muséum

**Ch. GRAVIER**

Assistant au Muséum

**H. LECOMTE**

Professeur au Muséum

3 volumes in-16, avec nombreuses figures dans le texte, cartonnés toile.

- 1<sup>re</sup> année. 1 volume, avec 398 figures dans le texte. . . . . 2 fr. 50
- 2<sup>e</sup> année. 1 volume, avec 371 figures . . . . . 3 fr. »
- 3<sup>e</sup> année. 1 volume avec 668 figures . . . . . 3 fr. 50

**LECTURES MÉTHODIQUES ALLEMANDES**

PAR MM. **CLARAC** et **WINTZWEILLER**

Agrégés de l'Université.

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr

*Vient de paraître.*

**TEXTES FRANÇAIS**

**Lectures et Explications**

A L'USAGE DES 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> ET 3<sup>e</sup> ANNÉES

*Avec Introduction, Notes et Commentaires*

Par **Ch. WEVER**

Ancien professeur d'École primaire supérieure, Professeur au Collège de Melun.

1 vol. in-16 de 460 pages, cartonné toile . . . . . 3 fr.

# Extraits des Classiques Grecs et Latins

TRADUITS EN FRANÇAIS

Seconde et de Première; elle sera particulièrement utile, dans les sections: **Latin-Grec, Latin-Langues vivantes, Latin-Sciences**, aux candidats à la première partie du Baccalauréat, qui n'ont pas le temps de lire en entier, dans le texte même, tous les auteurs du programme.

Quant à l'inconvénient qu'il pourrait y avoir à mettre entre les mains des jeunes gens la traduction, même partielle, de tel ou tel écrivain, la circulaire ministérielle du 15 janvier 1890 nous paraît devoir lever tous les scrupules à cet égard: « Un emploi judicieux des traductions, » dit-elle, peut rendre de très grands services, non pas bien entendu « que les traductions puissent en toutes circonstances dispenser des « originaux....; mais, si l'étude directe des originaux doit rester sans « conteste au premier rang, **les traductions n'en ont pas moins « aussi leur rôle à jouer**, et un rôle plus considérable sans aucun « doute que celui qui leur est souvent attribué dans la tradition de nos « lycées. » Chacun des volumes comprend une notice biographique et littéraire, des notes et un index quand il a paru nécessaire.

**Homère. *Odyssée*** (Analyse et Extraits), par M. ALLÈGRE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

**Plutarque. *Vies des Grecs illustres*** (Choix), par M. LEMERCIER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen.

**Hérodote** (Extraits), par M. CORRÉARD, professeur au lycée Charlemagne.

**Plutarque. *Vies des Romains illustres*** (Choix), par M. LEMERCIER.

**Virgile** (Analyse et Extraits), par M. H. LANTOINE.

**Xénophon** (Analyse et Extraits), par M. VICTOR GLACHANT, professeur au lycée Buffon.

**Eschyle, Sophocle, Euripide** (Extraits), par M. PUECH, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

**Plaute, Térence** (Extraits choisis), par M. AUDOLLENT, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont.

**Eschyle, Sophocle, Euripide** (Pièces choisies), par M. PUECH, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

**Aristophane.** Pièces choisies par M. FERTÉ, professeur au lycée Charlemagne.

**Sénèque.** Extraits par M. LEGRAND, professeur au lycée Buffon.

**Cicéron.** Traités. Discours. Lettres, par M. H. LANTOINE.

**César, Salluste, Tite-Live, Tacite** (Extraits), par M. H. LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

*Chaque volume est vendu cartonné toile anglaise. 2 fr.*

**CERTIFICAT D'ÉTUDES**  
**PHYSIQUES, CHIMIQUES ET NATURELLES**  
**(P. C. N.)**

**Cours élémentaire de Zoologie**

PAR

**Rémy PERRIER**

Chargé de cours à la Faculté des sciences de Paris.

4<sup>e</sup> édition, revue. 1 vol. avec 721 figures, relié toile. 10 fr.

**Zoologie pratique**, basée sur la dissection des animaux les plus répandus, par L. JAMMES, maître de conférences à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. in-8° de 560 p. avec 317 figures dans le texte. . . . . 18 fr.

**Traité des Manipulations de Physique**, par B.-C. DAMIEN, professeur, et R. PAILLOT, chef des travaux pratiques à la Faculté de Lille. 1 vol. in-8° avec 246 figures. 7 fr.

**Éléments de Botanique**, par Ph. VAN TIEGHEM, de l'Institut, professeur au Muséum 4<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 2 vol. in-16 de 1170 p. avec 580 fig., cartonnés. 12 fr.

**Éléments de Chimie organique et de Chimie biologique**, par W. ŒCHSNER DE CONINCK, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier. 1 vol. in-16. . 2 fr.

**Éléments de Chimie des métaux**, par W. ŒCHSNER DE CONINCK. 1 vol. in-16. . . . . 2 fr.

**ENSEIGNEMENT DU DESSIN**

Vient de paraître:

**Traité pratique de**  
**Composition décorative**

**à l'usage des Jeunes Filles**

RÉPONDANT AUX PROGRAMMES DES COURS COMPLÉMENTAIRES, DES ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES ET PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES NORMALES

**Par M. FRECHON**

Professeur à l'École primaire supérieure de Melun.

1 volume in-4° avec planches, cartonné . . . . . 3 fr. 50

Ce traité s'adresse aux jeunes filles des divers cours primaires et secondaires et répond aux programmes des divers examens: certificats, brevets, etc. Simple, net, méthodique, il doit être mis entre les mains de toutes les élèves: elles y trouveront des exercices variés et de nombreux documents. Aux professeurs il facilitera l'enseignement et permettra d'appliquer entièrement les programmes.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

Morceaux Choisis

à l'usage des

Classes Préparatoires

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Publiés par Mesdames  
CHAPELOT, BOUCHEZ  
et HOCDE, Professeurs  
au lycée Fénelon.

Le premier degré et le  
deuxième degrés'adres-  
sent aux fillettes de 6 à  
9 ans : les auteurs n'y  
ont pas ajouté de notes,

sachant, par expérience, que pour de si jeunes enfants aucune explication écrite ne peut remplacer la parole du professeur. Le troisième degré, qui est destiné aux élèves de 9 à 11 ans, contient quelques notes explicatives. Le quatrième degré, plus complet sous ce rapport, sera pour les enfants de 11 à 13 ans une préparation aux études littéraires :

Les morceaux choisis comprennent 3 volumes in-18 cartonnés  
toile. Chacun des 2 premiers volumes est vendu 1 fr. 50; le troi-  
sième est vendu 2 fr. 50.

Histoire de la Civilisation

PAR CH. SEIGNOBOS

Docteur ès lettres, Maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

VOLUMES IN-16, CARTONNÉS TOILE VERTE, AVEC FIGURES

Histoire de la civilisation. — Histoire ancienne de l'Orient. —  
Histoire des Grecs. — Histoire des Romains. — Le Moyen âge jus-  
qu'à Charlemagne. 9<sup>e</sup> édition avec 105 figures. . . . . 3 fr. 50

Histoire de la civilisation. — Moyen âge depuis Charlemagne. —  
Renaissance et temps modernes. — Période contemporaine. 7<sup>e</sup> édition  
avec 72 figures . . . . . 5 fr. »

Cours normal de Géographie

PAR MARCEL DUBOIS

(Voir la division de ce cours, page 19)

Cartes d'Étude

pour servir à l'Enseignement de la Géographie

PAR MM.

MARCEL DUBOIS & E. SIEURIN

(Voir la division de ces cartes, page 19)

*Le plus sérieux — Le mieux informé — Le plus complet  
Le mieux illustré — Le plus répandu*

DE TOUS LES JOURNAUX DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE

Fondé en 1873 par GASTON TISSANDIER

# LA NATURE

REVUE DES SCIENCES

et de leurs Applications aux Arts et à l'Industrie

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DIRECTION :

**L. DE LAUNAY**

Professeur à l'École des Mines.  
et à l'École des Ponts et Chaussées.

**E.-A. MARTEL**

Ancien Président de la Commission centrale  
de la Société de Géographie.

*Chaque Numéro comprend*

**SEIZE PAGES GRAND IN-8° COLOMBIER**

tirées sur beau papier couché, luxueusement illustrées  
de très nombreuses figures, contenant de nombreux articles  
de vulgarisation scientifique, clairs, intéressants, variés,  
signés des noms les plus connus et les plus estimés.

**UN SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE HUIT PAGES, COMPRENANT**

Les Nouvelles scientifiques, recueil  
précieux d'informations.

Sous la rubrique *Science appliquée*,  
la description des *petites inventions  
nouvelles* et des *appareils inédits* (photo-  
graphie, électricité, outillage d'ama-  
teur, physique, chimie, etc.), *pratiques*,  
*intéressants ou curieux*.

Des recettes et procédés utiles.  
Des récréations scientifiques.

Une bibliographie.

La Boîte aux Lettres, par laquelle  
les milliers d'abonnés de *La Nature*  
correspondent entre eux. C'est aussi  
sous cette rubrique que la Direction  
répond, avec une inlassable complai-  
sance, aux demandes les plus variées  
des abonnés.

Le Bulletin météorologique de la  
semaine.

**PARIS**

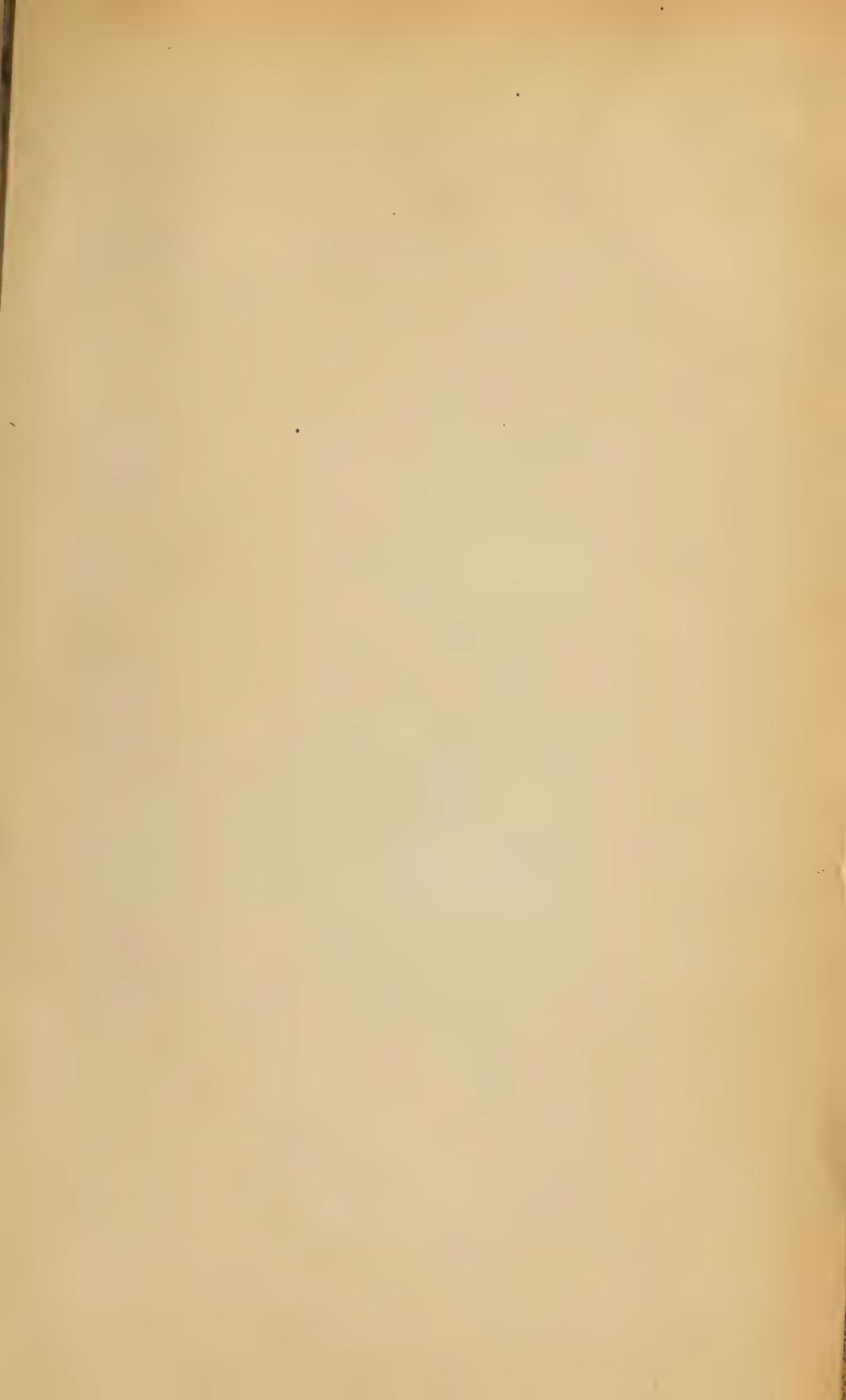
**DÉPARTEMENTS**

**UNION POSTALE**

Un an . . . . . 20 fr.  
Six mois . . . . . 10 fr.

Un an . . . . . 25 fr.  
Six mois . . . . . 12 50

Un an . . . . . 26 fr.  
Six mois . . . . . 13 fr.



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume, après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library  
University of Ottawa

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

JUL 24 1965

P.E.B. / I.L.L.

MAY 23 2003

MORISSET

MAY 23 1965



CE PQ 1109

•P4M 1904

C01 PETIT DE JUL MORCEAUX C

ACC# 1385300



